Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/oeuvrescompletes86volt

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-SIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2070
1785a
V86

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 7 janvier.

SIRE,

Je reçois à la fois de quoi faire tourner plus d'une tête ; une ancienne lettre de votre Majesté, datée du 29 de novembre ; deux médailles qui représentent au moins une partie de cette physionomie de roi et d'homme de génie, le portrait de sa Majesté la reine mère, celui de madame la princesse *Ulrique ;* et enfin, pour comble de faveurs, des vers charmans du grand *Frédéric*, qui commencent ainsi : 1744.

1744. *Quitterez-vous bien ſurement*
L'empire de Midas, votre ingrate patrie?

M. le marquis de *Fénélon* avait tous ces tréſors dans ſa poche, et ne s'en eſt défait que le plus tard qu'il a pu. Il a traîné la négociation en longueur, comme s'il avait eu affaire à des hollandais. Enfin me voilà en poſſeſſion; j'ai baiſé tous les portraits; madame la princeſſe *Ulrique* en rougira ſi elle veut.

Il eſt fort inſolent de baiſer ſans ſcrupule
De votre auguſte ſœur les modeſtes appas;
Mais les voir, les tenir, et ne les baiſer pas,
Cela ſerait trop ridicule.

J'en ai fait autant, Sire, à vos vers dont l'harmonie et la vivacité m'ont fait preſque autant d'effet que la miniature de ſon Alteſſe royale. Je diſais:

Quel eſt cet agréable ſon?
D'où vient cette profuſion
De belles rimes redoublées?
Par qui les Muſes appelées
Ont-elles quitté l'Hélicon?
Eſt-ce Bernard, mon compagnon,
Qui de fleurs sème les allées
Des jardins du ſacré vallon?

Eſt-ce l'architecte Amphion,
Par qui les pierres aſſemblées
S'arrangent ſous ſon violon?
Eſt-ce le charmant Arion
Chantant ſur les plaines ſalées?
C'eſt mon prince ou c'eſt Apollon.

1744.

Au doux ſon de tant de merveilles,
J'entends braire près d'un chardon
L'animal à longues oreilles
De qui vous devinez le nom. (1)
Il nous dit de ſa voix peſante :
N'admirez plus la voix brillante
De ce roi poëte, orateur;
Auprès de moi que peut-il être?
Il n'eſt que roi, je ſuis ſon maître;
Car des rois je ſuis précepteur.

Oui, tu l'es; autrefois Achille
Soumit ſon enfance docile
A ce ſingulier animal
Moitié ſage, moitié cheval :
Mon cher précepteur, c'eſt dommage;
Mais quand le Ciel t'a fabriqué,
Il n'acheva pas ſon ouvrage;
Une des moitiés a manqué.

(1) Il eſt probablement ici queſtion de *Boyer*.

1744. ## LETTRE LXXXVII.

DU ROI.

Du 7 avril.

. . . . . .
. . . . . .

ENFIN, malgré que j'en aye, voilà des vers que votre *Apollon* m'arrache. Encore s'il m'inſpirait!

Votre Mérope m'a été rendue, et j'ai fait la commiſſion de l'auteur en diſtribuant ſon livre. Je ne m'étonne point du ſuccès de cette pièce. Les corrections que vous y avez faites, la rendent, par la ſageſſe, la conduite, la vraiſemblance et l'intérêt, ſupérieure à toutes vos autres pièces de théâtre, quoique Mahomet ait plus de force, et Brutus de plus beaux vers.

Ma ſœur *Ulrique* voit votre rêve (1) accompli en partie; un roi la demande pour épouſe; les vœux de toute la nation ſuédoiſe ſont pour

(1) Voyez la petite pièce de vers: *Souvent un air de vérité*, &c. volume des Contes, Satires, &c. page 393, et remarquez par cette lettre combien le roi était éloigné de répondre à ce madrigal par les vers infames que les vils détracteurs de M. de *Voltaire* ont oſé ſuppoſer.

elle. C'eſt un enthouſiaſme et un fanatiſme auquel ma tendre amitié pour elle a été obligée de céder. Elle va dans un pays où ſes talens lui feront jouer un grand et beau rôle. 1744.

Dites, s'il vous plaît, à *Rothembourg*, ſi vous le voyez, que ce n'eſt pas bien à lui de ne me point écrire depuis qu'il eſt à Paris. Je n'entends non plus parler de lui que s'il était à Pékin. Votre air de Paris eſt comme la fontaine de Jouvence, et vos voluptés comme les charmes de *Circé;* mais j'eſpère que *Rothembourg* échappera à la métamorphoſe.

Adieu, admirable hiſtorien, grand poëte, charmant auteur de cette Pucelle, inviſible et triſte priſonnière de *Circé;* adieu à l'amant de la cuiſinière de *Valori*, de madame *du Châtelet* et de ma ſœur. Je me recommande à la protection de tous vos talens, et ſurtout de votre goût pour l'étude, dont j'attends mes plus doux et plus agréables amuſemens.

FÉDÉRIC.

On démeuble la maiſon que l'on avait commencé à meubler pour vous à Berlin.

1746. ## LETTRE LXXXVIII. (*)

DU ROI.

A Berlin, le 18 de décembre.

Le marquis de *Paulmy* ſera reçu comme le fils d'un miniſtre français que j'eſtime, et comme un nourriſſon du Parnaſſe, accrédité par *Apollon* même. Je ſuis bien fâché que le chemin du duc de *Richelieu* ne le conduiſe pas par Berlin ; il a la réputation de réunir mieux qu'homme de France les talens de l'eſprit et de l'érudition aux charmes et à l'illuſion de la politeſſe. C'eſt le modèle le plus avantageux à la nation françaiſe que ſon maître ait pu choiſir pour cette ambaſſade ; un homme de tout pays, citoyen de tous les lieux, et qui aura dans tous les ſiècles les mêmes ſuffrages que lui accordent Paris, la France et l'Europe entière.

Je ſuis accoutumé à me paſſer de bien des agrémens dans la vie. J'en ſupporterai plus facilement la privation de la bonne compagnie dont les gazettes nous avaient annoncé la venue.

(*) On n'a rien trouvé de 1745, et peu de lettres des années ſuivantes.

Tant que vous ne mourrez que par métaphore, je vous laiſſerai faire. Confeſſez-vous, faites-vous graiſſer la phyſionomie des ſaintes huiles, recevez à la fois les ſept ſacremens, ſi vous le voulez ; peu m'importe : cependant dans votre foi-diſante agonie, je me garderai bien d'avoir autant de ſécurité que les Hollandais en ont eu envers le maréchal de *Saxe*. Certes, vous autres Français, vous êtes étonnans ! Vos héros gagnent des batailles ayant la mort ſur les lèvres, et vos poëtes font des ouvrages immortels à l'agonie. Que ne ferez-vous pas, ſi jamais la nature ſe plaît par un caprice à vous rendre ſains et robuſtes ! 1746.

Les anecdotes ſur la vie privée de *Louis XIV* m'ont fait bien du plaiſir, quoique, à la vérité, je n'y aye pas trouvé des choſes nouvelles. Je voudrais que vous n'écriviſſiez point la campagne de 44, et que vous miſſiez la dernière main au Siècle de *Louis le grand*. Les auteurs contemporains ſont accuſés par tous les ſiècles d'être tombés dans les aigreurs de la ſatire ou dans la fatuité de la flatterie. S'il y a moyen de vous faire faire un mauvais ouvrage, c'eſt en vous obligeant à travailler à celui que vous avez entrepris. C'eſt aux hommes à faire de grandes choſes, et à la poſtérité impartiale à prononcer ſur eux et ſur leurs actions.

Croyez-moi, achevez la Pucelle. Il vaut

1746. mieux dérider le front des honnêtes gens que de faire des gazettes pour des poliſſons. Un *Hercule* enchaîné et retenu par trop d'entraves, doit perdre ſa force et devenir plus flaſque que le lâche *Pâris*.

Il ſemble que le dauphin ne ſe marie que pour exercer votre génie. Sémiramis fait autant de bruit en Allemagne que la nouvelle dauphine en fait en France. Mettez-moi donc en état de juger ou de l'une ou de l'autre, et de joindre mes ſuffrages à ceux de Verſailles.

Maupertuis ſe remet de ſa maladie. Toute la ville s'intéreſſe à ſon ſort ; c'eſt notre Palladium, et la plus belle conquête que j'aye faite de ma vie. Pour vous qui n'êtes qu'un inconſtant, un ingrat, un perfide, un . . . que ne vous dirais-je pas, ſi je ne feſais grâce à vous et à tous les Français en faveur de *Louis XV*.

Adieu ; les vêpres de la comédie ſonnent. *Barbarin*, *Cochois*, *Hauteville* m'appellent ; je vais les admirer. J'aime la perfection dans tous les métiers, dans tous les arts ; c'eſt pourquoi je ne ſaurais refuſer mon eſtime à l'auteur de la Henriade.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIX. 1747.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 24 de janvier.

SIRE,

Je reçois enfin le paquet du 24 novembre ; un maudit courrier qui était chargé de ce paquet enfermé dans une boîte envoyée de Paris à madame *du Châtelet*, l'avait porté à Strasbourg toujours courant, et enfuite l'avait laiſſé dans la ville de Troyes à dix-huit lieues d'ici.

Tous les amiraux d'Albion
Auraient eu le temps de nous rendre
Les ruines du Cap-breton,
Et nous le temps de les reprendre,
Pendant que cet aimable don
De mon Frédéric-Apollon
A Cirey ſe feſait attendre.

On revient toujours à ſes goûts ; vous refaites des vers quand vous n'avez plus de batailles à donner. Je croyais que vous vous étiez mis tout entier à la proſe.

1747. Mais il faut que votre génie,
Que rien n'a jamais limité,
S'élance avec rapidité
Du haut du mont inhabité
Où pâlit la Philoſophie
Juſqu'en ce pays enchanté
Où folâtre la Poëſie.

Vous donnez ſur les oreilles aux Autrichiens et aux Saxons, vous donnez la paix dans la capitale d'un roi ennemi (*), vous approfondiſſez la métaphyſique, vous écrivez les mémoires d'un ſiècle dont vous êtes le premier homme; enfin vous faites des vers, et aſſurément vous en faites plus que moi qui n'en peux plus et qui laiſſe là le métier.

Je n'ai point encore vu ceux dont vous régalez M. de *Maurepas;* mais j'avais déjà l'épître dont vous avez honoré le préſident de votre académie; ils ſont très-jolis. Le *du Gué-Trouin demi-homme et demi-marſouin* eſt bien plaiſant; mais l'Epître ſur la vanité de la gloire et de l'intérêt me charme encore davantage.

Le portrait de l'inſulaire

Qui de ſon cabinet penſe agiter la terre,
De ſes propres ſujets habile ſéducteur,
Des princes et des rois dangereux corrupteur, &c.

(*) La paix de Dreſde, du 25 décembre 1746.

eſt un morceau de la plus grande force et de la plus grande beauté. Tous les travers de l'homme ſont fort bien touchés dans cette épître. 1747.

Des fous qui s'en font tant accroire
Vous peignez les légéretés ;
De nos vaines témérités
Vos vers ſont la fidelle hiſtoire :
On peut fronder les vanités
Quand on eſt au ſein de la gloire.

Je croirais volontiers que l'Ode ſur la guerre eſt de quelque pauvre citoyen, bon poëte, laſſé de payer le dixième et le dixième du dixième, et de voir ravager ſa terre ; point du tout ; elle eſt du roi qui a commencé la noiſe, qui a gagné les armes à la main une province et cinq batailles.

Sire, votre Majeſté fait de beaux vers, mais elle ſe moque du monde. Toutefois qui ſait ſi vous ne penſez pas tout cela quand vous écrivez ? Il ſe peut très-bien faire que l'humanité vous parle dans le même cabinet où la politique et la gloire ont ſigné les ordres pour aſſembler des armées. On eſt animé aujourd'hui par les paſſions des héros ; demain on penſera en philoſophe. Tout cela s'accorde à merveille, ſelon que les roues de la machine

1747. penſante ſont montées ; et je vous aſſure que votre perſonne m'eſt la preuve de ce que vous daignâtes m'écrire, il y a dix ans, ſur la liberté de l'homme.

J'ai relu, il n'y a pas long-temps, ce petit morceau ; il fait trembler ; et plus j'y penſe, plus je reviens à l'avis de votre Majeſté. J'avais grande envie que nous fuſſions libres ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raiſon me convainquent que nous ſommes des machines faites pour aller un certain temps, comme il plaît à DIEU. Remerciez la nature de la façon dont votre machine eſt faite ; je la remercie, moi, de ce qu'elle a été montée pour écrire l'Epître à *Hermotime*.

Le vainqueur de l'Aſie en ſubjuguant cent rois
Dans le rapide cours de ſes brillans exploits,
Eſtimait Ariſtote et méditait ſon livre.
Heureux ſi ſa raiſon plus docile à le ſuivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obſcurci ſes vertus!
Mais ce même Alexandre apaiſant ſa furie,
En faveur de Pindare épargna ſa patrie.

Perſonne n'a fait en France de meilleurs vers que ceux-là, et il y en a beaucoup dans cette épître qui ont autant de force, de clarté

et d'élégance. Votre Majeſté a déjà peut-être lu Catilina : elle verra ſi nos académiciens écrivent auſſi bien qu'elle. 1747.

Grand merci, Sire, de ce que dans votre ode ſur votre académie vous daignez employer dans les chutes des ſtrophes les trois petits vers de trois pieds ; c'eſt une meſure dont je croyais m'être ſeul ſervi. Vous la conſacrez en l'embelliſſant. Je ne connais guère de meſure plus harmonieuſe ; il y a peu d'oreilles qui ſentent ces délicateſſes ; votre géomètre borgne (1) dont votre Majeſté parle, n'en ſait rien. Nous ſommes dans le monde un petit nombre d'adeptes qui nous y connaiſſons ; le reſte eſt profane. Il faudrait que tous les adeptes fuſſent à votre cour.

(1) Ce géomètre borgne eſt *Léonard Euler*, l'un des plus grands hommes de notre ſiècle ; il eſt très-vrai qu'il ne ſe connaiſſait pas en vers français.

1747.

LETTRE XC.

DU ROI.

Du 22 février.

Vous n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris ; on ne ſe donne pas non plus la peine de travailler avec ſoin une tragédie pour la laiſſer vieillir dans un portefeuille. Je vous devine ; avouez donc que cette pièce a été compoſée pour notre théâtre de Berlin : à coup sûr, c'eſt une galanterie que vous me faites, et que votre diſcrétion ou votre modeſtie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remercîmens à la lettre, et j'attends la pièce pour l'applaudir ; car on peut applaudir d'avance quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injuſtice extrême de la part du public, ou plutôt les intrigues et les cabales qui peuvent vous enlever les louanges que vous méritez.

Voilà donc votre goût décidé pour l'hiſtoire : ſuivez, puiſqu'il le faut, cette impulſion étrangère ; je ne m'y oppoſe pas. L'ouvrage qui m'occupe n'eſt point dans le genre de mémoires ni de commentaires ; mon perſonnel n'y entre pour rien. C'eſt une fatuité en tout

homme

homme de ſe croire un être aſſez remarquable pour que tout l'univers ſoit informé du détail de ce qui concerne ſon individu. Je peins en grand le bouleverſement de l'Europe ; je me ſuis appliqué à crayonner les ridicules et les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes, des faits de guerre les plus remarquables ; et j'ai aſſaiſonné ces récits de réflexions ſur les cauſes des événemens et ſur les différens effets qu'une même choſe produit quand elle arrive dans d'autres temps, ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez ſont ſans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuſe énumération de cent minuties, et vous avez raiſon ſur ce ſujet ; cependant il faut diſtinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart du temps. Si on liſait une deſcription de Paris où l'auteur s'amusât à donner l'exacte dimenſion de toutes les maiſons de cette ville immenſe, et où il n'omît pas juſqu'au plan du plus vil brelan, on condamnerait ce livre et l'auteur au ridicule ; mais on ne dirait pas pour cela que Paris eſt une ville ennuyeuſe. Je ſuis du ſentiment que de grands faits de guerre écrits avec conciſion et vérité, qui développent les raiſons 1747.

1747. qu'un chef d'armée a eues en se décidant, et qui exposent pour ainsi dire l'ame de ses opérations ; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples et des préceptes. Pourquoi la guerre qui défend la patrie et sauve les peuples d'une ruine prochaine n'en aurait-elle pas ?

Si vous continuez à écrire sur ces dernières guerres, ce sera à moi à vous céder ce champ de bataille ; aussi-bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public. J'ai pensé très-sérieusement trépasser, ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite ; mon tempérament et mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étais descendu là-bas, j'aurais guetté *Lucrèce* et *Virgile*, jusqu'au moment que je vous aurais vu arriver ; car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Elysée qu'entre ces deux messieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci ; ma curiosité sur l'infini et sur les principes des choses n'est pas assez grande pour me faire hâter le grand voyage. Vous me faites espérer de vous revoir ; je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai, car je

n'ajoute pas grand'foi à ce voyage : cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçu ; 1747.

Car je t'aime toujours tout ingrat et vaurien,
Et ma facilité fait grâce à ta faibleſſe ;
Je te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de *Richelieu* a vu des dauphines, des fêtes, des cérémonies et des fats ; c'eſt le lot d'un ambaſſadeur. Pour moi j'ai vu le petit *Paulmy* auſſi doux qu'aimable et ſpirituel. Nos beaux eſprits l'ont dévaliſé en paſſant, et il a été obligé de nous laiſſer une comédie charmante qui a eu aſſez de ſuccès à la repréſentation ; il doit être à préſent à Paris. Je vous prie de lui faire mes complimens, et de lui dire que ſa mémoire ſubſiſtera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre Pucelle à la ducheſſe de Virtemberg ; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez ; et les ſeuls qui méritent votre confiance, ou plutôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier, ſont ceux avec leſquels vous êtes en défiance. Adieu ; puiſſe la nature vous donner aſſez de force pour venir dans ce pays-ci, et vous conſerver encore de longues années pour l'ornement des lettres et pour l'honneur de l'eſprit humain !

1747. # LETTRE XCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars.

Les fileuſes des deſtinées,
Les Parques ayant mille fois
Entendu les ames damnées
Parler là-bas de vos exploits,
De vos rimes ſi bien tournées,
De vos victoires, de vos lois,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des rois.
Alors des rives du Cocyte,
A Berlin vous rendant viſite,
Atropos vint avec le Temps,
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et diſcours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée!
Elle aperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
Et votre flûte et votre épée;
Elle ſongea, pour mon bonheur,
Qu'Orphée autrefois par ſa lyre,

Et qu'Alcide par ſa valeur,
La bravèrent dans ſon empire. 1747.
Elle trembla quand elle vit
Ce grand homme qui réunit
Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide ;
Doublement elle vous craignit,
Et jetant ſon ciſeau perfide,
Chez ſes ſœurs elle s'en alla,
Et pour vous le trio fila
Une trame toute nouvelle,
Brillante, dorée, immortelle,
Et la même que pour Louis ;
Car vous êtes tous deux amis :
Tous deux vous forcez des murailles,
Tous deux vous gagnez des batailles
Contre les mêmes ennemis :
Vous régnez ſur des cœurs ſoumis,
L'un à Berlin, l'autre à Verſailles.
Tous deux un jour .... mais je finis.
Il eſt trop aiſé de déplaire
Quand on parle aux rois trop long-temps ;
Comparer deux héros vivans
N'eſt pas une petite affaire.

Vraiment, Sire, je ne vous dirais pas de ces bagatelles rimées, et je ſerais bien loin de plaiſanter, ſi votre lettre, en me raſſurant, ne m'avait inſpiré de la gaieté. La Renommée,

1747. qui a toujours ſes cent bouches ouvertes pour parler des rois, et qui en ouvre mille pour vous, avait dit ici que votre Majeſté était à l'extrémité, et qu'il y avait très-peu d'eſpérance. Cette mauvaiſe nouvelle, Sire, vous aurait fait grand plaiſir, ſi vous aviez vu comme elle fut reçue. Comptez qu'on fut conſterné, et qu'on ne vous aurait pas plus regretté dans vos Etats. Vous auriez joui de toute votre renommée, vous auriez vu l'effet que produit un mérite unique ſur un peuple ſenſible; vous auriez ſenti toute la douceur d'être chéri d'une nation qui, avec tous ſes défauts, eſt peut-être dans l'univers la ſeule diſpenſatrice de la gloire. Les Anglais ne louent que les Anglais; les Italiens ne ſont rien; les Eſpagnols n'ont plus guère de héros, et n'ont pas un écrivain; les monades de *Leibnitz* en Allemagne et l'harmonie préétablie n'immortaliſeraient aucun grand homme. Vous ſavez, Sire, que je n'ai pas de prévention pour ma patrie; mais j'oſe aſſurer qu'elle eſt la ſeule qui élève des monumens à la gloire des grands hommes qui ne ſont pas nés dans ſon ſein.

Pour moi, Sire, votre péril me fit frémir, et me coûta bien des larmes. Ce fut M. de *Paulmy* qui m'apprit que votre Majeſté ſe portait bien, et qui me rendit ma joie.

Je ferais tenté de croire que les pilules de *Sthal* doivent faire du bien au roi de Pruſſe ; elles ont été inventées à Berlin, et elles m'ont preſque guéri en dernier lieu. Si elles ont un peu raccommodé mon corps cacochyme, que ne feront-elles point au tempérament d'un héros ? 1747.

LETTRE XCII.

DU ROI.

24 avril.

Vous rendez la Mort ſi galante,
Et le Tartare ſi charmant,
Que cette image décevante
Séduit mon eſprit et le tente
D'en tâter pour quelque moment ;
Mais de cette demeure ſombre
Où Proſerpine avec Pluton
Gouverne le funeſte nombre
D'habitans du noir Phlégéton,
Je n'ai point vu revenir d'ombre.
J'ignore ſi dans ce canton
Les beaux eſprits ont le bon ton ;
Et le voyage eſt de nature

1747. Qu'en s'embarquant avec Caron
La retraite n'eſt pas trop sûre.
Laiſſons donc à la Fiction
La tranquille poſſeſſion
Du royaume de l'autre monde,
Source où l'imagination,
En nouveautés toujours féconde,
Puiſe le ſyſtême où ſe fonde,
La populaire opinion.
Qu'un fanatique ridicule
Y place ſon plus doux eſpoir;
Qu'on prépare pour ce manoir
Un quidam que la fièvre brûle,
S'il faut lui dorer la pilule
Pour l'envoyer tout conſolé,
Bien leſté, ſaintement huilé,
Paſſer en pompe triomphale
Au bord de la rive infernale;
Moi qui ne ſuis point affublé
De viſion théologale,
Je préfère à cette morale
La ſolide réalité
Des voluptés de cette vie.
Je laiſſe la félicité
Dont on prétend qu'elle eſt ſuivie
A quelque docteur entêté,
Dont l'ame au plaiſir engourdie

Ne

Ne vit que dans l'éternité ;
A cette engeance triſte et folle 1747.
Des Mallebranches de l'école,
Grands alambiqueurs d'argumens,
Dont la raiſon et le bon ſens
Subtilement des bancs s'envole ;
Attendant un Roland nouveau
Qui, par pitié pour leur cerveau,
Aille recouvrer leur fiole.

Pour moi qui me ris de ces fous,
Je m'abandonne ſans faibleſſe
Aux plaiſirs que m'offrent mes goûts ;
Et lorſque mon démon m'oppreſſe,
Aux riches ſources du Permeſſe
J'oſe encor puiſer quelquefois.
Mais l'âge fane ma jeuneſſe ;
Mon front ſillonné par ſes doigts
M'apprend, hélas ! que la vieilleſſe
Vient pour me ranger ſous ſes lois.

Adieu, beaux jours, plaiſirs, folie,
Brillante imagination,
Enfans de mon naiſſant génie ;
Adieu, petillante ſaillie,
Vos charmes ſont hors de ſaiſon ;
Et la ſageſſe, me dit-on,
Doit ſur la phyſionomie

1747.

D'un républicain de Platon
Imprimer l'air froid de Caton.

Adieu, beaux vers, douce harmonie,
Frénétique métromanie,
Immortelle cour d'Apollon,
Qui jurez dans la compagnie
De la pourpre et de la raiſon.
Ma muſe du Pinde proſcrite
M'avertit que ſon Dieu la quitte.
Ainſi donc j'abandonnerai
Cette ſéduiſante carrière ;
Mais tant que je vous y verrai,
Aſſis auprès de la barrière,
Battant des mains j'applaudirai.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or pur que vous m'envoyez. Il n'eſt en vérité rien au-deſſus de vos vers. J'en ai vu que vous adreſſez à *Algarotti* qui ſont charmans, mais ceux qui ſont pour moi ſont encore au-deſſus des autres.

La Sémiramis m'eſt parvenue en même temps, remplie de grandes beautés de détail et de ces ſuperbes tirades qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos ouvrages. Je ne ſais cependant ſi les ſpectres et les ombres que vous mettez dans cette pièce lui donne-

ront tout le pathétique que vous vous en promettez. L'eſprit du dix-huitième ſiècle ſe prête à ce merveilleux lorſqu'il eſt en récit, et c'eſt un peu haſarder que de le mettre en action. Je doute que l'ombre du grand *Ninus* faſſe des proſélytes. Ceux qui croient à peine en DIEU doivent rire quand ils voient des démons jouer un rôle ſur le théâtre. 1747.

Je haſarde peut-être trop de vous expoſer mes doutes ſur une choſe dont je ne ſuis pas juge compétent. Si c'était quelque manifeſte, quelque alliance, ou quelque traité de paix, peut-être pourrais-je en raiſonner plus à mon aiſe, et bavarder politique; ce qui eſt le plus ſouvent traveſtir en héroïſme la fourberie des hommes.

Je me ſuis à préſent enfoncé dans l'hiſtoire; je l'étudie, je l'écris, plus curieux de connaître celle des autres que de ſavoir la fin de la mienne. Je me porte mieux à préſent; je vous conſerve toujours mon eſtime, et je ſuis toujours dans les diſpoſitions de vous recevoir ici avec empreſſement. Adieu.

FÉDÉRIC.

Faites, je vous prie, mes complimens à madame *du Châtelet*, et remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.

1748.

LETTRE XCIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 29 de novembre.

En vain veux-je vous arrêter ;
Partez donc, indiſcrète Muſe,
Allez vous-même déclamer
Vos vers que Vaugelas récuſe,
Et chez l'Homère des Français
Etaler l'amas des portraits
Qu'a peints votre verve diffuſe.
Quels ſont vos étranges exploits ?
A-t-on jamais entendu l'âne
Provoquer de ſa voix profane
Le chantre aimable de nos bois ?

Et vous, babillarde caillette,
Allez, ſans raiſon, ſans ſujet,
Auprès du plus fameux poëte,
Afin d'exciter ſa trompette
Par les ſons de mon flageolet.

Partez donc, je n'y ſais que faire.
Puiſqu'il le faut, voyez, Voltaire,
Le fatras énorme et complet

De mille rimes insensées
Qui, malgré moi, comme il leur plaît, 1748.
Ont défiguré mes pensées;
Mais surtout gardez le secret.

Voilà la façon dont j'ai parlé à ma muse ou à mon esprit; j'y ajoutais encore quelques réflexions. *Voltaire*, leur disais-je, est malheureux; un libraire avide de ses ouvrages, ou quelque éditeur familier lui volera un jour sa cassette, et vous aurez le malheur, mes vers, de vous y trouver et de paraître dans le monde malgré vous; mais sentant que cette réflexion n'est qu'un effet de l'amour propre, j'opinai pour le départ des vers, trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages, au lieu de trouver une place dans votre cassette, serviraient mieux dans la tabagie du roi *Stanislas*. Qu'on les brûle! c'est la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi *Stanislas*, je trouve qu'il mène une vie fort heureuse; on dit qu'il enfume madame *du Châtelet* et le gentilhomme ordinaire de la chambre de *Louis XV*, c'est-à-dire qu'il ne peut se passer de vous deux. Cela est raisonnable, cela est bien. Le sort des hommes est bien différent; tandis qu'il jouit de tous les plaisirs, moi, pauvre fou, peut-être maudit de DIEU, je versifie. Passons à des sujets plus

—— graves. Savez-vous bien que je me ſuis mis
1748. en colère contre vous, et cela tout de bon? Comment pourrait-on ne point ſe fâcher? car

Du plus bel eſprit de la France,
Du poëte le plus brillant,
Je n'ai reçu depuis un an
Ni vers ni pièce d'éloquence.

C'eſt, dit-on, que Sémiramis
L'a retenu dans Babylone;
Cette nouvelle Tiſiphone
Fait-elle oublier des amis?
Peut-être écrit-il de Louis
La campagne en exploits fameuſe,
Où, vainqueur de ſes ennemis,
Les bords orgueilleux de la Meuſe
Arborèrent les fleurs de lis.

Jamais l'ouvrage ne dérange
Un eſprit ſublime et profond.
D'où vient donc ce ſilence étrange?
On dirait qu'un beau jour Caron,
Inſpiré par un mauvais ange,
Vous a tranſporté chez Pluton,
Dans ce manoir funeſte et ſombre
Où le ſot vaut l'homme d'eſprit,
D'où jamais ne ſortit une ombre,
Où l'on n'aime, ne boit, ni rit.

Cependant un bruit court en ville, 1748.
De Paris l'on mande tout bas
Que Voltaire eſt à Lunéville;
Mais quels contes ne fait-on pas?
Un inſtant m'en rappelle mille.

Deux rois, dit-on, ſont vos galans;
L'un roi ſans peuple et ſans couronne,
L'autre ſi puiſſant qu'il en donne
A ſes beaux-fils, à ſes parens.

Au nombre des rois vos amans
J'en ajouterais un troiſième;
Mais la décence et le bon ſens
M'ont empêché depuis long-temps
D'oſer vous parler de moi-même.

Malgré ce ſilence, j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point: Vaillant fils de *Télamon*, ranimez votre courage aujourd'hui que tous vos généreux compagnons ſont hors de combat, et que le ſort des Grecs dépend de votre bras. Mais, achevez l'hiſtoire de *Louis le grand:* et ayant eu l'honneur de donner à la France un *Virgile*, ajoutez-y la gloire de lui donner un *Arioſte*.

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaiſe humeur. Je trouve que, comme vous n'êtes point à Paris, vous feriez tout auſſi

—— bien à Berlin qu'à Lunéville. Si madame *du*
1748. *Châtelet* eſt une femme à compoſition, je lui propoſe de lui emprunter ſon *Voltaire* à gage. Nous avons ici un gros cyclope de géomètre que nous lui engagerons contre le bel eſprit; mais qu'elle ſe détermine vîte. Si elle ſouſcrit au marché, il n'y a point de temps à perdre. Il ne reſte plus qu'un œil à notre homme; et une courbe nouvelle qu'il calcule à préſent pourrait le rendre aveugle tout-à-fait avant que notre marché fût conclu. Faites-moi ſavoir ſa réponſe, et recevez en même temps de bonne part les profondes ſalutations que ma muſe fait à votre puiſſant génie. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE XCIV. 1749.

DU ROI.

A Potſdam, le 13 février.

Je reçois avec plaiſir deux de vos lettres à la fois : avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru aſſez ridicule. Il me ſemble que c'eſt *Therſite* qui veut faire aſſaut de valeur contre *Achille*. J'eſpérais qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pièces, comme vous en uſiez autrefois, lorſque j'étais habitant de Remusberg, où le pauvre *Keiſerling* que je regrette et que je regretterai toujours, vous admirait. Mais *Voltaire* devenu courtiſan ne ſait donner que des louanges ; le métier en eſt, je l'avoue, moins dangereux. Ne penſez pas cependant que ma gloire poëtique ſe fût offenſée de vos corrections ; je n'ai point la fatuité de préſumer qu'un allemand faſſe de bons vers français.

La critique douce et civile
Pour un auteur eſt un grand bien ;
Dans ſon amour propre imbécille,
Sur ſes défauts il ne voit rien.
Ce flambeau divin qui l'éclaire

1749. Bleſſe à la vérité ſes yeux,
Mais bientôt il n'en voit que mieux ;
Il corrige, il devient ſévère.
Qui tend à la perfection,
Limant, poliſſant ſon ouvrage,
Diſtingue la correction
De la ſatire et de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner ; je ſens que je pourrai faire mieux, mais il faut que vous me diſiez comment.

Ne penſez-vous pas que de bien faire des vers eſt un acheminement pour bien écrire en proſe ? le ſtyle n'en deviendrait-il pas plus énergique, ſurtout ſi l'on prend garde de ne point charger la proſe d'épithètes, de périphraſes et de tours trop poëtiques ?

J'aime beaucoup la philoſophie et les vers. Quand je dis philoſophie, je n'entends ni la géométrie ni la métaphyſique : la première, quoique ſublime, n'eſt point faite pour le commerce des hommes ; je l'abandonne à quelque rêve-creux d'anglais ; qu'il gouverne le ciel comme il lui plaira, je m'en tiens à la planète que j'habite ; pour la métaphyſique, c'eſt, comme vous le dites très-bien, un ballon enflé de vent. Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là, on s'égare entre

des précipices et des abymes ; et je me perſuade que la nature ne nous a point faits pour deviner ſes ſecrets, mais pour coopérer au plan qu'elle s'eſt propoſé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie ; et ne nous embarraſſons point ſi ce ſont des mobiles ſupérieurs qui nous font agir, ou ſi c'eſt notre liberté. Si cependant j'oſais haſarder mon ſentiment ſur cette matière, il me ſemble que ce ſont nos paſſions et les conjonctures dans leſquelles nous nous trouvons qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora*, je ne ſais point ce qu'on en pourra conclure. Je ſens bien que c'eſt ma volonté qui me fait faire des vers, tant bons que mauvais ; mais j'ignore ſi c'eſt une impulſion étrangère qui m'y force : toutefois lui devrais-je ſavoir mauvais gré de ne pas mieux m'inſpirer. 1749.

Ne vous étonnez point de mon Ode ſur la guerre ; ce ſont, je vous aſſure, mes ſentimens. Diſtinguez l'homme d'Etat du philoſophe, et ſachez qu'on peut faire la guerre par raiſon, qu'on peut être politique par devoir et philoſophe par inclination. Les hommes ne ſont preſque jamais placés dans le monde ſelon leur choix : de là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de miniſtres et de princes, mauvais.

1749.

Si tout était bien assorti
Sur ce ridicule hémisphère,
L'ouvrier, quittant son outil,
Serait amiral ou corsaire;
Le roi peut-être charbonnier;
Le général un maltotier;
Le berger maître de la terre;
L'auteur un grand foudre de guerre;
Mais rassurons-nous là-dessus,
Chacun conservera sa place;
Le monde va par ses vieux us;
Et jusqu'à la dernière race
On y verra mêmes abus.

A propos de vers, vous me demandez ce que je pense de la tragédie de *Crébillon*. J'admire l'auteur de Rhadamiste, d'Electre et de Sémiramis, qui sont de toute beauté; et le Catilina de *Crébillon* me paraît l'Attila de *Corneille*, avec cette différence, que le moderne est bien au-dessus de son prédécesseur pour la fabrique des vers. Il paraît que *Crébillon* a trop défiguré un trait de l'histoire romaine, dont les moindres circonstances sont connues. De tout son sujet, *Crébillon* ne conserve que le caractère de *Catilina*. *Cicéron*, *Caton*, la république romaine et le fond de la pièce, tout est si fort changé et même avili,

que l'on n'y reconnaît rien que les noms. Par cela même *Crébillon* a manqué d'intéreſſer ſes auditeurs. *Catilina* y eſt un fourbe furieux que l'on voudrait voir punir, et la république romaine un aſſemblage de fripons pour leſquels on eſt indifférent. Il fallait peindre Rome grande, et les ſupports de ſa liberté auſſi généreux que ſages et vertueux ; alors le parterre ſerait devenu citoyen romain, et aurait tremblé avec *Cicéron* ſur les entrepriſes audacieuſes de *Catilina*. De plus, il n'y a aucun endroit où le projet de la conjuration ſoit clairement développé ; on ignore quel était le véritable deſſein de *Catilina ;* et il me ſemble que ſa conduite eſt celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque ſcène ; il ſemble qu'ils n'y viennent que pour faire changer de dialogue à *Catilina :* on peut retrancher de la pièce, ſans y rien changer, *Lentulus* et les ambaſſadeurs gaulois qui ne ſont que des perſonnages inutiles, pas même épiſodiques. Le quatrième acte eſt le plus mauvais de tous ; ce n'eſt qu'un perſifflage ; et dans le cinquième acte, *Catilina* vient ſe tuer dans le temple, parce que l'auteur avait beſoin d'une cataſtrophe. Il n'y a aucune raiſon valable qui l'amène là ; il ſemble qu'il devait ſortir de Rome, comme fit effectivement le vrai *Catilina*. 1749.

1749. Ce n'eſt que la beauté de l'élocution et le caractère de *Catilina* qui ſoutiennent cette pièce ſur le théâtre français. Par exemple, lorſque *Catilina* eſt amoureux, c'eſt comme un conjuré, rempli d'ambition, doit l'être.

C'eſt l'ouvrage des ſens, non le faible de l'ame.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caractères rapides de *Cicéron* et de *Caton?*

Timide, ſoupçonneux et prodigue de plaintes, &c.

En un mot, cette pièce me paraît un dialogue divinement rimé. Souvenez-vous cependant que la critique eſt aiſée et que l'art eſt difficile.

Je n'ai compté vous revoir que cet été; ſi cela ſe peut, et que vous faſſiez un tour ici au mois de juillet, cela me fera beaucoup de plaiſir. Je vous promets la lecture d'un poëme épique de quatre mille vers ou environ, dont *Valori* eſt le héros; il n'y manque que cette ſervante qui alluma dans vos ſens des feux ſéditieux que ſa pudeur ſut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez ſans dents, ſans oreilles, ſans yeux et ſans jambes, ſi vous ne le pouvez autrement : pourvu que ce je ne ſais quoi qui vous fait penſer et qui vous inſpire

de ſi belles choſes, ſoit du voyage, cela me ſuffit. Je recevrai volontiers les fragmens des campagnes de *Louis XV*, mais je verrai avec plus de ſatisfaction encore la fin du Siècle de *Louis XIV*. Vous n'achevez rien, et cet ouvrage ſeul ferait la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poëte français, et que *Voltaire* et *Monteſquieu* qui écrivent en proſe. Si vous faites divorce avec les Muſes, à qui ſera-t-il déſormais permis d'écrire ? ou, pour mieux dire, de quel ouvrage moderne pourra-t-on ſoutenir la lecture ? 1749.

Ne boudez donc point avec le public, et n'imitez point le dieu d'*Abraham*, d'*Iſaac* et de *Jacob*, qui punit les crimes des pères juſqu'à la quatrième génération. Les perſécutions de l'envie ſont un tribut que le mérite paye au vulgaire. Si quelques miſérables auteurs clabaudent contre vous, ne vous imaginez pas que les nations et la poſtérité en ſeront les dupes. Malgré la vétuſté des temps nous admirons encore les chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome : les cris d'*Eſchine* n'obſcurciſſent point la gloire de *Démoſthènes ;* et quoi qu'en diſe *Lucain*, *Céſar* paſſe et paſſera pour un des plus grands hommes que l'humanité ait produits. Je vous garantis que vous ſerez diviniſé après votre mort. Cependant ne vous hâtez pas de devenir dieu ; contentez-vous d'avoir

votre apothéose en poche, et d'être estimé
1749. de toutes les personnes qui sont au-dessus de l'envie et des préjugés, au nombre desquelles je vous prie de me compter.

LETTRE XCV.

DU ROI.

De Potsdam, le 5 mars.

Il y a de quoi purger toute la France avec les pilules que vous me demandez, et de quoi tuer vos trois académies. Ne vous imaginez pas que ces pilules soient des dragées; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à d'*Arget* de vous envoyer de ces pilules qui ont une si grande réputation en France, et que le défunt *Sthal* fesait faire par son cocher : il n'y a ici que les femmes grosses qui s'en servent. Vous êtes en vérité bien singulier de me demander des remèdes, à moi qui fus toujours incrédule en fait de médecine.

Quoi! vous avez l'esprit crédule
A l'égard de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pilule,
N'en font pas moins des assassins!

Vous

Vous n'avez plus qu'un pas à faire,
Et je vois mon dévot Voltaire
Naſiller chez les capucins.

1749.

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir ; il n'y a de vrai bien en ce monde que la ſanté ; que ce ſoit les pilules, le ſéné ou les clyſtères qui vous rétabliſſent, peu importe : les moyens ſont indifférens, pourvu que j'aye encore le plaiſir de vous entendre ; car il ne ſera plus poſſible de vous voir : vous devez être tout-à-fait inviſible à préſent.

Malgré la ſorbonne plénière,
J'avais fermement dans l'eſprit
Que l'homme n'eſt qu'une matière
Qui naît, végette et ſe détruit :
De cette opinion qu'on blâme
Je reconnais enfin les torts ;
Car j'admire votre belle ame,
Et je ne vous crois plus de corps.

Je vous envoie encore une épître qui contient l'apologie de ces pauvres rois contre leſquels tout l'univers gloſe, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai ſucceſſivement : c'eſt mon délaſſement que de faire des vers. Si je péche du côté de l'élocution, du moins

1749. trouverez-vous des choſes dans mes épîtres, et point de ce paralogiſme vain, de cette crême fouettée qui n'étale que des mots et point de penſées. Ce n'eſt qu'à vous autres, *Virgiles* et *Horaces* français, qu'il eſt permis d'employer cet heureux choix de mots harmonieux, cette variété de tours, de paſſer naturellement du ſtyle ſérieux à l'enjoué, et d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon ſens.

Nous autres étrangers, qui ne renonçons pas pour notre part à la raiſon, nous ſentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance et à la pureté que demandent les lois rigoureuſes de la poëſie françaiſe. Cette étude demande un homme tout entier; mille devoirs, mille occupations me diſtraient. Je ſuis un galérien enchaîné ſur le vaiſſeau de l'Etat, ou comme un pilote qui n'oſe ni quitter le gouvernail ni s'endormir ſans craindre le ſort du malheureux *Palinure*. Les Muſes demandent des retraites et une entière égalité d'ame dont je ne peux preſque jouir. Souvent après avoir fait trois vers on m'interrompt; ma muſe ſe refroidit, et mon eſprit ne ſe remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours comme dans les retraites de Cirey, dans les priſons de la baſtille

comme ſur des paillaſſes en voyage ; la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre : c'eſt un ananas qui porte dans des ferres, et qui périt en plein air. 1749.

Adieu ; paſſez par tous les remèdes que vous voudrez, mais ſurtout ne trompez pas mes eſpérances, et venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers, une fillette pucelle à votre uſage, et des vers en votre honneur.

LETTRE XCVI.

DU ROI.

Avril.

DANS votre proſe délicate
Vous avancez très-poliment
Que je ne ſuis qu'un automate,
Un ſtoïque ſans ſentiment ;
Mes larmes coulent pour Electre,
Je ſuis ſenſible à l'amitié,
Mais le plus héroïque ſpectre
Ne m'inſpire que la pitié.

Votre cardinal *Quirini* eſt bien digne du temps des ſpectres et des ſortiléges : vous

connaiſſez votre monde; et c'était bien s'adreſ-
1749. ſer, de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre ſe trouvait obligé en conſcience de trembler devant l'ombre de *Ninus;* je vous réponds que le bibliothécaire de ſa Sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne ſuis qu'un maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un ſentiment différent, et de vous dire ingénument ce que je penſe de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de Sémiramis, ce n'en eſt pas moins l'ombre de *Ninus :* c'eſt cette ombre qui inſpire des remords dévorans à ſa veuve parricide; c'eſt l'ombre qui permet galamment à ſa veuve de convoler en ſecondes noces. L'ombre fait entendre du fond de ſon tombeau une voix gémiſſante à ſon fils; il fait mieux, il vient en perſonne effrayer le conſeil de la reine, et atterrer la ville de Babylone; il arme enfin ſon fils du poignard dont *Ninias* aſſaſſine ſa mère. Il eſt ſi vrai que défunt *Ninus* fait le nœud de votre tragédie, que ſans les rêves et les apparitions différentes de cette ame errante, la pièce ne pourrait pas ſe jouer. Si j'avais un rôle à choiſir dans cette tragédie, je prendrais celui du revenant; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoute, avec la

même ſincérité, que les caractères ſont ſoutenus à merveille, que la vérité parle par vos acteurs, que l'enchaînure des ſcènes eſt faite avec un grand art. *Sémiramis* inſpire une terreur mêlée de pitié. Le féroce et artificieux *Aſſur*, mis en oppoſition avec le fier et généreux *Ninias*, forme un contraſte admirable; on déteſte le premier; auſſi ne lui arrive-t-il aucune cataſtrophe dans l'action, parce qu'elle n'aurait produit aucun effet. On s'intéreſſe à *Ninias*, mais on eſt étonné de la façon dont il tue ſa mère; c'eſt le moment où il faut ſe faire la plus forte illuſion. On eſt un peu fâché contre *Azéma* qu'elle porte des paquets, et que ſes quiproquo ſoient la cauſe de la cataſtrophe; toute la pièce eſt verſifiée avec force, les vers me paraiſſent de la plus belle harmonie, et dignes de l'auteur de la Henriade. J'aime mieux cependant lire cette tragédie que de la voir repréſenter, parce que le ſpectre me paraîtrait riſible, et que cela ſerait contraire au devoir que je me ſuis propoſé de remplir exactement, de pleurer à la tragédie et de rire à la comédie. 1749.

Du temps de Plaute et d'Euripide,
Le parterre morigéné
Suivait ce goût ſage et ſolide;
Par malheur il eſt ſuranné.

1749. Vous dirai-je encore un mot sur la tragédie? Les grandes passions me plaisent sur le théâtre ; je sens une satisfaction secrète lorsque l'auteur trouve moyen de remuer et de transporter mon ame par la force de son éloquence ; mais ma délicatesse souffre lorsque les passions héroïques sortent de la vraisemblance. Les machines sont trop outrées dans un spectacle; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles. S'il fallait opter, j'aimerais mieux dans la tragédie moins d'élévation et plus de naturel. Le sublime outré donne dans l'extravagance ; *Charles XII* a été le seul homme de tout ce siècle qui eût ce caractère théâtral ; mais, pour le bonheur du genre-humain, les *Charles XII* sont rares. Il y a une Mariamne de *Tristan* qui commence par ce vers :

Fantôme injurieux qui troubles mon repos.....

Ce n'est pas certainement comme nous parlons ; apparemment que c'est le langage des habitans de la lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action ; pour qu'une tragédie me plaise, il faut que les personnages ne montrent les passions que telles qu'elles sont dans les hommes vifs et dans les hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons, ni comme des anges, car ils ne sont ni l'un

ni l'autre, mais puiſer leurs traits dans la nature. 1749.

Pardon, mon cher *Voltaire*, de cette diſcuſſion; je vous parle comme feſait la ſervante de *Molière;* je vous rends compte des impreſſions que les choſes font ſur mon ame ignorante. J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir, l'éloge que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre; ce qui eſt digne de vous; et j'ai été ſurpris que nous nous ſoyons rencontrés, ſans le ſavoir, dans le choix du même ſujet. Les regrets que me cauſait la perte de quelques amis, me firent naître l'idée de leur payer, au moins après leur mort, un faible tribut de reconnaiſſance; et je compoſai ce petit ouvrage où le cœur eut plus de part que l'eſprit; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le mien eſt en vers, et celui du poëte en proſe. *Racine* n'eut de ſa vie de triomphe plus éclatant que lorſqu'il traitait le même ſujet que *Pradon.* J'ai vu combien mon barbouillage était inférieur à votre éloge. Votre proſe apprend à mes vers comme ils auraient dû s'énoncer.

Quoique je ſois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prières, la première que je leur adreſſerai ſera conçue en ces termes:

1749. O Dieux qui douez les poëtes
De tant de ſublimes faveurs,
Ah! rendez vos grâces parfaites,
Et qu'ils ſoient un peu moins menteurs!

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai l'année qui vient à Sans-ſouci; et ſi vous êtes d'humeur à corriger de mauvais vers, vous trouverez à qui parler. *Vale.*

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

J'AURAI l'honneur d'être purgé
De la main royale et chérie
Qu'on vit, bravant le préjugé,
Saigner l'Autriche et la Hongrie.

Grand Prince, je vous remercie
Des ſalutaires petits grains
Qu'avec des vers un peu malins
Me départ votre courtoiſie.

L'inventeur de la poëſie,
Ce dieu que ſi bien vous ſervez,

Ce

Ce dieu dont l'eſprit vous domine,
Fut auſſi, comme vous ſavez, 1749.
L'inventeur de la médecine.

Mais vous avez, aux champs de Mars,
Fait connaître à toute la terre
Que ce dieu qui préſide aux arts
Eſt maître dans l'art de la guerre.

C'eſt peu d'avoir, par maint écrit,
Etendu votre renommée;
L'Autriche à ſes dépens apprit
Ce que vaut un homme d'eſprit
Qui conduit une bonne armée.

Il prévoit d'un œil pénétrant,
Il combine avec prud'hommie,
Avec ardeur il entreprend;
Jamais ſot ne fut conquérant,
Et pour vaincre il faut du génie.

Je crois actuellement votre Majeſté à Neiſs ou à Glogau, feſant quelques bonnes épigrammes contre les Ruſſes. Je vous ſupplie, Sire, d'en faire auſſi contre le mois de mai qui mérite ſi peu le nom de printemps, et pendant lequel nous avons froid comme dans l'hiver. Il me paraît que ce mois de mai eſt l'emblème des réputations mal acquiſes. Si

1749. les pilules dont votre Majeſté a honoré ma caducité peuvent me rendre quelque vigueur, je n'irai pas chercher les chambrières de M. de *Valori ;* l'eſpèce féminine ne me ferait pas faire une demi-lieue, j'en ferais mille pour vous faire encore ma cour. Mais je vous prie de m'accorder une grâce qui vous coûtera peu ; c'eſt de vouloir bien conquérir quelques provinces vers le Midi, comme Naples et la Sicile, ou le royaume de Grenade et l'Andalouſie. Il y a plaiſir à vivre dans ces pays-là ; l'on y a toujours chaud. Votre Majeſté ne manquerait pas de les viſiter tous les ans, comme elle va au grand Glogau, et j'y ferais un courtiſan très-aſſidu. Je vous parlerais de vers ou de proſe ſous des berceaux de grenadiers et d'orangers, et vous ranimeriez ma verve glacée ; je jetterais des fleurs ſur les tombeaux des *Keiſerling* et du ſucceſſeur de *la Croze* (1) que votre Majeſté avait ſi heureuſement arraché à l'Egliſe pour l'attacher à votre perſonne ; et je voudrais comme eux mourir fort tard à votre ſervice ; car en vérité, Sire, il eſt bien triſte de vivre ſi long-temps loin de *Frédéric le grand.*

(1) Erudit célèbre.

LETTRE XCVIII. 1749.

DU ROI.

Le 16 de mai.

VOILA ce qui s'appelle écrire. J'aime votre franchiſe; oui, votre critique m'inſtruit plus en deux lignes, que ne feraient vingt pages de louanges.

Ces vers que vous avez trouvés paſſables, ſont ceux qui m'ont le moins coûté. Mais quand la penſée, la céſure et la rime ſe trouvent en oppoſition, alors je fais de mauvais vers, et je ne ſuis pas heureux en corrections.

Vous ne vous apercevez pas des difficultés qu'il me faut ſurmonter pour faire paſſablement quelques ſtrophes. Une heureuſe diſpoſition de la nature, un génie facile et fécond vous ont rendu poëte ſans qu'il vous en ait rien coûté: je rends juſtice à l'infériorité de mes talens; je nage dans cet océan poëtique avec des joncs et des veſſies ſous les bras. Je n'écris pas auſſi bien que je penſe; mes idées ſont ſouvent plus fortes que mes expreſſions, et dans cet embarras je fais le moins mal que je peux.

1749. J'étudie à préſent vos critiques et vos corrections, elles pourront m'empêcher de retomber dans mes fautes précédentes ; mais il en reſte encore tant à éviter, qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez me ſauver de ces écueils.

Sacrifiez-moi, je vous prie, ces deux mois que vous me promettez. Ne vous ennuyez point de m'inſtruire : ſi l'extrême envie que j'ai d'apprendre, et de réuſſir dans une ſcience qui de tout temps a fait ma paſſion, peut vous récompenſer de vos peines, vous aurez lieu d'être ſatisfait.

J'aime les arts par la raiſon qu'en donne *Cicéron*. Je ne m'élève point aux ſciences par la raiſon que les belles-lettres ſont utiles en tout temps, et qu'avec tout l'algèbre du monde, on n'eſt ſouvent qu'un ſot lorſqu'on ne ſait pas autre choſe. Peut-être dans dix ans la ſociété tirera-t-elle de l'avantage des courbes que des ſonge-creux d'algébriſtes auront carrées laborieuſement. J'en félicite d'avance la poſtérité ; mais, à vous parler vrai, je ne vois dans tous ces calculs qu'une ſcientifique extravagance. Tout ce qui n'eſt ni utile ni agréable, ne vaut rien. Quant aux choſes utiles, elles ſont toutes trouvées ; et pour les agréables, j'eſpère que le bon goût n'y admettra point d'algèbre.

Je ne vous enverrai plus ni proſe ni vers. Je vous compte ici au commencement de juillet, et j'ai tout un fatras poëtique dont vous pourrez faire la diſſection ; cela vaut mieux que de critiquer *Crébillon* ou quelque autre, où certainement vous ne trouverez ni des fautes auſſi groſſières ni en auſſi grand nombre que dans mes ouvrages. 1749.

Il n'y a que des chardons à cueillir ſur les bords de la Néva, et point de lauriers : ne vous imaginez point que j'aille là pour faire mon bonheur; vous me trouverez ici, pacifique citoyen de Sans-ſouci, menant la vie d'un particulier philoſophe.

Si vous aimez à préſent le bruit et l'éclat, je vous conſeille de ne point venir ici ; mais ſi une vie douce et unie ne vous déplaît pas, venez, et rempliſſez vos promeſſes. Mandez-moi préciſément le jour que vous partirez ; et ſi la marquiſe *du Châtelet* eſt une uſurière, je compte de m'arranger avec elle pour vous emprunter à gages, et pour lui payer par jour quelque intérêt qu'il lui plaira pour ſon poëte, ſon bel eſprit, ſon ... &c.

Adieu; j'attends votre réponſe.

FÉDÉRIC.

1749. ## LETTRE XCIX.

DU ROI.

Le 10 de juin.

JAMAIS on n'a fait d'auſſi jolis vers pour des pilules ; ce n'eſt point parce que j'y ſuis loué : je connais en cela l'uſage des rois et des poëtes ; mais en feſant abſtraction de ce qui me regarde, je trouve ces vers charmans.

Si des purgatifs produiſent d'auſſi bons vers, je pourrais bien prendre une priſe de ſéné pour voir ce qu'elle opérera ſur moi.

Ce que vous avez cru être une épigramme ſe trouve être une ode ; je vous l'envoie avec une épigramme contre les médecins. J'ai lieu d'être un peu de mauvaiſe humeur contre leurs procédés ; j'ai la goutte, et ils ont penſé me tuer à force de ſudorifiques.

Ecoutez, j'ai la folie de vous voir ; ce ſera une trahiſon ſi vous ne voulez pas vous prêter à me faire paſſer cette fantaiſie. Je veux étudier avec vous ; j'ai du loiſir cette année, DIEU ſait ſi j'en aurai une autre. Mais, pour que vous ne vous imaginiez pas que vous allez en Laponie, je vous enverrai une douzaine

de certificats par leſquels vous apprendrez que ce climat n'eſt pas tout-à-fait ſans aménité. 1749.

On fait aller ſon corps comme l'on veut. Lorſque l'ame dit : Marche ; il obéit. Voilà un de vos propres apophtegmes dont je veux bien vous faire reſſouvenir.

Madame *du Châtelet* accouche dans le mois de ſeptembre ; vous n'êtes pas une ſage-femme, ainſi elle fera fort bien ſes couches ſans vous ; et, s'il le faut, vous pourrez alors être de retour à Paris. Croyez d'ailleurs que les plaiſirs que l'on fait aux gens, ſans ſe faire tirer l'oreille, ſont de meilleure grâce et plus agréables que lorſqu'on ſe fait tant ſolliciter.

Si je vous gronde, c'eſt que c'eſt l'uſage des goutteux. Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais je n'en ſerai pas la dupe, et je verrai bien ſi vous m'aimez ſérieuſement, ou ſi tout ce que vous me dites n'eſt qu'un verbiage de tragédie.

FÉDÉRIC.

1749.

LETTRE C.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 15 de juillet.

Des lois de l'homicide Mars
Belliſle peut m'inſtruire en maître,
Mais du bon goût et des beaux arts
Il n'eſt que vous qui pouvez l'être;
Vous qui parlez comme les dieux
Leur ſublime et charmant langage,
Vous qu'un talent victorieux
Rend immortel par chaque ouvrage,
Vous qui menez vingt arts de front,
Et qui joignez dans votre ſtyle
A la proſe de Cicéron
Des vers tels qu'en feſait Virgile.

Je ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue, le goût et le département du Parnaſſe. Il faut que chacun faſſe ſon métier. Lorſque le maréchal de *Belliſle* vétillera ſur la pureté du langage, *Bruhl* donnera des leçons militaires et fera des commentaires ſur les campagnes du grand *Turenne*,

et je compoſerai un traité ſur la vérité de la religion chrétienne. 1749.

Votre académie devient plaiſante dans ſes choix. Ces juges de la langue françaiſe vont abandonner *Vaugelas* pour le bréviaire ; cela paraît un peu ſingulier aux étrangers.

Enfin donc votre académie
Va faire un couvent de dévots ;
L'art de penſer et le génie
En ſont exclus par les cagots.

Qui veut le ſuffrage et l'eſtime
De ces quarante perroquets,
N'a qu'à ſavoir ſon catéchiſme,
Au demeurant point de français.

Dans cette cohue indocile
Apollon et les doctes ſœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu, vous et Belliſle.

Vous êtes, mon cher *Voltaire*, comme les mauvais chrétiens ; vous renvoyez votre converſion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des eſpérances pour l'été, vous me remettez à l'automne. Apparemment qu'*Apollon*, comme dieu de la médecine, vous ordonne de préſider aux couches de madame *du Châtelet*

—— Le nom ſacré de l'amitié m'impoſe ſilence, et
1749. je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à préſent une *douzaine* d'épîtres que j'ai faites, et quelques petites pièces, afin qu'à votre arrivée vous y trouviez un peu moins de fautes. Vous pouvez voir par l'argument de mon poëme quel en eſt le ſujet. Le fond de l'hiſtoire eſt vrai. D'*Arget*, alors ſecrétaire de *Valori*, fut enlevé de nuit, par un partiſan autrichien, dans une chambre voiſine de celle où couchait ſon maître. La ſurpriſe de *Franquini* fut extrême quand il s'aperçut qu'il tenait le ſecrétaire au lieu de l'ambaſſadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme, n'eſt que fiction; vous le verrez ici, car il n'eſt pas fait pour être rendu public. Si j'avais le crayon de *Raphaël* et le pinceau de *Rubens*, j'eſſayerais mes forces en peignant les grandes actions des hommes; mais avec les talens de *Calot* on ne fait que des charges et des caricatures.

J'ai vu ici le héros de la France, ce ſaxon, ce *Turenne* du ſiècle de *Louis XV*; je me ſuis inſtruit par ſes diſcours, non pas dans la langue françaiſe, mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal pourrait être le profeſſeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vu nos ſpectacles; il m'a dit à cette occaſion que vous aviez donné une nouvelle comédie au

théâtre, que Nanine avait eu beaucoup de succès. J'ai été étonné d'apprendre qu'il paraiſſait de vos ouvrages dont j'ignorais juſqu'au nom. Autrefois je les voyais en manuſcrit, à préſent j'apprends par d'autres ce qu'on en dit ; et je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une ſeconde édition. 1749.

Je vous ſacrifie tous mes griefs, ſi vous venez ici ; ſinon, craignez l'épigramme : le haſard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il ſoit, eſt un animal qu'il faut ménager.

Adieu ; j'attends la chute des feuilles avec autant d'impatience qu'on attend au printemps le moment de les voir pouſſer.

FÉDÉRIC.

LETTRE CI.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 15 d'auguſte.

Si mes vers ont contribué à l'épître que je viens de recevoir (1), je les regarde comme mon plus bel ouvrage. Quelqu'un qui aſſiſta à la lecture de cette épître, s'écria dans une

(1) Voyez le Commentaire hiſtorique, page 77, Mélanges littéraires, tome III.

—— eſpèce d'enthouſiaſme : *Voltaire et le maréchal*
1749. *de Saxe ont le même ſort ; ils ont plus de vigueur dans leur agonie que d'autres en pleine ſanté.*

Admirez cependant la différence qu'il y a entre nous deux ; vous m'aſſurez que mes vers ont excité votre verve, et les vôtres ont penſé me faire abjurer la poëſie. Je me trouve ſi ignorant dans votre langue, et ſi ſec d'imagination, que j'ai fait vœu de ne plus écrire. Mais vous ſavez malheureuſement ce que ſont les vœux des poëtes, les zéphyrs les emportent ſur leurs ailes, et notre ſouvenir s'envole avec eux.

Il faut être français et poſſéder vos talens pour manier votre lyre. Je corrige, j'efface, je lime mes mauvais ouvrages pour les purifier de quantité de fautes dont ils ſont remplis. On dit que les joueurs de luth accordent leur inſtrument la moitié de leur vie, et en touchent l'autre. Je paſſe la mienne à écrire, et ſurtout à effacer. Depuis que j'entrevois quelque certitude à votre voyage, je redouble de ſévérité ſur moi-même.

Soyez sûr que je vous attends avec impatience, charmé de trouver un *Virgile* qui veut bien me ſervir de *Quintilien*. *Lucine* eſt bien oiſeuſe, à mon gré ; je voudrais que madame *du Châtelet* ſe dépêchât, et vous auſſi. Vous penſez ne faire qu'un ſaut du baptême de

Cirey à la meſſe de notre nouvelle égliſe. La charité eſt éteinte dans le cœur des chrétiens ; les collectes n'ont pu fournir de quoi couvrir cette égliſe ; et à moins que de vouloir entendre la meſſe en plein vent, il n'y a pas moyen de l'y dire. 1749.

Marquez-moi, je vous prie, la route que vous tiendrez, et dans quel temps vous ſerez ſur mes frontières, afin que vous trouviez des chevaux. Je ſais bien que *Pégaſe* vous porte, mais il ne connaît que le chemin de l'immortalité : je vous la ſouhaite le plus tard poſſible, en vous aſſurant que vous ne ſerez pas reçu avec moins d'empreſſement que vous n'êtes attendu avec impatience.

FÉDÉRIC.

LETTRE CII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lunéville, le 18 auguſte.

J'AI reçu vos vers très-plaiſans
Sur notre triſte académie.
Nos quarante ſont fort ſavans,
Des mots ils ſentent l'énergie,
Et de proſe et de poëſie

1749. Ils donnent des prix tous les ans ;
Ils font ſurtout des complimens ;
Mais aucun n'a votre génie.

Votre Majeſté penſe bien que j'ai plus d'envie de lui faire ma cour qu'elle n'en a de me ſouffrir auprès d'elle. Croyez que mon cœur a fait très-ſouvent le voyage de Berlin, tandis que vous penſiez qu'il était ailleurs. Vous avez excité la crainte, l'admiration, l'intérêt chez les hommes. Permettez que je vous diſe que j'ai toujours pris la liberté de vous aimer. Cela ne ſe dit guère aux rois ; mais j'ai commencé ſur ce pied-là avec votre Majeſté, et je finirai de même. J'ai bien de l'impatience de voir votre Lutrin, ou votre Batrachomyomachie homerique ſur M. de *Valori*.

Mais un miniſtre d'importance,
Envoyé du roi très-chrétien,
Et ſa bedaine et ſa preſtance,
Le courage du Pruſſien,
La fuite de l'Autrichien
Que votre active vigilance
A cinq fois battu comme un chien ;
Tout ce grand fracas héroïque,
Vos aventures, vos combats,
Ont un air un peu plus épique

Que les grenouilles et les rats
Chantés par ce poëte unique
Qu'on admire et qu'on ne lit pas.

1749.

Votre Majeſté, en me parlant des maréchaux de *Belliſle* et de *Saxe*, dit qu'il faut que chacun faſſe ſon métier: vraiment, Sire, vous en parlez bien à votre aiſe, vous qui faites tant de métiers à la fois, celui de conquérant, de politique, de légiſlateur, et, ce qui pis eſt, le mien qu'aſſurément vous faites le plus agréablement du monde. Vous m'avez remis ſur les voies de ce métier que j'avais abandonné. J'ai l'honneur de joindre ici un petit eſſai d'une nouvelle tragédie de Catilina: en voici le premier acte; peut-être a-t-il été fait trop vîte. J'ai fait en huit jours ce que *Crébillon* avait mis vingt-huit ans à achever; je ne me croyais pas capable d'une ſi épouvantable diligence; mais j'étais ici ſans mes livres. Je me ſouvenais de ce que votre Majeſté m'avait écrit ſur le Catilina de mon confrère: elle avait trouvé mauvais, avec raiſon, que l'hiſtoire romaine y fût entièrement corrompue; elle trouvait qu'on avait fait jouer à *Catilina* le rôle d'un bandit extravagant, et à *Cicéron* celui d'un imbécille. Je me ſuis ſouvenu de vos critiques très-juſtes; vos bontés polies pour mon vieux confrère ne vous avaient pas

1749. empêché d'être un peu indigné qu'on eût fait un tableau ſi peu reſſemblant de la république romaine. J'ai voulu eſquiſſer la peinture que vous déſiriez ; c'eſt vous qui m'avez fait travailler ; jugez ce premier acte ; c'eſt le ſeul que je puiſſe actuellement avoir l'honneur d'envoyer à votre Majeſté ; les autres ſont encore barbouillés. Voyez ſi j'ai réhabilité *Cicéron*, et ſi j'ai attrapé la reſſemblance de *Céſar*.

Entre ces deux héros prenez votre balance,
Décidez entre leurs vertus :
Céſar, je le prévois, aura la préférence ;
Quelque juſte qu'on ſoit, c'eſt notre reſſemblance
Qui nous touche toujours le plus.

Je ne vous ai point envoyé cette comédie de Nanine. J'ai cru qu'une petite fille que ſon maître épouſe, ne valait pas trop la peine de vous être préſentée. Mais, ſi votre Majeſté l'ordonne, je la ferai tranſcrire pour elle. Je ſuis actuellement avec le ſénat romain, et je tâche de mériter le ſuffrage de *Frédéric le grand*.

De qui je ſuis avec ardeur
Le très-proſterné ſerviteur
Et l'éternel admirateur,
Sans être jamais ſon flatteur.

LETTRE

LETTRE CIII. 1749.

DU ROI.

A Potſdam, le 4 de ſeptembre.

Je reçois votre Catilina dont il m'eſt impoſſible de deviner la ſuite. Il n'eſt pas plus poſſible de juger d'une tragédie par un ſeul acte, que d'un tableau par une ſeule figure. J'attends d'avoir tout vu pour vous dire ce que je penſe du deſſein, de la conduite, de la vraiſemblance, du pathétique et des paſſions. Il ne me convient pas d'expoſer mes doutes à l'un des quarante juges de la langue françaiſe, ſur la partie de l'élocution; ſi cependant mon confrère en *Apollon* et mon concitoyen le comte *Bar* m'avait envoyé cet acte, je vous demanderais ſi l'on peut dire :

Tyran par la parole, il faut finir ton règne. (1)

Si le ſens ne donne pas lieu à l'équivoque, je crois qu'on peut dire : *Son éloquence l'a rendu le tyran de ſa patrie, il faut finir ſon règne.* Mais, ſelon la conſtruction du vers, nous autres Allemands qui peut-être n'entendons pas bien

(1) Ce vers ne ſe trouve plus dans Rome ſauvée.

—— les fineſſes de la langue, nous comprenons
1749. que c'eſt *par la parole qu'il faut finir ſon règne.*

Je ſuis bien oſé de vous communiquer mes remarques. Si cependant j'ai eu quelque ſcrupule ſur ce vers-là, il ne m'a pas empêché de me livrer avec plaiſir à l'admiration d'une infinité de beaux endroits où l'on reconnaît les traits de ce pinceau qui fit Brutus, la Mort de Céſar, &c. &c.

Votre lettre eſt charmante; il n'y a que vous qui puiſſiez en écrire de pareilles. Il ſemble que la France ſoit condamnée d'enterrer avec vous dix perſonnes d'eſprit que différens ſiècles lui avaient fait naître.

Puiſque madame *du Châtelet* fait des livres, je ne crois pas qu'elle accouche par diſtraction. Dites-lui donc qu'elle ſe dépêche, car j'ai hâte de vous voir. Je ſens l'extrême beſoin que j'ai de vous, et le grand ſecours dont vous pouvez m'être. La paſſion de l'étude me durera toute ma vie. Je penſe ſur cela comme *Cicéron*, et comme je le dis dans une de mes épîtres. En m'appliquant je puis acquérir toutes ſortes de connaiſſances; celle de la langue françaiſe, je veux vous la devoir. Je me corrige autant que mes lumières me le permettent; mais je n'ai point de puriſte aſſez ſévère pour relever toutes mes fautes. Enfin je vous attends, et je prépare la réception du

gentilhomme ordinaire et du génie extraordinaire. 1749.

On dit à Paris que vous ne viendrez point, et je dis que oui, car vous n'êtes point un fauſſaire ; et ſi l'on vous accuſait d'être indiſcret, je dirais que cela peut être; de vous laiſſer voler, j'y acquieſcerais ; d'être coquet, encore. Vous êtes enfin comme l'éléphant blanc pour lequel le roi de Perſe et l'empereur du Mogol ſe font la guerre, et dont ils augmentent leurs titres quand ils ſont aſſez heureux pour le poſſéder. Adieu. Si vous venez ici, vous verrez à la tête des miens, *Fédéric, par la grâce de Dieu, roi de Pruſſe, électeur de Brandebourg, poſſeſſeur de Voltaire, &c. &c.*

LETTRE CIV.

DU ROI.

Le 25 de novembre.

D'*OLIVET* me foudroie, à ce que je vois. Je ſuis plus ignorant que je ne me l'étais cru. Je me garderai bien de faire le puriſte, et de parler de ce que je n'entends pas; mon ſilence me préſervera des foudres des d'*Olivet* et des *Vaugelas*. Je me garderai bien encore

—— de vous envoyer de mes ouvrages : ſi vous
1749. laiſſez voler les vôtres, que ſerait-ce des miens ? Vous travaillez pour votre réputation et pour l'honneur de votre nation ; ſi je barbouille du papier, c'eſt pour mon amuſement ; et on pourrait me le pardonner, pourvu que je déchiraſſe ces ouvrages après les avoir achevés. Lorſqu'on approche de quarante ans, et que l'on fait de mauvais vers, il faut dire comme le miſanthrope : *Si j'en feſais d'auſſi méchans, je me garderais bien de les montrer aux gens.*

Nous avions à Berlin un ambaſſadeur ruſſe qui depuis vingt ans étudiait la philoſophie ſans y avoir compris grand'choſe. Le comte de *Keiſerling*, dont je parle, et qui a ſoixante ans bien comptés, partit de Berlin avec ſon gros profeſſeur. Il eſt à Dreſde à préſent, il étudie toujours, et il eſpère d'être un écolier paſſable dans vingt ou trente ans d'ici. Je n'ai point ſa patience, et je ne ſonge pas à vivre auſſi long-temps. Quiconque n'eſt pas poëte à vingt ans, ne le deviendra de ſa vie. Je n'ai point aſſez de préſomption pour me flatter du contraire, ni je ne ſuis aſſez aveugle pour ne me pas rendre juſtice.

Envoyez-moi donc vos ouvrages par généroſité, et ne vous attendez à rien de ma part qu'à des applaudiſſemens. Je veux *imiter de*

Conrard le ſilence prudent ; mais cela ne me rendra point inſenſible aux beautés de la poëſie. J'eſtimerai d'autant plus vos ouvrages que j'ai éprouvé l'impoſſibilité d'y atteindre. 1749.

Ne me faites plus de tracaſſeries ſur les *on dit*. *On dit* eſt la gazette des ſots. Perſonne n'a mal parlé de vous dans ce pays-ci. Je ne ſais dans quel livre d'*Argens* bavarde ſur *Euripide :* qui vous dit que c'eſt vous? S'il avait voulu vous déſigner, n'aurait-il pas choiſi *Virgile* plutôt qu'*Euripide*? Tout le monde vous aurait reconnu à ce coup de pinceau ; et dans le paſſage que vous me citez, je ne vois aucun rapport avec la réception qu'on vous a faite ici.

Ne vous forgez donc pas des monſtres pour les combattre. Ferraillez, s'il le faut, avec les ennemis réels que votre mérite vous a faits en France, et ne vous imaginez pas d'en trouver où il n'y en a point : ou ſi vous aimez les tracaſſeries, ne m'y mêlez jamais ; je n'y entends rien, ni ne veux jamais rien y entendre.

Je vois, par tous les arrangemens que vous prenez, le peu d'eſpérance qu'il me reſte de vous voir. Vous ne manquerez pas d'excuſes ; une imagination auſſi vive que la vôtre eſt intariſſable. Tantôt ce ſera une tragédie dont vous voudrez voir le ſuccès, tantôt des arrangemens domeſtiques ; ou bien le roi *Staniſlas*,

—— ou des nouveaux *on dit*. Enfin, je ſuis plus
1749. incrédule ſur ce voyage que ſur l'arrivée du Meſſie que les Juifs attendent encore.

Il paraît ici une *élégie*.... ferait-elle de vous? Voici le premier vers :

Un ſommeil éternel a donc fermé ces yeux, &c.

Mandez-le-moi, je vous prie; j'ai quelques doutes là-deſſus; vous ſeul pouvez les éclaircir.

J'attends avec impatience le grand envoi que vous m'annoncez, et je vous admirerai tout ingrat et abſent que vous êtes, parce que je ne ſaurais m'en empêcher.

Adieu; je vais voir les agréables folies de *Roland*, et les héroïques ſottiſes de *Coriolan*. Je vous ſouhaite tranquillité, joie et longue vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE CV. 1750.

DU ROI.

Avril.

Quoi ! vous envoyez vos écrits
Au frondeur de Sémiramis,
A l'incrédule qui de l'ombre
Du grand Ninus n'eſt point épris,
Qui ſur un ton cauſtique et ſombre
Oſe juger vos beaux eſprits !
Ce trait déſarme ma colère ;
Enfin je retrouve Voltaire,
Ce Voltaire du temps jadis,
Qui ſavait aimer ſes amis,
Et qui ſurtout ſavait leur plaire.

Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois de Cirey. Je redouble d'envie de vous revoir, de parler de littérature, et de m'inſtruire des choſes que vous ſeul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remercîmens de votre nouvelle édition. Comme je ſavais vos vieilles épîtres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections et additions que vous y avez faites ; j'en ai été charmé : ces épîtres étaient

1750. belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez ; des vers de la beauté des vôtres peuvent par leur impoſture faire illuſion ſur le fond des choſes. Je ſuis curieux de voir Oreſte ; comment vous aurez remplacé *Palamède*, et de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie ; ſi vous penſiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je ſuis prévenu pour vous, il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudiſſemens ; mais ſe ſoucie-t-on à Paris que des Vandales et des barbares ſifflent ou battent des mains à Berlin ?

Cet éloge de nos officiers tués à la guerre me rappelle une anecdote du feu czar. *Pierre I* ſe mêlait de pharmacie et de médecine ; il donnait des remèdes à ſes courtiſans malades ; et lorſqu'il avait expédié quelques boyards pour l'autre monde, il célébrait leurs obsèques avec magnificence, et honorait leur convoi funèbre de ſa préſence. Je me trouve à l'égard de ces pauvres officiers dans un cas à peu-près ſemblable ; des raiſons d'Etat m'obligèrent à les expoſer à des dangers où ils ont péri, pouvais-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'épitaphes ſimples et véritables ? Venez au moins corriger ce

morceau

morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéreſſe plus que pour tous mes autres ouvrages. 1750.
Des affaires m'appellent en Pruſſe au mois de juin ; mais du premier de juillet juſqu'au mois de ſeptembre, je pourrai diſpoſer de mon temps, je pourrai étudier aux pieds de *Gamaliel*, je pourrai

Vous admirer et vous entendre,
Et du grand art de Cicéron,
De Thucydide et de Maron,
M'inſtruire, et par vos ſoins apprendre
Le chemin du ſacré vallon :
Mais, pour y mériter un nom,
Du feu que votre eſprit recèle
Daignez à ma froide raiſon
Communiquer une étincelle,
Et j'égalerai Crébillon.

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de madame d'*Aiguillon* a raiſon ? Si la ducheſſe produit le Teſtament politique du cardinal de *Richelieu* en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le ſont ni tous les momens ni en toute choſe. Un miniſtre raſſemblera toutes ſes forces, il emploiera toute la ſagacité de ſon eſprit dans une affaire qu'il juge importante, et il marquera beaucoup de négligence dans une autre

1750. qu'il croit médiocre. Si je me repréſente le cardinal de *Richelieu* rabaiſſant les grands du royaume, établiſſant ſolidement l'autorité royale, ſoutenant la gloire des Français contre des ennemis puiſſans et étrangers, étouffant des guerres inteſtines, détruiſant le parti des calviniſtes, et feſant élever une digue à travers la mer pour aſſiéger la Rochelle; ſi je me repréſente cette ame ferme, occupée des plus grands projets, et capable des réſolutions les plus hardies, le Teſtament politique me paraît trop puéril pour être ſon ouvrage. Peut-être étaient-ce des idées jetées ſur le papier; peut-être ne voulait-il pas dire tout ce qu'il penſait, pour ſe faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus poſitivement; à préſent je ne peux que deviner.

Des grandeurs et des petiteſſes,
Quelques vertus, plus de faibleſſes,
Font le bizarre compoſé
Du héros le plus aviſé;
Il jette un rayon de lumière,
Mais ce ſoleil dans ſa carrière
Ne brille pas d'un feu conſtant;
L'eſprit le plus profond s'éclipſe;
Richelieu fit ſon Teſtament,
Et Newton ſon Apocalypſe.

Je ne ſouhaite, pour la nouvelle année, que de la ſanté et de la patience à l'auteur de la Henriade. S'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admirerai à Sans-ſouci, et je lui en dirai davantage. 1750.

LETTRE CVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 25 d'avril.

J'ESPERAIS qu'au premier ſignal
Les Grâces et votre génie
Viendraient ſans cérémonial
Réveiller ma muſe aſſoupie ;
Mais de ce bonheur idéal
L'eſpérance eſt évanouie,
Et dans ce ſéjour martial
D'Arnaud, votre charmant vaſſal,
N'eſt arrivé qu'en compagnie
De ſa muſe aimable et polie.
Lorſqu'on n'a point l'original,
Heureux qui retient la copie !

Il eſt enfin venu ce d'*Arnaud* qui s'eſt tant fait attendre. Il m'a remis votre lettre, ces vers charmans qui font toujours honte aux

miens, et je redouble d'impatience de vous
1750. revoir. A quoi ſert-il que la nature m'ait fait naître votre contemporain, ſi vous m'empêchez de profiter de cet avantage?

Depuis deux mille ans nous liſons
Les vers de Virgile et d'Horace ;
Avec eux plus ne converſons.
Qui pourrait les voir face à face
S'inſtruirait bien par leurs leçons !

Oui, la mort ainſi que l'abſence
Sépare les pauvres humains ;
L'Homère même de la France
Eſt pour nous, ſes contemporains,
Qui vivons loin de ſa préſence,
Auſſi mort que ces grands romains.

Tous les ſiècles ſeront les maîtres
De vos ouvrages immortels ;
Ils pourront à leur tour connaître
Tant de talens univerſels.
Pour moi j'oſe un peu plus prétendre ;
Avide de tous vos écrits,
Je veux, de vos charmes épris,
Vous voir, vous lire et vous entendre.

Dans ce moment je reçois le tome où ſe trouve Oreſte, une Lettre ſur les menſonges, &c.

et une autre au maréchal de *Schullembourg*. Vous m'avez placé tout au milieu d'une lettre où je ſuis ſurpris de me trouver. Vous ſavez relever les petites choſes par la manière dont vous les mettez en œuvre. Je vois combien vous êtes un grand maître en éloquence. Oui, ſi l'éloquence ne tranſporte pas des montagnes comme la foi, elle abaiſſe les hauteurs, elle relève les fonds, elle eſt maîtreſſe de la nature, et ſurtout du cœur humain. La belle ſcience! qu'heureux ſont ceux qui la poſsèdent, et ſurtout qui la manient avec autant de ſupériorité que vous! 1750.

J'ai cru que vous aviez, il y a long-temps, ces Mémoires de notre académie. On les relie actuellement, et on vous les enverra incontinent. Vous y trouverez répandus quelques-uns de mes ouvrages; mais je dois vous avertir que ce ne ſont que des eſquiſſes. J'ai employé depuis, un temps conſidérable à les corriger. On en fait actuellement une édition avec des augmentations et des corrections nombreuſes, qui ſera plus digne de votre attention. Vous l'aurez dès que l'imprimeur aura achevé ſa beſogne.

Vous me demandez mon poëme; mais il ne peut point ſe montrer. D'*Arnaud* vous mandera ce qu'il contient.

1750.

J'oſais de mes pinceaux hardis
Croquer le ciel du fanatique,
Son enfer et ſon paradis,
Et me gauſſer en hérétique
De ces foudres hors de pratique
Dont Rome écraſe les maudits ;
Mais de mes vers tant étourdis,
Dont je connais le ton cauſtique,
Je cache le recueil épique
A vos indiſcrets de Paris.

Certain Boyer qui chez vous brille,
Grand frondeur de plaiſans écrits,
Ferait condamner par ſes cris
Mes pauvres vers à la baſtille.
Je hais ces funeſtes lambris ;
Ma Muſe, les Jeux et les Ris
Dans ma demeure tant gentille
Ne craignent point pareils mépris.
C'eſt aſſez lorſqu'en ſa jeuneſſe
On a tâté de la priſon ;
Mais dans l'âge de la ſageſſe,
Y retourner c'eſt déraiſon.

Ainſi, mon cher *Voltaire*, ſi vous voulez voir de mes fottiſes, il faut venir ſur les lieux : il n'y a plus moyen de reculer. Le poëme, à la vérité, ne vous payera pas des

fatigues du voyage ; mais le poëte qui vous aime en vaut peut-être la peine. Vous verrez ici un philoſophe qui n'a d'autre paſſion que celle de l'étude, et qui fait, par les difficultés qu'il trouve dans ſon travail, reconnaître le mérite de ceux qui comme vous y réuſſiſſent auſſi ſupérieurement. 1750.

Il eſt ici une petite communauté qui érige des autels au dieu inviſible ; mais prenez-y bien garde, des hérétiques élèveront ſurement quelques autels à *Baal*, ſi notre dieu ne ſe montre bientôt. Je n'en dis pas davantage. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 20 mai.

GRAND Roi, voici donc le recueil
De ma dernière rapſodie.
Si j'avais quelque grain d'orgueil,
De Fédéric un ſeul coup d'œil,
Me rendrait de la modeſtie.
Votre tribunal eſt l'écueil
Où notre vanité ſe briſe ;

1750.

L'œuvre que votre goût mépriſe
Dès ce moment tombe au cercueil ;
Rien n'eſt plus juſte : votre accueil
Eſt ce qui nous immortaliſe.

A propos d'immortalité, Sire, j'aurai l'honneur de vous avouer que c'eſt une fort belle choſe ; il n'y a pas moyen de vous dire du mal de ce que vous avez ſi bien gagné. Mais il vaut mieux vivre deux ou trois mois auprès de votre Majeſté que trente mille ans dans la mémoire des hommes. Je ne ſais pas ſi d'*Arnaud* ſera immortel ; mais je le tiens fort heureux dans cette courte vie.

La mienne ne tient plus qu'à un petit fil, et je ſerais fort en colère ſi ce petit fil eſt coupé avant que j'aye encore eu la conſolation de revoir le grand homme de ce ſiècle. Vos vers ſur le cardinal de *Richelieu* ont été retenus par cœur. Le moyen de s'en empêcher !

Richelieu fit ſon Teſtament,
Et Newton ſon Apocalypſe.

Cela eſt ſi naturel, ſi aiſé, ſi vrai, ſi bien dit, ſi court, ſi dégagé de ſuperfluités, qu'il eſt impoſſible de ne s'en pas ſouvenir. Ces vers font déjà un proverbe. Vous êtes aſſurément le premier roi de Pruſſe qui ait fait des

proverbes en France. Votre Majeſté verra dans la rapſodie ci-jointe mes raiſons contre madame d'*Aiguillon*. 1750.

Jugez ce Teſtament fameux
Qu'en vain d'Aiguillon veut défendre ;
Vous en avez bien jugé deux
Plus difficiles à comprendre.

Je ne verrai donc jamais, Sire, votre *Valoriade* ? il y a une ode dans un recueil de votre académie ; je n'ai ni le recueil ni l'ode. C'eſt bien la peine de vous aimer pour être traité ainſi. Oh, le mauvais marché que j'ai fait là !

Je vous donne toute mon ame ſans reſtriction.

LETTRE CVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE,

Ce que j'ai vu dans les gazettes eſt-il croyable ? On abuſe du nom de votre Majeſté pour empoiſonner les derniers jours d'une vie que je vous ai conſacrée. Quoi ! on m'accuſe d'avoir avancé que *Kœnig* écrivait contre vos 1753.

1753. ouvrages! Ah, Sire, il en eſt auſſi incapable que moi. Votre Majeſté ſait ce que je lui en ai écrit (1). Je vous ai toujours dit la vérité, et je vous la dirai juſqu'au dernier moment de ma vie. Je ſuis au déſeſpoir de n'être point allé à Bareith; une partie de ma famille, qui va m'attendre aux eaux, me force d'aller chercher une guériſon que vos bontés ſeules pourraient me donner. Je vous ferai toujours tendrement dévoué, quelque choſe que vous faſſiez. Je ne vous ai jamais manqué, je ne vous manquerai jamais. Je reviendrai à vos pieds au mois d'octobre; et ſi la malheureuſe aventure de *la Beaumelle* n'eſt pas vraie; ſi *Maupertuis* en effet n'a pas trahi le ſecret de vos ſoupers, et ne m'a point calomnié pour exciter *la Beaumelle* contre moi; s'il n'a pas été par ſa haine l'auteur de mes malheurs, j'avouerai que j'ai été trompé, et je lui demanderai pardon devant votre Majeſté et devant le public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais, ſi la lettre de *la Beaumelle* eſt vraie, ſi les faits ſont conſtatés, ſi je n'ai pris d'ailleurs le parti de *Kœnig* qu'avec toute l'Europe littéraire, voyez, Sire, ce que les philoſophes *Marc-Aurèle* et *Julien* auraient fait en pareil cas. Nous ſommes tous vos ſerviteurs, et vous

(1) Voyez la lettre à M. *Kœnig*, 17 novembre 1752, Mél. littér. tome IV.

auriez pu d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre juge, et non notre adverſaire. Votre plume reſpectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier ; mon cœur vous répond que j'aurais obéi. Sire, ce cœur eſt encore à vous ; vous ſavez que l'enthouſiaſme m'avait amené à vos pieds, il m'y ramènera. Quand j'ai conjuré votre Majeſté de ne plus m'attacher à elle par des penſions, elle ſait bien que c'était uniquement préférer votre perſonne à vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de les recevoir, ces bienfaits, mais jamais je ne vous ſerai attaché que pour vous-même ; et je vous jure encore entre les mains de ſon Alteſſe royale madame la margrave de *Bareith*, par qui je prends la liberté de faire paſſer ma lettre, que je vous garderai juſqu'au tombeau les ſentimens qui m'amenèrent à vos pieds lorſque je quittai pour vous tout ce que j'avais de plus cher, et que vous daignâtes me jurer une amitié éternelle. (2) 1753.

(2) Voyez la lettre du roi, du 23 auguſte 1750, dans le Commentaire hiſtorique, &c. Mél. littér. tome III, page 74.

1757.

LETTRE CIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

SIRE,

NE vous effrayez pas d'une longue lettre, qui eſt la ſeule choſe qui puiſſe vous effrayer.

J'ai été reçu chez votre Majeſté avec des bontés ſans nombre; je vous ai appartenu, mon cœur vous appartiendra toujours. Ma vieilleſſe m'a laiſſé toute ma vivacité pour ce qui vous regarde, en la diminuant pour tout le reſte. J'ignore encore dans ma retraite paiſible ſi votre Majeſté a été à la rencontre du corps d'armée de M. de *Soubiſe*, et ſi elle s'eſt ſignalée par de nouveaux ſuccès. Je ſuis peu au fait de la ſituation préſente des affaires; je vois ſeulement qu'avec la valeur de *Charles XII*, et avec un eſprit bien ſupérieur au ſien, vous vous trouvez avoir plus d'ennemis à combattre qu'il n'en eut quand il revint à Stralſund; mais il y a une choſe bien sûre, c'eſt que vous aurez plus de réputation que lui dans la poſtérité, parce que vous avez remporté autant de victoires ſur des ennemis plus aguerris que les ſiens, et que vous avez fait à vos ſujets

tous les biens qu'il n'a pas faits, en ranimant les arts, en fondant des colonies, en embellissant les villes. Je mets à part d'autres talens aussi supérieurs que rares, qui auraient suffi à vous immortaliser. Vos plus grands ennemis ne peuvent vous ôter aucun de ces mérites; votre gloire est donc absolument hors d'atteinte. Peut-être cette gloire est-elle actuellement augmentée par quelque victoire, mais nul malheur ne vous l'ôtera. Ne perdez jamais de vue cette idée, je vous en conjure. 1757.

Il s'agit à présent de votre bonheur; je ne parlerai pas aujourd'hui des treize cantons. Je m'étais livré au plaisir de dire à votre Majesté combien elle est aimée dans le pays que j'habite, mais je sais qu'en France elle a beaucoup de partisans; je sais très-positivement qu'il y a bien des gens qui désirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie. Je me borne à vous dire des vérités simples, sans oser me mêler en aucune façon de politique; cela ne m'appartient pas. Permettez-moi seulement de penser que, si la fortune vous était entièrement contraire, vous trouveriez une ressource dans la France, garante de tant de traités; que vos lumières et votre esprit vous ménageraient cette ressource; qu'il vous resterait toujours assez d'Etats pour tenir un rang très-considérable

1757. dans l'Europe ; que le grand électeur votre biſaïeul n'en a pas été moins reſpecté pour avoir cédé quelques-unes de ſes conquêtes. Permettez-moi, encore une fois, de penſer ainſi en vous ſoumettant mes penſées. Les *Caton* et les *Othon*, dont votre Majeſté trouve la mort belle, n'avaient guère autre choſe à faire qu'à ſervir ou qu'à mourir ; encore *Othon* n'était-il pas sûr qu'on l'eût laiſſé vivre ; il prévint par une mort volontaire celle qu'on lui eût fait ſouffrir. Nos mœurs et votre ſituation ſont bien loin d'exiger un tel parti ; en un mot, votre vie eſt très-néceſſaire : vous ſentez combien elle eſt chère à une nombreuſe famille, et à tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Vous ſavez que les affaires de l'Europe ne ſont jamais long-temps dans la même aſſiette, et que c'eſt un devoir pour un homme tel que vous de ſe réſerver aux événemens. J'oſe vous dire bien plus ; croyez-moi, ſi votre courage vous portait à cette extrémité héroïque, elle ne ſerait pas approuvée ; vos partiſans la condamneraient et vos ennemis en triompheraient. Songez encore aux outrages que la nation fanatique des bigots ferait à votre mémoire. Voilà tout le prix que votre nom recueillerait d'une mort volontaire ; et, en vérité, il ne faudrait pas donner à ces lâches ennemis du genre-humain

le plaiſir d'inſulter à votre nom ſi reſpectable. 1757.

Ne vous offenſez pas de la liberté avec laquelle vous parle un vieillard qui vous a toujours révéré et aimé, et qui croit, d'après une longue expérience, qu'on peut tirer de très-grands avantages du malheur. Mais heureuſement nous ſommes très-loin de vous voir réduit à des extrémités ſi funeſtes, et j'attends tout de votre courage et de votre eſprit, hors le parti malheureux que ce même courage peut me faire craindre. Ce ſera une conſolation pour moi, en quittant la vie, de laiſſer ſur la terre un roi philoſophe.

LETTRE CX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

SIRE,

VOTRE épître d'Erfurth (1) eſt pleine de morceaux admirables et touchans. Il y aura toujours de très-belles choſes dans ce que vous ferez, et dans ce que vous écrirez.

(1) Le teſtament du roi, avant la bataille de Rosback. Voyez le Commentaire hiſtorique, &c.

1757. Souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit à son Altesse royale votre digne sœur, que cette épître fera verser des larmes, si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec votre Majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande ame et d'un grand génie; il s'agit de vous, et de l'intérêt de toute la saine partie du genre-humain, que la philosophie attache à votre gloire et à votre conservation.

Vous voulez mourir (2); je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuse que ce dessein m'inspire. Je vous conjure de soupçonner au moins que du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel est l'esprit du temps. Comme roi on ne vous le dit pas, comme philosophe et comme grand homme vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choisissent rarement, et qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas! Sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obstiner à un projet qui vous la fera perdre? Je vous ai

(2) Voyez dans la Correspondance générale, année 1757, les lettres de M. de *Voltaire* et de M. le duc de *Richelieu*.

déjà

déjà repréſenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, et les inſultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement ſon devoir à flétrir une action généreuſe. 1757.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que perſonne ne vous regardera comme le martyr de la liberté ; il faut ſe rendre juſtice : vous ſavez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours ? que vous avez vengé ſur vous-même cette invaſion ; que vous n'avez pu réſiſter au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accuſera d'un déſeſpoir prématuré quand on ſaura que vous avez pris cette réſolution funeſte dans Erfurth, quand vous étiez encore maître de la Siléſie et de la Saxe. On commentera votre épître d'Erfurth, on en fera une critique injurieuſe ; on ſera injuſte, mais votre nom en ſouffrira.

Tout ce que je repréſente à votre Majeſté eſt la vérité même. Celui que j'ai appelé le *Salomon du Nord* s'en dit davantage dans le fond de ſon cœur.

Il ſent qu'en effet s'il prend ce funeſte parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il ſent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis perſonnels ; il entre donc dans ce triſte parti de l'amour propre,

1757. du déſeſpoir. Ecoutez contre ces ſentimens votre raiſon ſupérieure ; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, et que vous ne pouvez l'être ; elle vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous reſtera (quelque choſe qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux ; biens, dignités, amis. Un homme qui n'eſt que roi peut ſe croire très-infortuné quand il perd des Etats ; mais un philoſophe peut ſe paſſer d'Etats. Encore, ſans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en reſtera pas aſſez pour être toujours un ſouverain conſidérable. Si vous aimiez mieux mépriſer toute grandeur, comme ont fait *Charles-Quint*, la reine *Chriſtine*, le roi *Caſimir*, et tant d'autres, vous ſoutiendriez ce perſonnage mieux qu'eux tous ; et ce ſerait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin, tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philoſophe ſi vous ne ſaviez pas vivre en homme privé ? ou ſi en demeurant ſouverain vous ne ſaviez pas ſupporter l'adverſité ?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je ſuis bientôt dans ma ſoixante et cinquième année, je ſuis né infirme ; je n'ai qu'un moment à vivre ;

j'ai été bien malheureux, vous le ſavez ; mais je mourrais heureux ſi je vous laiſſais ſur la terre, mettant en pratique ce que vous avez ſi ſouvent écrit. 1757.

LETTRE CXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 novembre.

SIRE,

VOTRE épître à d'*Argens* m'avait fait trembler ; celle dont votre Majeſté m'honore, me raſſure. Vous ſembliez dire un triſte adieu dans toutes les formes, et vouloir précipiter la fin de votre vie. Non-ſeulement ce parti déſeſpérait un cœur comme le mien, qui ne vous a jamais été aſſez développé, et qui a toujours été attaché à votre perſonne, quoi qu'il ait pu arriver ; mais ma douleur s'aigriſſait des injuſtices qu'une grande partie des hommes ferait à votre mémoire.

Je me rends à vos trois derniers vers, auſſi admirables par le ſens que par les circonſtances où ils ſont faits.

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penſer, vivre et mourir en roi.

1757. Ces sentimens sont dignes de votre ame, et je ne veux entendre autre chose par ces vers, sinon que vous vous défendrez jusqu'à la dernière extrémité avec votre courage ordinaire. C'est une des preuves de ce courage supérieur aux événemens, de faire de beaux vers dans une crise où tout autre pourrait à peine faire un peu de prose. Jugez si ce nouveau témoignage de la supériorité de votre ame doit faire souhaiter que vous viviez. Je n'ai pas le courage, moi, d'écrire en vers à votre Majesté dans la situation où je vous vois; mais permettez que je vous dise tout ce que je pense.

Premièrement, soyez très-sûr que vous avez plus de gloire que jamais. Tous les militaires écrivent de tous côtés, qu'après vous être conduit à la bataille du 18 comme le prince de *Condé* à Sénef, vous avez agi dans tout le reste en *Turenne*. *Grotius* disait : Je puis souffrir les injures et la misère, mais je ne peux vivre avec les injures, la misère et l'ignominie ensemble. Vous êtes couvert de gloire dans vos revers ; il vous reste de grands Etats : l'hiver vient ; les choses peuvent changer. Votre Majesté fait que plus d'un homme considérable pensent qu'il faut une balance, et que la politique contraire est une politique détestable ; ce sont leurs propres paroles.

J'oſerai ajouter que *Charles XII*, qui avait votre courage avec infiniment moins de lumières, et moins de compaſſion pour ſes peuples, fit la paix avec le czar ſans s'avilir. Il ne m'appartient pas d'en dire davantage; et votre raiſon ſupérieure vous en dit cent fois plus. 1757.

Je dois me borner à repréſenter à votre Majeſté combien ſa vie eſt néceſſaire à ſa famille, aux Etats qui lui demeureront, aux philoſophes qu'elle peut éclairer et ſoutenir, et qui auraient, croyez-moi, beaucoup de peine à juſtifier devant le public une mort volontaire, contre laquelle tous les préjugés s'élèveraient. Je dois ajouter que quelque perſonnage que vous faſſiez, il ſera toujours grand.

Je prends du fond de ma retraite plus d'intérêt à votre ſort, que je n'en prenais dans Potſdam et dans Sans-ſouci. Cette retraite ſerait heureuſe, et ma vieilleſſe infirme ſerait conſolée, ſi je pouvais être aſſuré de votre vie, que le retour de vos bontés me rend encore plus chère.

J'apprends que monſeigneur le prince de Pruſſe eſt très-malade; c'eſt un nouveau ſurcroît d'affliction, et une nouvelle raiſon de vous conſerver. C'eſt très-peu de choſe, j'en conviens, d'exiſter pour un moment au milieu

—— des chagrins, entre deux éternités qui nous
1757. engloutiſſent ; mais c'eſt à la grandeur de votre courage à porter le fardeau de la vie, et c'eſt être véritablement roi que de ſoutenir l'adverſité en grand homme.

LETTRE CXII.

DU ROI.

A Breſlau, le 16 de janvier.

—— J'AI reçu votre lettre du 22 de novembre et
1758. du 2 de janvier en même temps (1). J'ai à peine le temps de faire de la proſe, bien moins des vers pour répondre aux vôtres. Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux haſards qui m'ont ſecondé à la fin d'une campagne où tout ſemblait perdu. Vivez heureux et tranquille à Genève ; il n'y a que cela dans le monde ; et faites des vœux pour que la fièvre chaude héroïque de l'Europe ſe guériſſe bientôt, pour que le triumvirat ſe détruiſe, et que les tyrans de cet univers ne puiſſent pas donner au monde les chaînes qu'ils lui préparent.

FÉDÉRIC.

(1) On n'a point trouvé ces lettres, et pluſieurs autres qui manquent également.

Je ne ſuis malade ni de corps ni d'eſprit, mais je me repoſe dans ma chambre. Voilà ce qui a donné lieu aux bruits que mes ennemis ont ſemés. Mais je peux leur dire comme *Démoſthènes* aux Athéniens : Eh bien ! ſi *Philippe* était mort, que ſerait-ce ? ô Athéniens ! vous vous feriez bientôt un autre *Philippe*. 1758.

O Autrichiens ! votre ambition, votre déſir de tout dominer, vous feraient bientôt d'autres ennemis ; et les libertés germaniques et celles de l'Europe ne manqueront jamais de défenſeurs.

LETTRE CXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 15 avril.

PUISQUE vous êtes ſi grand maître
Dans l'art des vers et des combats,
Et que vous aimez tant à l'être,
Rimez donc, bravez le trépas ;
Inſtruiſez, ravagez la terre ;
J'aime les vers, je hais la guerre,
Mais je ne m'oppoſerai pas
A votre fureur militaire ;

1758.

Chaque eſprit a ſon caractère :
Je conçois qu'on a du plaiſir
A ſavoir comme vous faiſir
L'art de tuer et l'art de plaire.

Cependant reſſouvenez-vous de celui qui a dit autrefois :

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux choiſir les vertus d'Ariſtide.

Cet *Ariſtide* était un bon homme ; il n'eût point propoſé de faire payer à l'archevêque de Maïence les dépens et dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il eſt clair que votre Majeſté a encouru les cenſures de Rome, en imaginant ſi plaiſamment de faire payer à l'Egliſe les pots que vous avez caſſés. Pour vous relever de l'excommunication majeure, je vous ai conſeillé, en bon citoyen, de payer vous-même. Je me ſuis ſouvenu que votre Majeſté m'avait dit ſouvent que les peuples de *** étaient des ſots. En vérité, Sire, vous êtes bien bon de vouloir régner ſur ces gens-là. Je crois vous propoſer un très-bon marché en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginais qu'un grand homme,
Qui bat le monde et qui s'en rit,

N'aimait

N'aimait à dominer que ſur des gens d'eſprit,
Et je voudrais le voir à Rome. 1758.

Comme je ſuis très-fâché de payer trois vingtièmes de mon bien, et de me ruiner pour avoir l'honneur de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'eſt par ladrerie que je vous propoſe la paix : point du tout ; c'eſt uniquement afin que vous ne riſquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des croates, des houſſards et autres barbares qui ne ſavent pas ce que c'eſt qu'un beau vers.

Vos miniſtres auront ſans doute à Bréda de plus belles vues que les miennes. M. le duc de *Choiſeul*, M. de *Kaunitz*, M. *Pitt* ne me diſent point leur ſecret. On dit qu'il n'eſt connu que d'un M. de *Saint-Germain*, qui a ſoupé autrefois dans la ville de Trente avec les pères du concile, et qui aura probablement l'honneur de voir votre Majeſté dans une cinquantaine d'années. C'eſt un homme qui ne meurt point, et qui ſait tout. Pour moi, qui ſuis près de finir ma carrière et qui ne ſais rien, je me borne à ſouhaiter que vous connaiſſiez M. le duc de *Choiſeul*.

Votre Majeſté m'écrit qu'elle va ſe mettre à être un vaurien ; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là ! et qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre ? Je vous ai vu

aimer beaucoup ces vauriens de *Trajan*, de
1758. *Marc-Aurèle*, et de *Julien* : reſſemblez-leur toujours ; mais ne me brouillez pas avec M. le duc de *Choiſeul* dans vos goguettes.

Et ſur ce, je préſente à votre Majeſté mon reſpect, et prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ſes images.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 2 mai.

HEROS du Nord, je ſavais bien
Que vous avez vu les derrières
Des guerriers du roi très-chrétien
A qui vous taillez des croupières ;
Mais que vos rimes familières
Immortaliſent les beaux cus
De ceux que vous avez vaincus,
Ce ſont des faveurs ſingulières.
Nos blanc-poudrés ſont convaincus
De tout ce que vous ſavez faire ;
Mais les *ons*, les *its* et les *us*
A préſent ne vous touchent guère.
Mars, votre autre dieu tutélaire,

Briſe la lyre de Phébus.
Horace, Lucrèce et Pétrone 1758.
Dans l'hiver ſont vos courtiſans ;
Vos beaux printemps ſont pour Bellone ;
Vous vous amuſez en tout temps.

Il n'y a rien de ſi plaiſant, Sire, que le congé que vous avez donné, daté du 6 novembre 1757 ; cependant il me ſemble que dans ce mois de novembre vous couriez à bride abattue à Breſlau, et que c'eſt en courant que vous chantâtes nos derrières. Le bel arrêt du parlement de Paris ſur le Bon ſens philoſophique de d'*Argens* (1), et ſur la Loi naturelle, pourrait bien auſſi avoir ſa part dans l'hiſtoire des cus ; mais c'eſt dans le divin chapitre des torche-cus de Gargantua. La beſogne de ces meſſieurs ne mérite guère qu'on en faſſe un autre uſage. On a traité à peu-près ainſi à la cour les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher la philoſophie du bon ſens. On dit que Paris eſt plus fou que jamais, non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui reſſemble à la ſottiſe. Je ne veux pas, Sire, avoir celle

(1) La Philoſophie du bon ſens, ouvrage du marquis d'*Argens*, condamné par le parlement, à peu-près dans le même temps que le poëme de M. de *Voltaire* ſur la Loi naturelle.

—— d'abuſer plus long-temps des momens de
1758. votre Majeſté ; je volerais les Autrichiens à qui vous les conſacrez. Je prie DIEU toujours qu'il vous donne la paix, et que ſon règne nous advienne. Car en vérité au milieu de tant de maſſacres, c'eſt le règne du diable, et les philoſophes qui diſent que tout eſt bien ne connaiſſent guère leur monde. Tout ſera bien quand vous ferez à Sans-ſouci, et que vous direz :

Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
Nous pouvons rire à l'aiſe et prendre du bon temps.

LETTRE CXV.

DU ROI.

Le 6 d'octobre.

Il vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que j'ai faite. Il y a des malheurs réparables par la conſtance et par un peu de courage, mais il y en a d'autres contre leſquels toute la fermeté dont on veut s'armer, et tous les diſcours des philoſophes ne ſont que des ſecours vains et inutiles ; ce ſont de ceux-ci dont ma malheureuſe étoile m'accable

dans les momens les plus embarraſſans et les plus remplis de ma vie. 1758.

Je n'ai point été malade comme on vous l'a dit ; mes maux ne conſiſtent que dans des coliques hémorrhoïdales et quelquefois néphrétiques. Si cela eût dépendu de moi, je me ſerais volontiers dévoué à la mort, que ces ſortes d'accidens amènent tôt ou tard, pour ſauver et pour prolonger les jours de celle qui ne voit plus la lumière (1). N'en perdez jamais la mémoire, et raſſemblez, je vous prie, toutes vos forces pour élever un monument à ſon honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre juſtice ; et ſans vous écarter de la vérité, vous trouverez la matière la plus ample et la plus belle.

Je vous ſouhaite plus de repos et de bonheur que je n'en ai.

FÉDÉRIC.

(1) La margrave de *Bareith*.

1758.

LETTRE CXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Sur la mort de ſon Alteſſe royale madame la margrave de Bareith.

Décembre.

OMBRE illuſtre, ombre chère, ame héroïque et pure,
Toi que mes triſtes yeux ne ceſſent de pleurer,
Quand la fatale loi de toute la nature
Te conduit dans la ſépulture,
Faut-il te plaindre ou t'admirer?

Les vertus, les talens ont été ton partage,
Tu vécus, tu mourus en ſage;
Et voyant à pas lents avancer le trépas,
Tu montras le même courage
Qui fait voler ton frère au milieu des combats.

Femme ſans préjugés, ſans vice et ſans molleſſe,
Tu bannis loin de toi la Superſtition,
Fille de l'Impoſture et de l'Ambition,
Qui tyranniſe la Faibleſſe.

Les Langueurs, les Tourmens, miniſtres de la Mort,
T'avaient déclaré la guerre;

Tu les bravas ſans effort,
Tu plaignis ceux de la terre. 1758.

Hélas! ſi tes conſeils avaient pu l'emporter
Sur le faux intérêt d'une aveugle vengeance,
Que de torrens de ſang on eût vu s'arrêter!
Quel bonheur t'aurait dû la France!

Ton cher frère aujourd'hui, dans un noble repos,
Recueillerait ſon ame à ſoi-même rendue;
Le philoſophe, le héros
Ne ſerait affligé que de t'avoir perdue.

Sur ta cendre adorée il jetterait des fleurs
Du haut de ſon char de victoire,
Et les mains de la Paix, et les mains de la Gloire
Se joindraient pour ſécher ſes pleurs.

Sa voix célébrerait ton amitié fidelle,
Les échos de Berlin répondraient à ſes chants:
Ah! j'impoſe ſilence à mes triſtes accens,
Il n'appartient qu'à lui de te rendre immortelle.

Voilà, Sire, ce que ma douleur me dicta quelque temps après le premier ſaiſiſſement dont je fus accablé à la mort de ma protectrice. J'envoie ces vers à votre Majeſté, puiſqu'elle l'ordonne. Je ſuis vieux; elle s'en apercevra bien. Mais le cœur qui ſera toujours

1758. à vous et à l'adorable sœur que vous pleurez, ne vieillira jamais. Je n'ai pu m'empêcher de me souvenir dans ces faibles vers des efforts que cette digne princesse avait faits pour rendre la paix à l'Europe. Toutes ses lettres (vous le savez sans doute) avaient passé par moi. Le ministre (1), qui pensait absolument comme elle, et qui ne put lui répondre que par une lettre qu'on lui dicta, en est mort de chagrin. Je vois avec douleur dans ma vieillesse accablée d'infirmités tout ce qui se passe; et je me console, parce que j'espère que vous serez aussi heureux que vous méritez de l'être. Le médecin *Tronchin* dit que votre colique hémorrhoïdale n'est point dangereuse; mais il craint que tant de travaux n'altèrent votre sang. Cet homme est surement le plus grand médecin de l'Europe, le seul qui connaisse la nature. Il m'avait assuré qu'il y avait du remède pour l'état de votre auguste sœur, six mois avant sa mort. Je fis ce que je pus pour engager son Altesse royale à se mettre entre les mains de *Tronchin;* elle se confia à des ignorans entêtés; et *Trochin* m'annonça sa

(1) Le cardinal de *Tençin*. L'abbé de *Bernis* l'obligea de signer une lettre qu'il lui envoya pour rompre toute négociation, et cette adroite politique nous a valu la paix glorieuse de 1763. Voyez le Commentaire historique, Mélanges littéraires, tome III, page 121.

mort deux mois avant le moment fatal. Je n'ai jamais ſenti un déſeſpoir plus vif. Elle eſt morte victime de la confiance de ceux qui l'ont traitée. Conſervez-vous, Sire, car vous êtes néceſſaire aux hommes. 1758.

LETTRE CXVII.

DU ROI.

A Breſlau, le 23 de janvier.

J'AI reçu les vers que vous avez faits : apparemment que je ne me ſuis pas bien expliqué. Je déſire quelque choſe de plus éclatant et de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge ; il faut que tout le monde ſache qu'elle eſt digne de l'immortalité ; et c'eſt à vous de l'y placer. 1759.

On dit qu'*Appelles* était le ſeul digne de peindre *Alexandre* : je crois votre plume la ſeule digne de rendre ce ſervice à celle qui ſera le ſujet éternel de mes larmes.

Je vous envoie des vers faits dans un camp, et que je lui envoyai un mois avant cette cruelle cataſtrophe qui nous en prive pour

1759. jamais. Ces vers ne ſont certainement pas dignes d'elle, mais c'était du moins l'expreſſion vraie de mes ſentimens. En un mot, je ne mourrai content que lorſque vous vous ſerez ſurpaſſé dans ce triſte devoir que j'exige de vous.

Faites des vœux pour la paix : mais quand même la victoire la ramènerait, cette paix et la victoire, ni tout ce qu'il y a dans l'univers, n'adouciront la douleur cruelle qui me conſume.

Vivez plus heureux à Lauſanne, &c.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXVIII.

DU ROI.

A Breſlau, le 2 de mars.

VOTRE lettre contient une contradiction dans les termes et dans les choſes. Vous marquez que votre imagination s'éteint, et en même temps vous en rempliſſez toute votre lettre. Il fallait être plus ſur ſes gardes en m'écrivant, et ſupprimer ce beau feu qui vous anime encore à ſoixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne ſoyez dans le cas de

la plupart des hommes qui s'occupent de l'avenir et oublient le paſſé. 1759.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.

Mes vers ne ſont point faits pour le public. Je n'ai ni aſſez d'imagination, ni ne poſsède aſſez bien la langue pour faire de bons vers; et les médiocres ſont déteſtables. Ils ſont ſoufferts entre amis, et voilà tout. Je vous en envoie de genres différens, mais qui ont le même goût de terroir, et qui ſe reſſentent du temps où ils ont été faits. Et comme vous êtes à préſent riche et puiſſant ſeigneur, ne craignant point de vous faire payer cher le port de mes balivernes, je vous envoie en même temps toutes ſortes de misères que je me ſuis amuſé à faire par intervalles.

J'en viens à l'article qui ſemble vous toucher le plus, et je vous donne toute aſſurance de ne plus ſonger au paſſé, et de vous ſatisfaire; mais laiſſez auparavant mourir en paix un homme que vous avez cruellement perſécuté (1), et qui, ſelon toutes les apparences, n'a plus que peu de jours à vivre.

Pour ce que je vous ai demandé, je vous avoue que je l'ai toujours très-fort dans

(1) *Maupertuis*, préſident de l'académie de Berlin.

1759. l'eſprit ; ſoit proſe, ſoit vers, tout m'eſt égal. Il faut un monument pour éterniſer cette vertu ſi pure, ſi rare, et qui n'a pas été aſſez généralement connue. Si j'étais perſuadé de bien écrire, je n'en chargerais perſonne : mais comme vous êtes certainement le premier de notre ſiècle, je ne puis m'adreſſer qu'à vous.

Pour moi je ſuis ſur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de Berlin vieilles de ſix mois : ainſi je ne fais pas état de recevoir ſitôt votre réponſe. Mais j'eſpère que vous n'oublierez point un ouvrage qu ſera de votre part un acte de reconnaiſſance. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXIX. 1759.

DU ROI.

A Breſlau, le 12 de mars.

Il faut avouer que vos mois ne reſſemblent pas aux ſemaines du prophète *Daniel* : ſes ſemaines ſont des ſiècles et vos mois des jours.

J'ai reçu cette ode qui vous a ſi peu coûté, qui eſt très-belle, et qui certainement ne vous fera pas déshonneur. C'eſt le premier moment de conſolation que j'ai eu depuis cinq mois. Je vous prie de la faire imprimer, et de la répandre dans les quatre parties du monde. Je ne tarderai pas long-temps à vous en témoigner ma reconnaiſſance.

Je vous envoie une vieille épître que j'ai faite il y a un an ; et comme il y eſt parlé de vous, c'eſt à vous à vous défendre, ſi vous croyez qu'on le puiſſe. Ce ſont de mauvais vers, mais je ſuis perſuadé que ce ſont des vérités qu'ils diſent. Je penſe au moins ainſi. Plus on vieillit, et plus on ſe perſuade que ſa ſacrée majeſté *le Haſard* fait les trois quarts de la beſogne de ce miſérable univers, et que ceux qui penſent être les plus ſages, ſont les

—— plus fous de l'eſpèce à deux jambes et ſans
1759. plumes dont nous avons l'honneur d'être.

On peut en conſcience me pardonner et des ſoléciſmes et de mauvais vers dans le tumulte et parmi les ſoins et les embarras dont je ſuis ſans ceſſe environné.

Vous voulez ſavoir ce que *Néaulme* imprime : vous me le demandez à moi qui ne ſais pas ſi *Néaulme* eſt encore au monde, qui n'ai pas mis depuis près de trois ans le pied à Berlin, qui ne ſais que des nouvelles de *Fermer*, de *Daun*, de *Soubiſe*, de *Lautrihauſſen*, et d'une eſpèce d'hommes dont vous vous ſouciez très-peu, et dont je ſerais bien aiſe de ne pas être obligé de m'informer.

Adieu ; vivez heureux, et maintenez la paix dans votre ſeigneurie ſuiſſe, car la guerre de la plume et de l'épée n'ont que rarement d'heureux ſuccès. Je ne ſais quel ſera mon ſort cette année ; en cas de malheur je me recommande à vos prières, et je vous demande une meſſe pour tirer mon ame du purgatoire, s'il y en a un dans l'autre monde qui ſoit pire que la vie que je mène en celui-ci.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXX. 1759.

DU ROI.

A Breſlau, le 21 de mars.

Vous ne vous êtes pas trompé tout-à-fait : je ſuis ſur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne ſoit pas pour des ſiéges, toutefois c'eſt pour réſiſter à mes perſécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changemens et les additions que vous avez faits à votre ode. Rien ne me fait plus de plaiſir que ce qui regarde cette matière-là. Les nouvelles ſtrophes ſont très-belles, et je ſouhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre ſelon votre bon plaiſir : et quoique je ſois très-indifférent ſur ce qu'on peut dire de moi en France et ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon Hiſtoire de Brandebourg. C'eſt la trouver très-bien écrite, et c'eſt plutôt me louer que me blâmer.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de ſavoir ſi on fait des libelles contre moi en Europe, et ſi on me déchire. Ce que je ſaurai toujours, et dont je ſerai témoin, c'eſt que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne ſais

1759. pas ſi cela en vaut la peine. Je vous ſouhaite la tranquillité et le repos dont je ne jouirai pas tant que l'acharnement de l'Europe me perſécutera. Adieu.

FÉDÉRIC.

N. B. Vous m'avez tant parlé du médecin *Tronchin*, que je vous prie de le conſulter ſur la ſanté de mon frère *Ferdinand*, qui eſt très-mauvaiſe. Dans le courant de l'année paſſée il a eu deux fièvres chaudes dont il lui eſt reſté de grandes faibleſſes. A cela ſe ſont joints les ſymptômes d'une ſueur de nuit et d'une toux avec expectoration. Les médecins juſqu'ici croient qu'il crache une vomique, et pour moi, qui ai tant vu de maladies pareilles, funeſtes à tous ceux qui en ont été attaqués, je crains beaucoup pour ſa vie; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chute des feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les ſecours que l'art peut fournir, quoique j'aye très-peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de conſulter *Tronchin* pour ſavoir ce qu'il en penſe, et s'il croit pouvoir le ſauver. Je dois ajouter à ceci, pour le médecin, que les urines ſont fort rouges et fort colorées, que l'expectoration ſent mauvais, que la faibleſſe eſt grande, l'abattement conſidérable,

considérable, qu'il y a tous les symptômes d'une fièvre lente, qui cependant ne paraît point le jour, pendant lequel le pouls est faible. Je souhaite qu'il en ait meilleure espérance que moi. 1759.

LETTRE CXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 27 mars.

SIRE,

Je reçois la lettre dont votre Majesté m'honore, écrite le 2 mars de la main de votre secrétaire, mon compatriote suisse, signée *Fédéric*. Il paraît que votre Majesté n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dressasse de mes faibles mains à votre adorable sœur. En voici donc une copie que je hasarde encore dans ce paquet; je le recommande à DIEU, aux houssards et aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet que j'ai reçu avec votre lettre contenait votre ode au prince *Henri*, votre épître à milord *Maréchal*, et votre ode au prince *Ferdinand*. Il y a dans cette ode un certain endroit dont

—— il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur. Ce
1759. n'eſt pas aſſez d'avoir du génie pour écrire ainſi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes. Votre Majeſté me dit dans ſa lettre qu'il paraît que je ne déſire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il eſt vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement, vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre ; mes terres ſont en France ; il eſt vrai qu'elles ſont ſur la frontière de Suiſſe ; il eſt vrai même qu'elles ſont entièrement libres, et que je ne paye rien à la France ; mais enfin elles y ſont ſituées. J'ai en France ſoixante mille livres de rente ; mon ſouverain m'a conſervé par un brevet la place de gentilhomme ordinaire de ſa chambre. Croyez très-fermement que les marques de bonté et de juſtice que vous voulez me donner, ne me toucheraient que parce que je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie ; je n'en veux point ; je ne voulais que votre

bonté : je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous. 1759.

Votre Majeſté me traite comme le monde entier ; elle s'en moque quand elle dit que le préſident ſe meurt. Le préſident vient d'avoir à Baſle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je puſſe avoir un tel procès ; j'en ſuis un peu loin ; j'ai été très-malade, et je ſuis très-vieux : j'avoue que je ſuis très-riche, très-indépendant, très-heureux ; mais vous manquez à mon bonheur, et je mourrai bientôt ſans vous avoir vu ; vous ne vous en ſouciez guère, et je tâche de ne m'en point ſoucier. J'aime vos vers, votre proſe, votre eſprit, votre philoſophie hardie et ferme. Je n'ai pu vivre ſans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au héros, c'eſt l'affaire des ſouverains ; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, et contre qui je ſuis toujours fâché.

1759.

LETTRE CXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 30 mars.

QUOIQUE tout le monde ſoit en armes et en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de votre Majeſté. L'épître à ſa béatitude madame l'abbeſſe de Quedlimbourg ſur ſa ſacrée majeſté *le Haſard*, a bien un grand fonds de vérité, et ſi cette épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, et le plus philoſophique. Il me paraît, par la date, que votre Majeſté s'amuſa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosback. Certainement vous étiez le ſeul alors en Allemagne qui fiſſiez des vers. Le haſard n'a pas été pour nous. Je penſe que celui qui met ſes bottes à quatre heures du matin, a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carroſſe à midi. Je ſouhaite paſſionnément que tout ce jeu finiſſe, et que vos jours ſoient auſſi tranquilles qu'ils ſont brillans. Votre Majeſté daigne n'être pas mécontente du tribut de louange et de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus reſpectable princeſſe qui fût au monde. Il eſt vrai

que mon cœur dicta l'éloge aſſez vîte ; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une ſtrophe que je ſoumets à votre jugement. Je n'avais pas, ce me ſemble, aſſez parlé du courage avec lequel cette digne princeſſe a fini ſa vie. 1759.

Illuſtres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte et ſurmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats ſanguinaires,
Fuiriez ſi vous l'oſiez, et mourez par honneur ;
Une femme, une princeſſe
Qui dédaigna la molleſſe,
Qui du ſort ſoutint les coups,
Et qui vit d'une ame égale
Venir ſon heure fatale,
Etait plus brave que vous.

Sort ſoutint, fait une cacophonie déſagréable ; *venir*, me paraît faible. Je ne trouve pas mieux, et j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers eſt le plus difficile.

Fuiriez ſi vous l'oſiez ; parlez pour vous, Meſſieurs, dira votre Majeſté ; et moi chétif, je ſoutiens que ſi *Céſar* ſe trouvait ſeul pendant la nuit expoſé incognito à une batterie de canon, et qu'il n'y eût d'autre moyen de ſauver ſa vie qu'en ſe mettant dans un tas de

1759. fumier, ou dans quelque chose de mieux, on y trouverait le lendemain matin *Caius Julius Césa*r plongé jusqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être votre Majesté à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui sont sur leur fumier comme moi !

Recevez avec bonté, Sire, les respects et les folies du vieux fuisse.

LETTRE CXXIII.

DU ROI.

A Bolekelhaïn, le 11 d'avril.

DISTINGUEZ, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. Les Tristes d'*Ovide* et l'Art d'aimer ne sont pas contemporains. Mes élégies ont leur temps marqué par l'affreuse catastrophe qui laissera un trait enfoncé dans mon cœur autant que mes yeux seront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui se trouvent toujours, quelque vive que soit la guerre. Je me sers de toutes mes armes contre mes ennemis ; je suis comme le porc-épic, qui se hérissant se défend de toutes ses pointes. Je n'assure pas que les miennes

ſoient bonnes ; mais il faut faire uſage de toutes ſes facultés, telles qu'elles ſont, et porter des coups à ſes adverſaires les mieux aſſenés que l'on peut. 1759.

Il ſemble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'eſt que les bons procédés et la bienſéance. Les nations les plus policées font la guerre en bêtes féroces. J'ai honte de l'humanité; j'en rougis pour le ſiècle. Avouons la vérité, les arts et la philoſophie ne ſe répandent que ſur le petit nombre ; la groſſe maſſe, le peuple, et le vulgaire de la nobleſſe, reſte ce que la nature l'a fait, c'eſt-à-dire, de méchans animaux.

Quelque réputation que vous ayez, mon cher *Voltaire*, ne penſez pas que les houſſards autrichiens connaiſſent votre écriture. Je puis vous aſſurer qu'ils ſe connaiſſent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers et en célèbres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui ſera pour le moins auſſi rude que la précédente. Le prince *Ferdinand* épaule bien ma droite. Dieu ſait quelle en ſera l'iſſue. Mais de quoi je puis vous aſſurer poſitivement, c'eſt qu'on ne m'aura pas à bon marché, et que, ſi je ſuccombe, il faudra que l'ennemi ſe fraye par un carnage affreux le chemin à ma deſtruction.

1759. Adieu; je vous souhaite tout ce qui me manque.

FÉDÉRIC.

N. B. On dit qu'on a brûlé à Paris votre poëme de la Loi naturelle, la Philosophie du bon sens, et l'Esprit, ouvrage d'*Helvétius*. Admirez comme l'amour propre se flatte; je tire une espèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle qu'on fait à Paris au bon sens.

LETTRE CXXIV.

DU ROI.

A Landshut, le 18 d'avril.

Vos lettres m'ont été rendues sans que houssards, ni français, ni autres barbares les aient ouvertes. L'on peut écrire tout ce que l'on veut, et très-impunément, sans avoir cent soixante mille hommes, pourvu qu'on ne fasse rien imprimer. Et souvent on fait imprimer des choses plus fortes que je n'en ai jamais écrites ni n'en écrirai, sans qu'il en arrive le moindre mal à l'auteur; témoin votre Pucelle. Pour moi je n'écris que pour me dissiper.

Tout

Tout homme qui n'eſt pas né français, ou habitué depuis long-temps à Paris, ne ſaurait poſſéder la langue au degré de perfection ſi néceſſaire pour faire de bons vers ou de la proſe élégante. Je me rends aſſez de juſtice ſur ce ſujet, et je ſuis le premier à apprécier mes misères à leur juſte valeur; mais cela m'amuſe et me diſtrait; voilà le ſeul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaiſſances et trop de goût pour applaudir à d'auſſi faibles talens. 1759.

L'éloquence et la poëſie demandent toute l'application d'un homme; mon devoir m'oblige de m'appliquer à préſent et très-ſérieuſement à autres choſes. En conſidérant tout cela, vous devez avouer que des amuſemens auſſi frivoles ne doivent entrer en aucune conſidération.

Je ne me moque de perſonne; mais je me ſens piqué contre des ennemis qui veulent m'écraſer autant qu'il eſt en eux. Et certainement je ne ſuis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arſenal pour me défendre et pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi, il n'eſt plus temps de les ménager.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-aimé*. Ce ne ſera pas ſa patente qui vous immortaliſera; vous ne

—— devrez votre apothéoſe qu'à la Henriade, à
1759. l'Oedipe, à Brutus, Sémiramis, Mérope, le Duc de Foix, &c. &c. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes ſur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des perſonnes de goût et des amateurs du talent divin que vous poſſédez.

Pour moi je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracaſſeries que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipſick, et toutes les choſes que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui ſont fortes, dures et en grand nombre, ſans que j'en conſerve la moindre rancune.

Il n'en eſt pas de même de mon pauvre préſident que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfans ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir s'il travaille à la propagation de l'eſpèce, lorſque toutes les puiſſances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je ſuis accablé d'affaires et d'arrangemens. La campagne va s'ouvrir inceſſamment. Mon rôle eſt d'autant plus difficile, qu'il ne m'eſt pas permis de faire la moindre ſottiſe, et qu'il faut me conduire prudemment et avec ſageſſe huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai; mais je trouve la tâche bien dure. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXV. 1759.

DU ROI.

A Landshut, le 22 d'avril.

Je vous ai envoyé mes vers à ma sœur *Amélie*, comme l'esquisse d'une épître. Je n'ai ni l'esprit assez libre, ni assez de temps pour faire quelque chose de fini. Et d'ailleurs quelques inadvertances, quelques crimes de lèse-majesté contre *Vaugelas* ou d'*Olivet*, ne doivent pas vous surprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne et de ne pas commettre des fautes d'ignorance et contre l'usage, quand je vois tant de poëtes français domiciliés à Paris, dont les ouvrages en fourmillent. Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui vous fasse observer les fautes que l'amour propre nous voile, qui marque les endroits faibles et défectueux. Je vois assez bien les négligences des autres, et dans la composition je demeure aveugle sur les miennes. Voilà comme les hommes sont faits.

Votre nouvelle strophe de cette funeste ode est belle. Je passerais les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que *Marsyas* juge *Apollon*, si je m'escrime avec vous de poësie.

1759. Au lieu de *du fort ſoutient les coups*, on peut mettre *affronte les coups ;* et au lieu de *venir ſon heure fatale*, *approcher l'heure fatale.*

J'avoue que *ſon heure* fatale vaut mieux que *l'heure* fatale ; c'eſt à vous d'en juger.

Pour l'ode en général, elle eſt très-belle. Voici les difficultés qu'un ignorant vous propoſe. Vous le confondrez peut-être, fondé ſur l'autorité des d'*Olivet*, des quarante, et de toute la république.

Quand la mort qu'ils ont bravée
Dans cette foule abreuvée
Du ſang qu'ils ont répandu.

Dans cette foule abreuvée, amphibologie : eſt-ce la mort ou la foule qui eſt abreuvée ? j'entends bien votre idée ; mais un grand poëte comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer ſa penſée.

V^e ſtrophe. Je fus battu à Hockirk, le moment que ma digne ſœur expirait.

VIe ſtrophe admirable. VIIe, VIIIe excellentes. IXe de même. La dernière partie de la Xe ne répond pas au commencement.

La ſtupide ignorance, les *Midas*, les *Homère*, les *Zoïle* ſont étrangers au ſujet de l'ode, et ne ſervent là que de rempliſſage. Il s'agit de ma ſœur et non d'*Homère* ni de *Zoïle*.

Strophe XIe bonne. XIIe, *qui ſont des cours les plus belles*, infame cheville. Le ſens finit, *qui ſont des cours; les plus belles* n'eſt qu'un rempliſſage ſans beauté, digne de *Mœvius* et non pas de *Virgile*. Cela demande abſolument une correction, cela eſt lâche et faible. 1759.

Strophe XIIIe. *Du temps qui fuit toujours, tu fis toujours uſage*. La répétition de *toujours* eſt ſans grâce. Si moi, écolier, je devais corriger ce vers, je ſuerais ſang et eau; mais *Voltaire* n'eſt pas *Voltaire* en vain. C'eſt à lui à y donner plus de force. *Lueur obſcure plus affreuſe que la nuit*; cela eſt digne des *ténèbres viſibles* de *Milton*, dont l'auteur de la Henriade s'eſt tant moqué.

Les ſtrophes XIVe et XVe ſont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier! direz-vous; qu'il faſſe premièrement de bons vers, et qu'enſuite il ſe mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore: je ne vois goutte aux miens, je les trouve ſouvent faibles, mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs ne prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui ſe trouve vis-à-vis de l'ennemi: c'eſt le moment où l'on eſt le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M. *Daun* et des Français, ſans preſque remuer

—— de ma place. Je ſuis occupé à préſent à d'au-
1759. tres ſottiſes de cette eſpèce ; et tant que cette chienne de vie durera, ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'eſprit de ſon métier ; et dans ces momens d'alarmes je fais main-baſſe, ſi je peux, ſur l'ennemi et ſur tous les vers qui ne me plaiſent pas, hormis les miens.

Adieu, hermite fuiſſe : ne vous fâchez pas contre *Don Quichotte* qui jetait au feu les vers de l'*Arioſte*, qui ne valaient pas les vôtres, et ayez quelque indulgence pour un cenſeur germanique qui vous écrit des fins fonds de la Siléſie.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVI. 1759.

DU ROI.

A Landshut, le 28 d'avril.

Je vous suis fort obligé de la connaissance que vous m'avez fait faire avec monsieur *Candide ;* c'est *Job* habillé à la moderne. Il faut le confesser, monsieur *Pangloss* ne saurait prouver ses beaux principes, et le meilleur des mondes possibles est très-méchant et très-malheureux. Voilà la seule espèce de roman que l'on peut lire ; celui-ci est instructif, et prouve mieux que des argumens *in barbara*, *celarent*, &c.

Je reçois en même temps cette triste ode qui est bien corrigée et très-embellie ; mais ce n'est qu'un monument, et cela ne rend pas ce qu'on a perdu et qui mérite d'être à jamais regretté.

Je souhaite que vous ayez bientôt occasion de travailler pour la paix, et je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occasion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas sans carnage à cet heureux jour. Vous croyez qu'on n'a du courage que par honneur, j'ose vous dire qu'il y a plus

——— d'une ſorte de courage : celui qui vient du
1759. tempérament, qui eſt admirable pour le commun ſoldat ; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier ; celui qu'inſpire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir ; enfin celui qui doit ſon origine au fanatiſme de la gloire, que l'on admire dans *Alexandre*, dans *Céſar*, dans *Charles XII* et dans le grand *Condé*. Voilà les différens inſtincts qui conduiſent les hommes au danger. Le péril en ſoi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on ne penſe guère au riſque quand on eſt une fois engagé.

Je n'ai pas connu *Jules-Céſar*, cependant je ſuis très-sûr que de nuit ou de jour, il ne ſe ſerait jamais caché ; il était trop généreux pour prétendre expoſer ſes compagnons ſans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux, au déſeſpoir de voir une bataille ſur le point d'être perdue, ſe ſont fait tuer exprès, pour ne point ſurvivre à leur honte.

Voilà ce que me fournit ma mémoire ſur ce courage que vous perſiflez. Je vous aſſure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles, et qu'on n'y eſt pas auſſi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples ; je me borne à un ſeul.

A la bataille de Rosback un officier français, bleſſé et couché ſur la place, demandait à cor et à cri un lavement : voulez-vous bien croire que cent perſonnes officieuſes ſe ſont empreſſées pour le lui procurer? Un lavement anodin, reçu ſur un champ de bataille, en préſence d'une armée, cela eſt certainement ſingulier ; mais cela eſt vrai, et connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons, il arrive ſouvent des aventures bouffonnes qui ne reſſemblent à rien, et qu'une paix de mille ans ne produirait pas ; mais il faut avouer qu'elles ſont cruellement achetées. 1759.

Je vous remercie de la conſultation du médecin *Tronchin*. Je l'ai d'abord envoyée à mon frère qui eſt à Schwet auprès de ma ſœur : je lui ai recommandé de s'attacher ſcrupuleuſement au régime qu'on lui preſcrit. Je vous prie de demander ce que *Tronchin* voudrait d'argent pour faire le voyage ; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la guériſon de ce cher frère ; et quoique j'aye auſſi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pouſſe pas l'incrédulité juſqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les ſens moi-même : je n'aurais pu ſupporter les affreuſes fatigues que j'ai eues, ſi je ne

—— m'étais mis à une diète qui paraît ſévère à
1759. tous ceux qui m'approchent. Reſte à ſavoir ſi la vie vaut la peine d'être conſervée par tant de ſoins, et ſi ceux-là ne ſont pas les plus ſages et les plus heureux qui l'uſent tout de ſuite. C'eſt à monſieur *Martin* et à maître *Pangloſs* à diſcuter cette matière, et à moi à me battre tant qu'on ſe battra.

Pour vous qui êtes ſpectateur de la pièce ſanglante qu'on joue, vous pourrez nous ſiffler tous tant que nous ſommes. Grand bien vous faſſe ; ſoyez perſuadé que je n'envie pas votre bonheur: je ſuis convaincu que l'on ne peut jouir que lorſqu'on n'eſt en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVII. 1759.

DU ROI.

A Landshut, le 18 de mai.

Non, ma muſe qui vous pardonne
Tant de lardons malicieux,
N'aſſocia jamais Pétrone
A ces auteurs ingénieux
Qui m'accompagnent en tous lieux,
Et partagent avec Bellone
Des momens courts et précieux
Qu'un loiſir fugitif me donne.

Je déteſte l'impur bourbier
Où ce bel eſprit trop cynique
A trempé ſa plume impudique,
Et je ne veux point me ſouiller
Dans la fange de ſon fumier.

La mémoire eſt un réceptacle;
Le jugement d'un choix exquis
Ne doit remplir ce tabernacle
Que d'œuvres qui ſe ſont acquis,
Au ſein de leur natal pays,
Le droit de paſſer pour oracle.
C'eſt pourquoi, vainquant tout obſtacle,

1759.

Je vous lis et je vous relis.
J'allaite ma muſe françaiſe
Aux tetons tendres et polis
Que Racine m'offre à ſon aiſe ;
Quelquefois, ne vous en déplaiſe,
Je m'entretiens avec Rouſſeau ;
Horace, Lucrèce et Boileau
Font en tout temps ma compagnie ;
Sur eux ſe règle mon pinceau,
Et dans ma fantaſque manie
J'aurais enfin produit du beau,
S'il ne manquait à mon cerveau
Le feu de leur divin génie.

Si vous conſultez une carte géographique vous trouverez le lieu où une boutade de gaieté et de folie produiſit ce congé. Nous avons pourſuivi ces gens qui nous tournaient le derrière, juſqu'à Erfurt, et de là nous avons pris le chemin de la Siléſie.

Vous autres habitans des Délices, vous croyez donc que ceux qui marchent ſur les traces des *Amadis* et des *Rolands*, doivent ſe battre tous les jours pour vous divertir ? Apprenez, ne vous en déplaiſe, que nous avons aſſez donné de ces tragédies, les campagnes paſſées, au public ; qu'il y aura certainement encore quelque héroïque boucherie ;

mais nous ſuivrons le proverbe de l'empereur *Auguſte*, *feſtina lentè*. 1759.

Vos Français brûlent les bons livres et bouleverſent gaiement le ſyſtême de leurs finances pour complaire à leurs chers alliés. Grand bien leur faſſe! Je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le haſard ne favoriſe pas éternellement les trois illuſtriſſimes..... qui m'aſſaillent de tous côtés, j'eſpère qu'elles ſeront (pour conſerver la figure de rhétorique)..... J'éprouve le ſort d'*Orphée*: des dames de cette eſpèce et d'un auſſi bon caractère veulent me déchirer, mais certainement elles n'auront pas ce plaiſir.

A propos de ſottiſes, vous voulez ſavoir les aventures de l'abbé de *Prades*; cela ferait un gros volume. Pour ſatisfaire votre curioſité il vous ſuffira de ſavoir que l'abbé eut la faibleſſe de ſe laiſſer ſéduire, pendant mon ſéjour à Dreſde, par un ſecrétaire que *Broglie* y avait laiſſé en partant. Il ſe fit nouvelliſte de l'armée; et comme ce métier n'eſt pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé juſqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire. Il y a bien d'autres choſes; mais cela ferait trop long à dire. Il m'a joué ce beau tour dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de Breſlau.

1759. Vous avez fait le Tombeau de la ſorbonne; ajoutez-y celui du parlement qui radote ſi fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous, vous ne mourrez point. Vous dicterez encore des Délices des lois au Parnaſſe; vous careſſerez encore l'*inf.*... d'une main, et l'égratignerez de l'autre; vous la traiterez comme vous en uſez envers moi et envers tout le monde.

Vous avez, je le préſume,
En chaque main une plume;
L'une, confite en douceur,
Charme par ſon ton flatteur,
L'amour propre qu'elle allume,
L'abreuvant de ſon erreur;
L'autre eſt un glaive vengeur
Que Tiſiphone et ſa ſœur
Ont plongé dans le bitume
Et toute l'âcre noirceur
De l'infernale amertume;
Il vous bleſſe, il vous conſume,
Perce les os et le cœur.
Si Maupertuis meurt du rhume,
Si dans Baſle on vous l'inhume,
Ce glaive en ſera l'auteur.

Pour moi, nourriſſon d'Horace,
Qui n'ai jamais eu l'honneur

De grimper ſur le Parnaſſe
Parmi la maudite race 1759.
Des beaux eſprits, qui tracaſſe
Et remplit ce lieu d'horreur,
Je vous demande pour grâce,
S'il arrive quelque jour
Que mon nom par vous s'enchâſſe
Dans vos vers ou vos diſcours,
Que ſans ruſes ni détours
La bonne plume l'y place.

Je ſouhaite paix et ſalut, non pas au gentilhomme ordinaire, non pas à l'hiſtoriographe du *Bien-aimé*, non pas au ſeigneur de vingt ſeigneuries dans la Suiſſerie, mais à l'auteur de la Henriade, de la Pucelle, de Brutus, de Mérope, &c.

FÉDÉRIC.

1759.

LETTRE CXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 mai.

SIRE,

Vous êtes auſſi bon frère que bon général ; mais il n'eſt pas poſſible que *Tronchin* aille à Schwet auprès du prince votre frère, il y a ſept ou huit perſonnes de Paris, abandonnées des médecins, qui ſe ſont fait tranſporter à Genève ou dans le voiſinage, et qui croient ne reſpirer qu'autant que *Tronchin* ne les quitte pas. Votre Majeſté penſe bien que parmi le nombre de ces perſonnes, je ne compte point ma pauvre nièce qui languit depuis ſix ans ; d'ailleurs *Tronchin* gouverne la ſanté des enfans de France, et envoie de Genève ſes avis deux fois par ſemaine ; il ne peut s'écarter, il prétend que la maladie de monſeigneur le prince *Ferdinand* ſera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage, qui contribuerait encore à ſa ſanté en le feſant paſſer d'un climat aſſez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire inſtruire *Tronchin* toutes les ſemaines de ſon état, eſt le plus avantageux.

Comment

Comment avez-vous pu imaginer que je puſſe jamais laiſſer prendre une copie de votre écrit adreſſé à M. le prince de Brunſvick? Il y a certainement de très-belles choſes; mais elles ne ſont pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en ſerait pas flattée; le roi de France le ſerait encore moins, et je vous reſpecte trop l'un et l'autre pour jamais laiſſer tranſpirer ce qui ne ſervirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correſpondance de madame la margrave de *Bareith* avec le cardinal de *Tençin*, pour tâcher de procurer un bien ſi néceſſaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépoſitaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but ſi déſirable; je n'en ai pas abuſé, et je n'abuſerai pas de votre confiance au ſujet d'un écrit qui tendrait à un but abſolument contraire. Soyez dans un parfait repos ſur cet article. Ma malheureuſe nièce que cet écrit a fait trembler, l'a brûlé, et il n'en reſte de veſtige que dans ma mémoire, qui en a retenu trois ſtrophes trop belles. 1759.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés; vous avez été mon idole pendant vingt années de ſuite, *je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même;* mais votre métier de héros, et votre place

1759. de roi ne rendent pas le cœur bien ſenſible ; c'eſt dommage, car ce cœur était fait pour être humain, et ſans l'héroïſme et le trône, vous auriez été le plus aimable des hommes dans la ſociété.

En voilà trop ſi vous êtes en préſence de l'ennemi, et trop peu ſi vous étiez avec vous-même dans le ſein de la philoſophie qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je ſuis toujours aſſez ſot pour vous aimer, autant que je ſuis aſſez juſte pour vous admirer; reconnaiſſez la franchiſe, et recevez avec bonté le profond reſpect du ſuiſſe VOLTAIRE.

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

Vos derniers vers ſont aiſés et coulans,
Ils ſemblent faits ſur les heureux modèles
Des Sarraſins, des Chaulieux, des Chapelles :
Ce temps n'eſt plus. Vous êtes du bon temps.
Mais pardonnez au lubrique évangile
Du bon Pétrone, et ſouffrez ſa gaîté.
Je vous connais, vous ſemblez difficile ;

Mais vous aimez un peu d'impureté,
Quand on y joint la pureté du ſtyle. 1759.
Pour Maupertuis, de poix-réſine enduit,
S'il fait un trou juſqu'au centre du monde,
Si dans ce trou male-mort le conduit,
J'en ſuis fâché ; car mon ame n'abonde
En fiel amer, en dépit ſans retour.
Ce n'eſt pas moi qui le mine et le tue ;
Ah ! c'eſt bien lui qui m'a privé du jour,
Puiſque c'eſt lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre, moi malingre et affublé d'une fluxion ſur les yeux, au plus malin des rois, et au plus aimable des hommes, qui me fait ſans ceſſe des balafres, et qui crie qu'il eſt égratigné. Balafrez MM. de *Daun* et de *Fermer*, mais épargnez votre vieille et maigre victime.

Votre Majeſté dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité le peu que nous en avons n'eſt pas redoutable. Quant à nos épées, vous leur avez donné une petite leçon ; Dieu vous doint la paix, Sire, et que toutes les épées ſoient remiſes dans le fourreau ! ce ſont les dignes vœux d'un philoſophe fuiſſe. Tout le monde ſe reſſent de ces horreurs, d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'eſſuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cents mille francs, grâce à cette belle guerre.

1759. Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les ſottiſes dites à haute voix par tant de gens en robe, et avocats et procureurs, ont germé dans la tête de *Damiens*, bâtard de *Ravaillac;* les ſottiſes prononcées par les jéſuites ont coûté un bras au roi de Portugal; joignez à cela ce qui ſe paſſe de la Viſtule au Mein, et voilà le meilleur des mondes poſſibles tout trouvé.

Encore une fois, puiſſiez-vous terminer bientôt cette malheureuſe beſogne! vous êtes légiſlateur, guerrier, hiſtorien, poëte, muſicien, mais vous êtes auſſi philoſophe. Après avoir tracaſſé toute ſa vie dans l'héroïſme et dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau? un vain nom qui ne nous appartient plus; tout eſt affliction ou vanité, comme diſait l'autre *Salomon*, qui n'était pas celui du Nord. A Sans-ſouci, à Sans-ſouci, le plutôt que vous pourrez.

De *Prades* eſt donc un *Doëg*, un *Achitophel?* quoi! il vous a trahi quand vous l'accabliez de biens! O meilleur des mondes poſſibles, où êtes vous! Je ſuis manichéen comme *Martin.*

Votre Majeſté me reproche dans ſes très-jolis vers de careſſer quelquefois l'*Infame;* eh, mon Dieu, non; je ne travaille qu'à l'extirper, et j'y réuſſis beaucoup parmi les

honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne ſera pas indifférent. 1759.

Ah! croyez-moi, Sire, j'étais tout fait pour vous; je ſuis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philoſophes, et vous n'avez autour de vous que d'excellens meurtriers en habits écourtés. A Sans-ſouci, Sire, à Sans-ſouci; mais qu'y fera votre diableſſe d'imagination? eſt-elle faite pour la retraite? oui, vous êtes fait pour tout.

LETTRE CXXX.

DU ROI.

A Reichſtenersdorf, le 2 de juillet.

Votre muſe ſe rit de moi
Quand pour la paix elle m'implore.
Je la déſire, je l'honore;
Mais je n'impoſe point la loi
Au Bien-aimé, votre grand roi,
A la Hongroiſe qu'il adore,
A la Ruſſienne que j'abhorre,
A ce tripot d'ambitieux
De qui les ſecrets merveilleux,

1759.

Que Tronchin ſait et que j'ignore,
Ne ſauraient réparer les cerveaux vicieux
Qu'en leur donnant de l'ellébore.
Vous à la paix tant animé,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
Le vice-chambellan du ſecond Bien-aimé,
A la paix, s'il ſe peut, diſpoſez votre maître.

C'eſt à lui qu'il faut s'adreſſer, ou à ſon d'*Amboiſe* en fontange (1). Mais ces gens ont la tête pleine de projets ambitieux; ils ſont un peu difficiles; ils veulent être les arbitres des ſouverains, et c'eſt ce que des gens qui penſent comme moi ne veulent nullement ſouffrir. J'aime la paix tout autant que vous la déſirez; mais je la veux bonne, ſolide et honorable. *Socrate* ou *Platon* auraient penſé comme moi ſur ce ſujet, s'ils s'étaient trouvés placés dans le maudit point que j'occupe en ce monde.

Croyez-vous qu'il y ait du plaiſir à mener cette chienne de vie, à voir et faire égorger des inconnus, à perdre journellement ſes connaiſſances et ſes amis, à voir ſans ceſſe ſa réputation expoſée aux caprices du haſard, à paſſer toute l'année dans les inquiétudes et les appréhenſions, à riſquer ſans fin ſa vie et ſa fortune?

(1) La marquiſe de *Pompadour*.

Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la ſociété, les agrémens de la vie, et j'aime à être heureux autant que qui que ce ſoit. Quoique je déſire tous ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des baſſeſſes et des infamies. La philoſophie nous apprend à faire notre devoir, à ſervir fidellement notre patrie au prix de notre ſang, de notre repos, à lui ſacrifier tout notre être. L'illuſtre *Zadig* eſſuya bien des aventures qui n'étaient pas de ſon goût, *Candide* de même; ils prirent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à ſuivre que celui de ces héros ! 1759.

Croyez-moi, nos habits écourtés valent vos talons rouges, les peliſſes hongroiſes et les juſtaucorps verts des Roxelans. On eſt actuellement aux trouſſes de ces derniers qui, par leur balourdiſe, nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embarras cette année, et que je me délivrerai des verts et des blancs.

Il faut que le Saint-Eſprit ait inſpiré à rebours cette créature bénite par ſa ſainteté (2); il paraît avoir bien du plomb dans le derrière.

(2) Le pape *Rezzonico* (*Clément XIII*) avait envoyé une épée bénite et un bonnet doublé d'agnus au maréchal *Daun*, qui avait eu la bêtiſe de ſe prêter à cette facétie digne du treizième ſiècle.

1759. Je ſortirai d'autant plus ſurement de tout ceci que j'ai dans mon camp une vraie héroïne, une pucelle plus brave que *Jeanne d'Arc*. Cette divine fille eſt née en pleine Veſtphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne ſais où, qui jure ſon dieu et ſon grand diable que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raiſonne. Le bon roi *Charles* chaſſa les Anglais des Gaules à l'aide d'une pucelle, il eſt donc clair que par les ſecours de la mienne nous vaincrons les trois *dames;* car vous ſavez que dans le paradis les ſaints conſervent toujours un peu de tendre pour les pucelles. J'ajoute à ceci que *Mahomet* avait ſon pigeon, *Sertorius* ſa biche, votre enthouſiaſte des Cévènes ſa groſſe *Nicole*, et je conclus que ma pucelle et mon inſpiré me vaudront au moins tout autant.

Ne mettez point ſur le compte de la guerre des malheurs et des calamités qui n'y ont aucun rapport.

L'abominable entrepriſe de *Damiens*, le cruel aſſaſſinat intenté contre le roi de Portugal, ſont de ces attentats qui ſe commettent en paix comme en guerre; ce ſont les ſuites de la fureur et de l'aveuglement d'un zèle abſurde. L'homme reſtera, malgré les écoles de philoſophie, la plus méchante bête de l'univers;

l'univers ; la ſuperſtition, l'intérêt, la ven- 1759.
geance, la trahiſon, l'ingratitude, produi-
ront juſqu'à la fin des ſiècles des ſcènes ſan-
glantes et tragiques, parce que les paſſions,
et très-rarement la raiſon, nous gouvernent.
Il y aura toujours des guerres, des procès,
des dévaſtations, des peſtes, des tremblemens
de terre, des banqueroutes. C'eſt ſur ces
matières que roulent toutes les annales de
l'univers.

Je crois, puiſque cela eſt ainſi, qu'il faut que cela ſoit néceſſaire. Maître *Pangloſs* vous en dira la raiſon. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être docteur, je vous confeſſe mon ignorance. Il me paraît cependant que ſi un être bienfeſant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le ſommes. Il n'y a que l'égide de *Zénon* pour les calamités, et les couronnes du jardin d'*Epicure* pour la fortune.

Preſſez votre laitage, faites cuver votre vin et faucher vos prés ſans vous inquiéter ſi l'année ſera abondante ou ſtérile. Le gentilhomme du *Bien-aimé* m'a promis, tout vieux lion qu'il eſt, de donner un coup de patte à l'*Inf*..... J'attends ſon livre. Je vous envoie en attendant un *Akakia* contre ſa ſainteté, qui, je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

Je me recommande à la muſe du général

—— des capucins, de l'architecte de l'égliſe de
1759. Ferney, du prieur des filles du Saint-Sacrement, et de la gloire mondaine du pape *Rezzonico*, de la pucelle *Jeanne*, &c.

En vérité je n'y tiens plus. J'aimerais autant parler du comte de *Sabines*, du chevalier de *Tuſculum*, et du marquis d'*Andès*. Les titres ne ſont que la décoration des ſots; les grands hommes n'ont beſoin que de leur nom.

Adieu; ſanté et proſpérité à l'auteur de la Henriade, au plus malin et au plus ſéduiſant des beaux eſprits qui ont été et qui ſeront dans le monde. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXI.

DU ROI.

Du Ringſvormek, le 18 de juillet.

Vous êtes en vérité une ſingulière créature; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, et le reproche expire au bout de ma plume.

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de grâces et d'eſprit,

Lorſque ſa malice m'aigrit,
Je pardonne tout à Voltaire,
Et ſens que de mon cœur contrit
Il a déſarmé la colère.

1759.

Voilà comme vous me traitez. Pour votre nièce, qu'elle me brûle ou me rôtiſſe, cela m'eſt aſſez indifférent. Ne penſez pas non plus que je ſois auſſi ſenſible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* diſent de moi. J'ai le ſort de tous les acteurs qui jouent en public; ils ſont favoriſés des uns, et vilipendés des autres. Il faut ſe préparer à des ſatires, à des calomnies, et à une multitude de menſonges qu'on débite ſur notre compte; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conſcience; et je me ſoucie très-peu de quelle façon mes actions ſe peignent dans la cervelle d'êtres quelquefois très-peu penſans à deux pieds, ſans plumes.

Puiſque vous êtes ſi bon pruſſien (ce dont je me félicite), je crois devoir vous faire part de ce qui ſe paſſe ici.

L'homme à toque et à épée papale s'eſt placé ſur les confins de la Saxe et de la Bohême. Je me ſuis mis vis-à-vis de lui dans une poſition avantageuſe en tout ſens. Nous en

1759. ſommes à préſent à ces coups d'échec qui préparent la partie. Vous qui jouez ſi bien ce jeu, vous ſavez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne ſaurais vous dire à quoi ceci mènera. Les Ruſſes ſont pendus au croc. *Dohna* n'a pas dit : *Sta*, *ſol*, comme *Joſué*, de défunte mémoire ; mais, *ſta*, *urſus ;* et l'ours s'eſt arrêté.

En voilà aſſez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre.

Je ſais bien que je vous ai idolâtré tant que je vous ai cru ni tracaſſier, ni méchant ; mais vous m'avez joué des tours de tant d'eſpèces... N'en parlons plus ; je vous ai tout pardonné d'un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaiſir que de mal. Je m'amuſe davantage avec vos ouvrages, que je ne me reſſens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts, vous rabaiſſeriez trop l'eſpèce humaine, et l'univers aurait raiſon d'être jaloux et envieux de vos avantages.

A préſent on dit : *Voltaire eſt le plus beau génie de tous les ſiècles ; mais du moins je ſuis plus doux*, *plus tranquille*, *plus ſociable que lui.* Et cela conſole le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confeſſeur. Ne vous en fâchez pas, et tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je ſouhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez *Socrate* en tragédie; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce? l'amour n'y peut être qu'un froid épisode; le sujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième; le Phédon de *Platon* une belle scène; et voilà tout. 1759.

Je suis revenu de certains préjugés, et je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans le Duc de Foix, dans Zaïre, dans Alzire; et quoi qu'on en dise, je ne lis jamais Bérénice sans répandre des larmes. Dites que je pleure mal à propos: pensez-en ce que vous voudrez; mais on ne me persuadera jamais qu'une pièce qui me remue et qui me touche, soit mauvaise.

Voici une multitude d'affaires qui me surviennent. Vivez en paix; et si vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon ressentiment, vous pouvez avoir l'esprit en repos sur cet article. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1759.

LETTRE CXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguſte.

Vous n'êtes pas ce fils d'un inſenſé,
Huilé dans Reims, et par l'Anglais preſſé,
Que ſon Agnès ſi fidelle et ſi ſage
Aima toujours, ayant tant careſſé
Tantôt un moine et tantôt un beau page.
A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours,
Son pucelage et ſon baudet profane
Et ſaint Denis ſont de faibles ſecours;
Le vrai Denis, le héros de nos jours,
Je le connais, et je ſais quel eſt l'âne.
Pour la Pucelle, en vérité,
Il faut que vous alliez dans Vienne
Au tribunal de chaſteté:
Allez, que rien ne vous retienne;
Et retournez à Sans-ſouci,
Quand dans vos courſes éternelles
Vous aurez vu chez l'ennemi
Et des héros et des pucelles.

Vos vers ſont charmans, et ſi votre Majeſté a battu ſes ennemis, ils ſont encore meilleurs;

mais pour votre *Akakia* papal, je le trouve très-adroit ; il eſt fait de façon que les trois quarts des proteſtans le croiront véritable : il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, et de quoi animer les ſots de bonne foi de la confeſſion *in*, *met*, *uber*. J'attends quelques pièces édifiantes qu'un ſage de mes amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai parvenir à votre Majeſté ; mais j'ai peur qu'elle ne ſoit pas de loiſir cette fin de campagne, et qu'elle ſoit ſi occupée à donner ſur les oreilles aux Arabes, Bulgares, Roxelans, Scythes et Maſſagètes, qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philoſophie et à la deſtruction de l'*Inf*.... Je prendrai la liberté de recommander en mourant cette *Inf*.... à ſa Majeſté par mon teſtament. Elle eſt plus ſon ennemie qu'elle ne croit ; ſa pucelle et ſon fanatique ſont quelque choſe, mais cette pucelle et ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, et *Frédéric* était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long. 1759.

1759. ## LETTRE CXXXIII.

DU ROI.

Le 22 de ſeptembre.

LA ducheſſe de *Saxe-Gotha* m'envoie votre lettre, &c. Comme je viens d'être étrangement balotté par la fortune, les correſpondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 29; c'eſt même avec bien de la peine que je fais paſſer cette lettre, ſi elle eſt aſſez heureuſe de paſſer.

Ma poſition n'eſt pas ſi déſeſpérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne; je n'ai pas le courage abattu; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de poſitif ſur cet article, c'eſt que j'ai de l'honneur pour dix; et que, quelque malheur qui m'arrive, je me ſens incapable de faire une action qui bleſſe le moins du monde ce point ſi ſenſible et ſi délicat pour un homme qui penſe en preux chevalier, ſi peu conſidéré de ces infames politiques qui penſent comme des marchands.

Je ne ſais rien de ce que vous avez voulu me faire ſavoir; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai

jamais : 1°. De la faire conjointement avec mes fidelles alliés ; 2°. De la faire honorable et glorieuſe. Voyez-vous ! il ne me reſte que l'honneur ; je le conſerverai au prix de mon ſang. 1759.

Si on veut la paix, qu'on ne me propoſe rien qui répugne à la délicateſſe de mes ſentimens. Je ſuis dans les convulſions des opérations militaires ; je ſuis comme les joueurs qui ſont dans le malheur, et qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de revenir à moi plus d'une fois, comme une maîtreſſe volage. J'ai affaire à de ſi ſottes gens qu'il faut néceſſairement qu'à la fin j'aye l'avantage ſur eux ; mais qu'il arrive tout ce qui plaira à ſa ſacrée majeſté le Haſard, je ne m'en embarraſſe pas. J'ai juſqu'ici la conſcience nette des malheurs qui me ſont arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, et la perte du Canada ſont des argumens capables de rendre la raiſon aux Français auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la veux non flétriſſante. Après avoir combattu avec ſuccès contre toute l'Europe, il ſerait bien honteux de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu par l'épée.

Voilà ma façon de penſer ; vous ne me trouverez pas à l'eau-roſe ; mais *Henri IV*,

—— mais *Louis XIV*, mes ennemis même que je
1759. peux citer, ne l'ont pas été plus que moi. Si j'étais né particulier, je céderais tout pour l'amour de la paix; mais il faut prendre l'esprit de son état. Voilà tout ce que je peux vous dire jusqu'à présent. Dans trois ou quatre semaines la correspondance sera plus libre, &c.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXIV.

DU ROI.

Du camp près de Wilsdruff, le 17 de novembre.

GRAND merci de la tragédie de Socrate. Elle devrait confondre le fanatisme absurde, vice dominant à présent en France, et qui, ne pouvant exercer sa fureur ambitieuse sur des sujets de politique, s'acharne sur les livres et sur les apôtres du bon sens.

Les frocards, les mitrés, les chapeaux d'écarlate,
Lisent en frémissant le drame de Socrate;
L'atrabilaire amas de docteurs, de cagots,
De la raison humaine implacables bourreaux,
En pâlissant de rage, en bouffissant leur rate,
D'absurdes zélateurs vont soulever les flots.

Si des Athéniens vous empruntez le dos
Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de patte, 1759.
Les contre-coups ſont tous ſentis par vos bigots.

Déjà leur cabale eſt accrue
Du concours impoſant des Mélites nouveaux,
Pédanteſques tyrans, la honte des barreaux.
On s'empreſſe, on opine, et la troupe incongrue,
En vous épargnant la ciguë,
Pour mieux honorer vos travaux,
Elève des bûchers, entaſſe des fagots.

Le braſier étincelle, et déjà part la flamme
Qu'allume la main de l'Infame
Pour conſumer ce bel eſprit,
Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire;
Mais au lieu de griller Voltaire,
Ils ne pourront rôtir que ſon malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant, tout peſé, tout bien examiné, il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens-là; et ſi vous vous plaignez que je vous mords, c'eſt à mon inſçu, ou du moins ſans intention. Penſez, je vous prie, que je ſuis environné d'ennemis, preſſé de toutes parts; l'un me pique, l'autre m'éclabouſſe; ici l'on

—— m'insulte ; enfin la patience succombe. L'inst-
1759. tinct d'un sentiment trop vif l'emporte sur la voix de la raison ; la colère irritée s'enflamme, et je suis dans quelques momens,

Comme un sanglier écumant
Qui résiste et qui se défend
Contre les durs assauts d'une meute aguerrie.
On le poursuit avec furie ;
Il attaque, il blesse, il pourfend,
Et donne à propos de sa dent
Des coups à la race ennemie
Qui le suit de loin en jappant.
Trop irrité, dans sa colère
Il brave le fer inhumain,
Et brouillant les objets qu'il trouve en son chemin,
Un innocent agneau lui paraît un cerbère.
L'homme, ainsi que cet animal,
S'il souffre, irrité par le mal,
Livre à l'instinct des sens sa faible intelligence.
Sous le despotisme fatal
De la sanguinaire vengeance,
Souvent son aveugle fureur
Confond le crime et l'innocence.
Le sage qui voit son erreur
Le plaint, la déplore, et soupire ;
Détournant ses pas sans rien dire,
Il fuit d'un malheureux l'esprit rempli d'aigreur.

Laiſſez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible campagne, et attendez qu'un ciel ſerein ait ſuccédé à tant d'obſcurs nuages. Votre imagination brillante me promène à Vienne; vous m'introduiſez au conſeil de chaſteté; mais ſachez que l'expérience m'apprend ce que c'eſt de ſe frotter à de méchantes femmes. 1759.

Hélas! penſez-vous qu'à mon âge,
Le corps en rut, l'eſprit volage,
L'on cherche, d'amour agité,
De Vénus le doux badinage,
Les plaiſirs et la volupté?
Ce temps heureux, c'eſt bien dommage,
Loin de moi s'eſt précipité;
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
Ne gagnent qu'un faible avantage.
Le conſeil de la chaſteté
Devient par force mon partage;
Continence eſt néceſſité;
A cinquante ans on eſt trop ſage.

Je n'ai point eu cette campagne-ci de viſion béatifique dans le goût de celle de *Moïſe*. Les

1759. barbares Coſaques et Tartares, gens infames, à conſidérer en tout ſens, ont brûlé et ravagé des contrées, et commis des inhumanités atroces. Voilà tout ce que j'ai vu d'eux. Ces triſtes ſpectacles ne me mettent pas de bonne humeur.

La Fortune inconſtante et fière
Ne traite pas ſes courtiſans
Toujours d'une égale manière.
Ces fous nommés héros, et qui courent les champs,
Couverts de ſang et de pouſſière,
Voltaire, n'ont pas, tous les ans,
La faveur de voir le derrière
De leurs ennemis inſolens.
Pour les humilier, la quinteuſe déeſſe
Quelquefois les oblige eux-même à le montrer :
Oui, nous l'avons tourné dans un jour de détreſſe ;
Les Ruſſes ont pu s'y mirer.
Cette glace pour eux n'a point été traîtreſſe ;
On les a vus, pleins d'allégreſſe,
S'y pavaner et s'admirer.
Voilà le ſort de ma vieilleſſe !
Cependant cet homme béni
Par l'Antechriſt ſiégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaiſant homme
Qui ſur ſa tête réunit
De la vanité la plus folle

Le brillant et frêle ſymbole,
Commence à décamper de nuit. 1759.
Je n'oſe dire qu'il s'enfuit;
Juſqu'ici ſa pudeur nous cache
Cette attitude qui le fâche.
Mais comptez ſur moi : nous verrons
Dans peu ces cus dodus et ronds,
Sans façon, ſans tant de grimaces,
Sans honte nous montrer leurs faces.
Mais certain duc s'illuſtrant à jamais
Sauvera l'empire français,
Sans capitaine, ſans finance,
Sans Amérique, ſans prudence,
Juſqu'en ſes fondemens ſapé par les Anglais.
Couvrant tous ces ſujets d'un voile de décence,
Et lâchant quelques mots remplis de complaiſance,
Des cieux ſur notre ſphère il conduira la paix ;
Moi, quittant le harnois et le caſque et l'épée
De trop de ſang humain trempée,
Je partirai ſoudain d'ici;
J'irai, conſolant ma vieilleſſe
Par l'étude de la ſageſſe,
M'enſevelir à Sans-ſouci.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illuſion je croirai vivre hors du grand monde, et quelquefois j'y ſerai ſolitaire.

Jouiſſez de votre hermitage; ne troublez pas les cendres de ceux qui repoſent au

1759. tombeau ; que la mort au moins mette fin à vos injuſtes haines. Penſez que les rois, après s'être long-temps battus, font enfin la paix. Ne pourrez-vous jamais la faire ? Je crois que vous ſeriez capable, comme *Orphée*, de deſcendre aux enfers, non pas pour fléchir *Pluton*, non pas pour ramener la belle *Emilie*, mais pour pourſuivre dans ce ſéjour de douleur un ennemi que votre rancune n'a que trop perſécuté dans ce monde (1). Sacrifiez-moi votre vengeance, ou plutôt immolez-la à votre propre réputation ; que le plus grand génie de la France ſoit auſſi l'homme le plus généreux de ſa nation. La vertu, votre devoir vous parlent par ma bouche ; n'y ſoyez pas inſenſible, et faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance et de force dans vos ouvrages.

Nous touchons à la fin de notre campagne ; elle ſera bonne ; et je vous écrirai, dans une huitaine de jours, de Dreſde, avec plus de tranquillité et de ſuite qu'à préſent.

Adieu ; négociez, travaillez, jouiſſez, écrivez en paix ; et que le dieu des philoſophes, en vous inſpirant des ſentimens plus doux, vous conſerve comme le plus bel organe de la raiſon et de la vérité.

FÉDÉRIC.

(1) *Maupertuis*, qui venait de mourir à Baſle.

LETTRE

LETTRE CXXXV. 1760.

DU ROI.

A Fridberg, le 24 de février.

De combien de lauriers vous êtes-vous couvert,
Au théâtre, au lycée, au temple de l'hiſtoire ?
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenſes tréſors vous ſont toujours ouverts ;
Vous y puiſez la double gloire
D'exceller par la proſe ainſi que par les vers;
Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor ſur le front de Voltaire.
Après tant d'ouvrages parfaits,
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre
Ses ſoins nous ramènent la paix,
Que ce ſera ſon vrai chef-d'œuvre.

Voilà ce que je penſe avec toute l'Europe. *Virgile* a fait d'auſſi beaux vers que vous, mais il n'a jamais fait de paix. Ce ſera un avantage que vous gagnerez ſur tous vos confrères du Parnaſſe, ſi vous y réuſſiſſez.

Je ne ſais qui m'a trahi et qui s'eſt aviſé de donner au public des rapſodies qui étaient bonnes pour m'amuſer, et qui n'ont jamais

1760. été faites à intention d'être publiées. Après tout, je ſuis ſi accoutumé à des trahiſons, à des mauvaiſes manœuvres, à des perfidies, que je ſerais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, et que d'autres projettent encore de me faire, ſe bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous ſavez mieux que je ne le peux dire que ceux qui écrivent pour le public doivent reſpecter ſes goûts et même ſes préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, ſelon les ſiècles dans leſquels ils ont écrit; et pourquoi les hommes même les plus ſupérieurs à leur temps, n'ont pas laiſſé de s'impoſer le joug de la mode. Pour moi qui ai voulu être poëte incognito, on me traduit malgré moi devant le public; et je jouerai un ſot rôle. Qu'importe? je le leur rendrai bien.

Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne ſont jamais venus juſqu'à moi. Je ſais que l'on vous a fait rendre à Francfort mes vers et des babioles; mais je n'ai ni ſu, ni voulu qu'on touchât à vos effets et à votre argent. Cela étant, vous pouvez le redemander de droit: ce que j'approuverai fort; et *Schmit* n'aura ſur ce ſujet aucune protection à attendre de moi.

Je ne ſais quel eſt ce *Brédo* dont vous me parlez. Il vous a dit vrai. Le fer et la mort

ont fait un ravage affreux parmi nous; et ce qu'il y a de triſte, c'eſt que nous ne ſommes pas encore à la fin de la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet que d'auſſi cruelles ſecouſſes font ſur moi : je m'enveloppe dans mon ſtoïciſme le plus que je peux. La chair et le ſang ſe révoltent ſouvent contre cet empire tyrannique de la raiſon ; mais il faut y céder. Si vous me voyiez, à peine me reconnaîtriez-vous : je ſuis vieux, caſſé, griſon, ridé ; je perds les dents et la gaieté. Si cela dure, il ne reſtera de moi-même que la manie de faire des vers, et un attachement inviolable à mes devoirs et au peu d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière eſt difficile, ſemée de ronces et d'épines. J'ai éprouvé de toutes les ſortes de chagrins qui peuvent affliger l'humanité, et je me ſuis ſouvent répété ces beaux vers : 1760.

Heureux qui retiré dans le temple des ſages, &c.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous donne : le Salomon, que vous avez eu la méchanceté de faire brûler par le parlement, une comédie, la Femme qui a raiſon, enfin une Oraiſon funèbre de frère *Berthier*. Je n'ai à ripoſter à toutes ces pièces que par celles que je vous envoie, qui certainement ne les

1760. valent pas ; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis ; plus ils me perſécuteront, et plus je leur taillerai de la beſogne. Et ſi je péris, ce ſera ſous un tas de leurs libelles, parmi des armes briſées ſur un champ de bataille ; et je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre nom n'eſt pas connu, et où les *Boyer* et les *Turenne* ſont égaux.

Je ſerais bien aiſe de vous recevoir : je vous ſouhaite mille bonheurs : mais où? quand? et comment? Voilà des problèmes que d'*Alembert* ni le grand *Newton* ne ſauraient réſoudre.

Adieu; vivez heureux et en paix, et n'oubliez pas ceux que le diable, ou je ne ſais quel être mal-feſant, lutine.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXVI. 1760.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Tourney, par Genève, 21 avril.

SIRE,

UN petit moine de Saint-Juſt diſait à *Charles-Quint : Sacrée Majeſté, n'êtes-vous pas laſſe d'avoir troublé le monde? faut-il encore déſoler un pauvre moine dans ſa cellule?* Je ſuis le moine, mais vous n'avez pas renoncé aux grandeurs et aux misères humaines comme *Charles-Quint*. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie *Maupertuis*, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après ſa mort on avait trouvé les œuvres du philoſophe de Sans-ſouci dans ſa caſſette ? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidellement; qu'il ne les avait communiquées à perſonne, et qu'un libraire en aurait abuſé; ce qui aurait diſculpé des perſonnes qu'on a peut-être injuſtement accuſées. Suis-je d'ailleurs obligé de ſavoir que *Maupertuis* vous les avait renvoyées ? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui? que m'importe ſa perſonne et ſa mémoire? en quoi ai-je pu lui faire

1760. tort en disant à votre Majesté qu'il avait gardé fidellement votre dépôt jusqu'à sa mort? Je ne songe moi-même qu'à mourir, et mon heure approche, mais ne la troublez pas par des reproches injustes, et par des duretés qui sont d'autant plus sensibles que c'est de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait assez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France; vous m'avez fait perdre mes emplois et mes pensions; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme considérée, qui a été traînée dans la boue et mise en prison; et ensuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi; quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous servir sans aucune autre vue que celle de suivre ma façon de penser!

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres, c'est qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philosophie répandus dans toute l'Europe: Les philosophes ne peuvent vivre en paix, et ne peuvent vivre ensemble. Voici un roi qui ne croit pas en JESUS-CHRIST, il appelle à sa cour un homme qui n'y croit point, et il le maltraite; il n'y a nulle humanité

dans les prétendus philoſophes, et DIEU les punit les uns par les autres. 1760.

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés; et pendant que les fanatiques ſont unis, les philoſophes ſont diſperſés et malheureux. Et tandis qu'à la cour de Verſailles et ailleurs, on m'accuſe de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'eſt vous qui me faites des reproches, et qui ajoutez ce triomphe aux inſultes des fanatiques! Cela me fait prendre le monde en horreur avec juſtice; j'en ſuis heureuſement éloigné dans mes domaines ſolitaires. Je bénirai le jour où je ceſſerai en mourant d'avoir à ſouffrir, et ſurtout de ſouffrir par vous, mais ce ſera en vous ſouhaitant un bonheur dont votre poſition n'eſt peut-être pas ſuſceptible, et que la philoſophie ſeule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, ſi la fortune vous permet de vous borner à cultiver longtemps ce fonds de ſageſſe que vous avez en vous; fonds admirable, mais altéré par les paſſions inſéparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, et par des ſituations épineuſes qui verſent du fiel dans votre ame; enfin par le malheureux plaiſir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur

1760. écrire des choſes piquantes ; plaiſir indigne de vous, d'autant plus que vous êtes plus élevé au-deſſus d'eux par votre rang et par vos talens uniques. Vous ſentez ſans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre. Et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de ſes misères et de ſes faibleſſes infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuſes par ſon obſcurité, il ne peut être ſoupçonné par vous de ſe croire exempt de torts, pour ſe mettre en droit de ſe plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des ſiennes, et il ne veut plus ſonger qu'à réparer avant ſa mort les écarts funeſtes d'une imagination trompeuſe, en feſant des vœux ſincères pour qu'un auſſi grand homme que vous ſoit auſſi heureux et auſſi grand en tout qu'il doit l'être.

LETTRE

LETTRE CXXXVII. 1760.

DU ROI.

Au camp de Porcelaine, à Meiſſen, le premier mai.

De l'art de Céſar et du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune ſaiſon ;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raiſon
Que j'ai mal réuſſi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce vrai héros qui force à l'admirer,
Parmi ceux que l'hiſtoire eut ſoin de conſacrer,
Il n'en eſt preſque aucun, exceptez-en Turenne,
Condé, Guſtave-Adolphe, Eugène,
Que l'on oſe lui comparer.
Sur le Parnaſſe, après Virgile,
Je vois paſſer dix-ſept cents ans
Où le génie humain ſtérile
S'efforce vainement d'atteindre à ſes talens.
Et ſi le Taſſe a ſu nous plaire
Par certains détails de ſes chants,
Sa fable mal ourdie altère
La beauté de ſes traits brillans.
Le ſeul fils d'Apollon, le ſeul digne adverſaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'oppoſer,
Vous l'avez deviné, je me le perſuade :

1760.

C'eſt l'auteur que la Henriade
Mérita d'immortaliſer.
Pour moi je me renferme en mes juſtes limites ;
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Les talens du poëte, et du héros romain,
Je borne mes faibles mérites
Au devoir d'être juſte, au plaiſir d'être humain.

Vous me demandez des vers ; c'eſt comme ſi l'Océan demandait de l'eau à un ruiſſeau. Voici donc une ode aux Germains, une épître à d'*Alembert*, une autre épître ſur le commencement de cette campagne, et un conte. Tout cela a été bon pour m'amuſer ; mais, je ne ceſſe de le répéter, cela n'eſt bon que pour cela. Il faut faire des vers comme vous, *Racine* ou *Boileau*, pour qu'ils aillent à la poſtérité ; et ce qui n'eſt pas digne d'elle, ne doit point être public.

Vous badinez au ſujet de la paix ; s'il s'agit de badiner, vous ſaurez que depuis que j'ai lu l'Arioſte, j'ai pris monſeigneur de Maïence en averſion ; et depuis l'aventure de Lisbonne, l'Egliſe ne ſaurait trop payer les horreurs qu'elle protége ni le ſcandale qu'elle donne. Quoi que penſe M. de *Choiſeul*, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille, et très-fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne m'explique pas, mais on verra en moins

de deux mois.... toute la ſcène ſe changer en Europe ; et vous-même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes reſſources, et que j'ai eu raiſon de refuſer à votre duc mon parc de Clèves. 1760.

Or ſus, monſieur le comte de *Tourney*, vous ſavez que dans le paradis les premiers ſujets de nos premiers pères furent des bêtes ; vous connaiſſez l'attachement que tant de perſonnes ont pour les animaux, chiens, ſinges, chats, ou perroquets, et j'eſpère que vous conviendrez encore que ſi toutes les ſacrées et clémentes majeſtés qui gouvernent, devaient renoncer au nombre de leurs très-humbles ſujets qui n'ont pas le ſens commun, leur cour s'éclaircirait la première, et leurs eſclaves diſparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous ? avec quoi feraient-ils la guerre ? qui cultiverait les champs ? qui travaillerait, &c. &c. ? Le paradis d'Eden n'eſt donc, ſelon moi, qu'une allégorie qui ne ſignifie autre choſe que, pour deux hommes d'eſprit dans une ſociété, il s'en trouve mille que frère *Lourdis* a fabriqués.

Pour votre duc, monſieur le Comte, vous le louez mal, à mon ſens, en m'aſſurant qu'il fait des vers comme moi. Je ne ſuis pas aſſez dépourvu de goût pour ne pas ſentir que les miens ne valent pas grand'choſe. Vous le

1760. loueriez mieux ſi vous pouviez me perſuader (ce qui eſt difficile) que ledit duc ne ſoit endiablé des Autrichiens; et je ſoutiens en outre que ni *Socrate* ni le juſte *Ariſtide* n'auraient jamais conſenti qu'on démembrât, le moins du monde, la république grecque; en quoi j'imite leur façon de penſer.

C'eſt à préſent que je dois déployer toutes les voiles de la politique et de l'art militaire. Ces filous qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, et je ne poſerai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces poliſſons verront qu'ils ont abuſé de mes bonnes diſpoſitions, et nous ne ſignerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, et moi à Vienne.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc; il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monſieur le Comte, vous payerez des vingtièmes juſqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère; j'ai raſſemblé toutes mes forces; et tous ces drôles qui feſaient les impertinens, apprendront à qui ils ſe ſont joués.

Le comte de *Saint-Germain* eſt un conte pour rire (1). Pour votre duc, il ne ſera pas

(1) C'était un aventurier qui ſe donnait pour immortel; il avait aſſiſté JESUS-CHRIST au calvaire, et s'était trouvé

long-temps miniſtre ; ſongez qu'il a duré deux printemps. Cela eſt exorbitant en France, et preſque ſans exemple. Sous ce règne-ci les miniſtres n'ont pas pouſſé des racines dans leurs places. 1760.

Je vous ai envoyé mon Charles XII : je n'en ai fait tirer que douze exemplaires que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en eſt reſté aucun. C'eſt encore de ce genre d'ouvrages qui ſont bons dans de petites ſociétés, mais qui ne ſont pas faits pour le public. Je ſuis un *dilettante* en tout genre ; je puis dire mon ſentiment ſur les grands maîtres ; je peux vous juger, et avoir mon opinion du mérite de *Virgile ;* mais je ne ſuis pas fait pour le dire en public, parce que je n'ai pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe ou non, ma ſociété indulgente relèvera mes bévues et me pardonnera ; il n'en eſt pas de même du public ; il faut être plus circonſpect en écrivant pour lui que pour ſes amis. Mes ouvrages ſont comme ces propos de table où l'on penſe tout haut, où l'on parle ſans ſe gêner, et où l'on ne ſe formaliſe point d'être contredit.

Lorſque j'ai quelques momens de reſte, la

au concile de Trente ; il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des miniſtres qui l'employaient comme eſpion.

1760. démangeaiſon d'écrire me prend; je ne me refuſe pas ce léger plaiſir; cela m'amuſe, me diſſipe, et me rend enſuite plus diſpoſé au travail dont je ſuis chargé.

Pour vous parler à préſent raiſon, vous devez croire que je n'étais point auſſi preſſé de la paix qu'on ſe l'eſt imaginé en France, et qu'on ne devait point me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordra les doigts à coup sûr; et pour moi (ou pour mieux dire pour les intérêts de l'Etat que je gouverne) il n'y perdra rien.

Adieu; vivez en paix, que mes vers vous cauſent un profond ſommeil, et vous donnent des rêves agréables. Si au moins vous vouliez m'en marquer les fautes groſſières, encore ſerait-ce quelque choſe? Les corrections ne me coûtent rien à préſent.

Je vous recommande, monſieur le Comte, à la protection de la très-ſainte immaculée Vierge, et à celle de monſieur ſon fils l. p.

FÉDÉRIC.

N. B. Tous ceux qui étudient le protocole du cérémonial pourront prendre copie de la fin de cette lettre, et en augmenter le ſtyle de la chancellerie par ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer au ſaint-père, peut-être lui ferez-vous plaiſir; et la chancellerie des brefs pourra s'en ſervir.

LETTRE CXXXVIII. 1760.

DU ROI.

A Meiſſen, le 12 de mai.

Je ſais très-bien que j'ai des défauts, et même de grands défauts. Je vous aſſure que je ne me traite pas doucement, et que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail ſerait moins infructueux ſi j'étais dans une ſituation où mon ame n'eût pas à ſouffrir des ſecouſſes auſſi impétueuſes et des agitations auſſi violentes que celles auxquelles elle a été expoſée depuis un temps, et auxquelles probablement elle ſera encore en butte.

La paix s'eſt envolée avec les papillons ; il n'en eſt plus queſtion du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, et l'on veut ſe battre juſque *in ſecula ſeculorum*.

Je n'entre point dans la recherche du paſſé. Vous avez eu ſans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philoſophe. Je vous ai tout pardonné, et même je veux tout oublier. Mais ſi vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en

1760. feriez pas tiré auſſi bien chez tout autre. Tenez-le-vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que ſon oncle pour couvrir ſes défauts. On parle de la ſervante de *Molière*, mais perſonne ne parlera de la nièce de *Voltaire*. Pour mes vers et mes rapſodies, je n'y penſe pas : j'ai bien ici d'autres affaires ; et j'ai fait divorce avec les Muſes juſqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire ; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que *Phihihu* (*) eſt en plein voyage. Si un certain petit duc poſſédé d'une centaine de légions de démons autrichiens ne ſe fait promptement exorciſer, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choſes à ſon ſublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la baſtille. Après toute la mauvaiſe volonté qu'ils me témoignent, c'eſt une bien faible vengeance que celle de les perſifler.

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles ſur le tombeau de l'abbé *Pâris*. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres ; qu'on y eſt plus fou que jamais, non pas d'une joie

(*) C'eſt le titre d'un ouvrage du *R. de P.*

aimable, mais d'une folie ſombre et taciturne. Votre nation eſt de toutes celles de l'Europe la plus inconſéquente ; elle a beaucoup d'eſprit, mais point de ſuite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute ſon hiſtoire. 1760.

Il faut que ce ſoit un caractère indélébile qui lui eſt empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue ſuite de règnes que quelques années de *Louis XIV*. Le règne de *Henri IV* ne fut pas aſſez tranquille ni aſſez long pour qu'on en puiſſe faire mention. Durant l'adminiſtration de *Richelieu*, on remarque de la liaiſon dans les projets, et du nerf dans l'exécution ; mais en vérité ce ſont de bien courtes époques de ſageſſe pour une auſſi longue hiſtoire de folies.

La France a pu produire des *Deſcarte*, des *Mallebranche*, mais ni des *Leibnitz*, ni des *Locke*, ni des *Newton*. En revanche, pour le goût vous ſurpaſſez toutes les autres nations, et je me rangerai ſous vos étendards quant à ce qui regarde la fineſſe du diſcernement, et le choix judicieux et ſcrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'eſt une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'eſt pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraiſſent, en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel

1760. ouvrage de d'*Alembert*, ſurtout ſes Elémens de philoſophie et ſon Diſcours encyclopédique. Les autres livres qui me ſont tombés entre les mains ne ſont pas dignes d'être brûlés.

Adieu ; vivez en paix dans votre retraite, et ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que ſoixante-deux ans, et votre ame eſt encore pleine de ce feu qui anime les corps et les ſoutient. Vous m'enterrerez, moi et la moitié de la génération préſente. Vous aurez le plaiſir de faire un couplet malin ſur mon tombeau, et je ne m'en fâcherai pas : je vous en donne l'abſolution d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à préſent ; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plutôt que vous ne le croyez. Pour moi je m'en irai là-bas raconter à *Virgile* qu'il y a un français qui l'a ſurpaſſé dans ſon art. J'en dirai autant aux *Sophocle* et aux *Euripide :* je parlerai à *Thucydide* de votre hiſtoire, à *Quinte-Curce* de votre Charles XII ; et je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un ſeul homme a réuni en lui leurs mérites différens. Mais *Maupertuis*, pour les conſoler, fera lire dans un coin l'Akakia à *Zoïle*.

Il faut mettre un *remora* dans les lettres que l'on écrit à des indiſcrets : c'eſt le ſeul

moyen de les empêcher de les lire aux coins des rues et en plein marché. 1760.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXIX.

DU ROI.

A Radeberg, le 21 juin.

Je reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 30 de mai, l'autre du 3 de juin. Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718 a paru votre Oedipe ; vous aviez alors 19 ans, donc....

Nous allions livrer bataille hier ; l'ennemi, qui était ici, s'eſt retiré ſur Radeberg, et mon coup ſe trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suiſſerie, ſi vous le voulez.

Vous me parlez toujours de la paix : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France et l'Angleterre, à mon incluſion. Les Français ont voulu me jouer, et je les plante là : cela eſt tout ſimple. Je ne ferai point de paix ſans les Anglais, et ceux-là n'en feront point ſans moi. Je me ferais

—— plutôt châtrer que de prononcer encore la
1760. ſyllabe de paix à vos Français.

Qu'eſt-ce que ſignifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir ſelon ſa façon de penſer, s'il n'a point le libre arbitre de ſe conduire en conſéquence? J'abandonne le tripot de Verſailles au patelinage de ceux qui s'amuſent aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités; et, duſſé-je périr, je m'adreſſerais plutôt au grand mogol qu'à *Louis le bien-aimé*, pour ſortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et ſi pendant la préſente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'eſt qu'il m'avait outré, et que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles ſoient. Ces rogatons ne ſont d'ailleurs connus de perſonne. Je ne comprends donc rien à ces perſonnalités, à moins que par là vous ne déſigniez la *Pompadour*.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Pruſſe ait des ménagemens à garder avec une demoiſelle *Poiſſon*, ſurtout ſi elle eſt arrogante,

et qu'elle manque à ce qu'elle doit de reſpect à des têtes couronnées. 1760.

Voilà ma confeſſion, voilà tout ce que je pourrais dire à *Minos*, à *Rhadamante*, ſi j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler ſouvent ſans que j'aye ouvert la bouche. On peut avoir mis ſur mon compte des choſes auxquelles je n'ai pas penſé. Ce ſont des tours dont la cour de Vienne s'eſt ſouvent ſervie, et qui dans plus d'une occaſion lui ont réuſſi.

Cette tracaſſerie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs? à la bonne heure. Je vous dirai des vérités. J'eſtime en vous le plus beau génie que les ſiècles aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre proſe, ſurtout ces petites pièces détachées de vos Mélanges de littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact auſſi fin, ni le goût auſſi sûr, auſſi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la converſation; vous ſavez inſtruire et amuſer en même temps. Vous êtes la créature la plus ſéduiſante que je connaiſſe, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de grâces dans l'eſprit, que vous pouvez offenſer et mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaiſſent. Enfin vous ſeriez parfait ſi vous n'étiez pas homme.

1760. Contentez-vous de ce panégyrique abrégé Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des dispositions à faire et des dépêches à dicter.

Je recommande monsieur le comte de *Tourney* à la protection de son ange gardien, de la très-sainte et immaculée Vierge, et du chevalier puîné du p.... *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXL.

DU ROI.

Le 31 d'octobre.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes passagères que j'ai excroquées au hasard. Depuis ce temps les Russes ont fait une furation dans le Brandebourg : j'y suis accouru, ils se sont sauvés tout de suite, et je me suis tourné vers la Saxe, où les affaires demandaient ma présence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par devers nous ; celle-ci a été la plus dure et la plus fatigante de toutes ; mon

tempérament s'en reſſent, ma ſanté s'affaiblit, et mon eſprit baiſſe à proportion que ſon étui menace ruine. 1760.

Je ne ſais quelle lettre on a pu intercepter, que j'écrivais au marquis d'*Argens* : il ſe peut qu'elle ſoit de moi ; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de *Choiſeul* ni d'*Eve* ni d'*Adam*. Peu m'importe qu'il ait des ſentimens pacifiques ou guerriers. S'il aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas ? Je ſuis ſi occupé de mes affaires, que je n'ai pas le temps de penſer à celles des autres. Mais laiſſons là tous ces illuſtres ſcélérats, ces fléaux de la terre et de l'humanité.

Dites moi, je vous prie, de quoi vous aviſez-vous d'écrire l'hiſtoire des loups et des ours de la Sibérie ? et que pourrez-vous rapporter du czar, qui ne ſe trouve dans la vie de *Charles XII* ? Je ne lirai point l'hiſtoire de ces barbares ; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémiſphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jéſuites et contre les ſuperſtitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur ; mais croyez-vous que le monde changera ? L'eſprit humain eſt faible ; plus des trois quarts des hommes ſont faits pour l'eſclavage du plus abſurde fanatiſme. La crainte du diable et de l'enfer

1760. leur faſcine les yeux, et ils déteſtent le ſage qui veut les éclairer. Le gros de notre eſpèce eſt ſot et méchant. J'y recherche en vain cette image de DIEU dont les théologiens aſſurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en ſoi; peu ſavent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorſque la terreur des lois ne les retient pas.

Vous me trouverez peut-être trop miſanthrope. Je ſuis malade; je ſouffre; et j'ai affaire à une demi-douzaine de coquins et de coquines, qui démonteraient un *Socrate*, un *Antonin* même. Vous êtes heureux de ſuivre le conſeil de *Candide*, et de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un ſillon, que le roſſignol chante, que le dauphin nage, et que je faſſe la guerre.

Plus je fais ce métier et plus je me perſuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai long-temps: ma ſanté baiſſe à vue d'œil, et je pourrais bien aller bientôt entretenir *Virgile* de la Henriade, et deſcendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaiſirs et nos eſpérances ne nous ſuivent plus, où votre beau génie et celui d'un goujat ſont réduits à la même valeur, où enfin on ſe trouve dans l'état qui précéda la naiſſance.

Peut-être

Peut-être dans peu vous pourrez vous amuſer à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers et que j'en fis de mauvais, que je ne fus pas aſſez ſtupide pour ne pas eſtimer vos talens ; enfin, vous rendrez de moi le compte que *Babouc* rendit de Paris au génie *Ituriel*. 1760.

Voici une grande lettre pour la poſition où je me trouve. Je la trouve un peu trop noire, cependant elle partira telle qu'elle eſt ; elle ne ſera point interceptée en chemin, et demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu ; vivez heureux, et dites un petit *benedicite* en faveur des pauvres philoſophes qui ſont en purgatoire.

FÉDÉRIC.

1765.

LETTRE CXLI.

DU ROI.

A Berlin, le premier de janvier. (1)

Je vous ai cru ſi occupé à écraſer l'*inf*..., que je n'ai pu préſumer que vous penſiez à autre choſe. Les coups que vous lui avez portés l'auraient terraſſée il y a long-temps, ſi cette hydre ne renaiſſait ſans ceſſe du fond de la ſuperſtition répandue ſur toute la face de la terre. Pour moi, détrompé dès long-temps des charlataneries qui ſéduiſent les hommes, je range le théologien, l'aſtrologue, l'adepte et le médecin dans la même catégorie.

J'ai des infirmités et des maladies : je me guéris moi-même par le régime et par la patience. La nature a voulu que notre eſpèce payât à la mort un tribut de deux et demi pour cent. C'eſt une loi immuable contre laquelle la faculté s'oppoſera vainement : et quoique j'aye très-grande opinion de l'habileté du ſieur *Tronchin*, il ne pourra cependant pas diſconvenir qu'il y a peu de remèdes ſpécifiques, et qu'après tout des herbes et des

(1) On n'a rien trouvé de 1761 à 1764.

minéraux pilés ne peuvent ni refaire ni redreſſer des reſſorts uſés et à demi détruits par le temps. 1765.

Les plus habiles médecins droguent le malade pour tranquilliſer ſon imagination, et le guériſſent par le régime : et comme je ne trouve pas que des élixirs et des potions puiſſent me donner la moindre conſolation, dès que je ſuis malade, je me mets à un régime rigoureux; et juſqu'ici je m'en ſuis bien trouvé.

Vous pouvez donc conſoler l'Europe de la perte importante qu'elle croyait faire de mon individu (quoique je la trouve des plus minces); car, quoique je ne jouiſſe pas d'une ſanté bien ferme ni bien brillante, cependant je vis; et je ne ſuis pas du ſentiment que notre exiſtence vaille qu'on ſe donne la peine de la prolonger, quand même on le pourrait.

D'ailleurs, je vous ſuis fort obligé de la part que vous prenez à ma ſanté, et des choſes obligeantes que vous me dites. Je regrette que votre âge donne de juſtes appréhenſions de voir finir avec vous cette pépinière de grands hommes et de beaux génies, qui ont ſignalé le ſiècle de *Louis XIV.* Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

1765.

LETTRE CXLII.

DU ROI.

A Sans-souci, le 24 d'octobre.

Si je n'ai pas l'art de vous rajeunir, j'ai toutefois le désir de vous voir vivre long-temps pour l'ornement et l'instruction de notre siècle. Que ferait-ce des belles-lettres si elles vous perdaient? Vous n'avez point de successeur. Vivez donc le plus long-temps que cela sera possible.

Je vois que vous avez à cœur l'établissement de la petite colonie dont vous m'avez parlé (1). Je suis embarrassé comment vous répondre sur bien des articles. Cette maison de Milan dont vous me parlez, proche de Clèves, a été ruinée par les Français; et, autant que je me rappelle, elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'est engagé de la rétablir pour son usage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient, et je ne saurais passer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'échéance du bail sera terminée.

(1) Il s'agissait d'établir à Clèves une petite colonie de philosophes français qui y pourraient dire librement la vérité, sans craindre ni ministres, ni prêtres, ni parlemens.

Cela n'empêchera pas que votre colonie ne s'établiſſe ; et je crois que le moyen le plus ſimple ſerait que ces gens envoyaſſent quelqu'un à Clèves pour voir ce qui ſerait à leur convenance, et de quoi je puis diſpoſer en leur faveur. Ce ſera le moyen le plus court, et qui abrégera tous les mal-entendus auxquels l'éloignement des lieux et l'ignorance du local pourraient donner lieu. 1765.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité. Pour moi, qui connais beaucoup cette eſpèce à deux pieds, ſans plumes, par les devoirs de mon état, je vous prédis que ni vous ni tous les philoſophes du monde ne corrigeront le genre-humain de la ſuperſtition à laquelle il tient. La nature a mis cet ingrédient dans la compoſition de l'eſpèce : c'eſt une crainte, c'eſt une faibleſſe, c'eſt une crédulité, une précipitation de jugement, qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le ſyſtême merveilleux.

Il eſt peu d'ames philoſophiques et d'une trempe aſſez forte pour détruire en elles les profondes racines que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon ſens eſt détrompé des erreurs populaires, qui ſe révoltent contre les abſurdités, et qui à l'approche de la mort redeviennent

1765. ſuperſtitieux par crainte, et meurent en capucins : vous en voyez d'autres dont la façon de penſer dépend de leur digeſtion, bonne ou mauvaiſe.

Il ne ſuffit pas, à mon ſens, de détromper les hommes ; il faudrait pouvoir leur inſpirer le courage d'eſprit, ou la ſenſibilité et la terreur de la mort triompheront des raiſonnemens les plus forts et les plus méthodiques.

Vous penſez, parce que les quakers et les ſociniens ont établi une religion ſimple, qu'en la ſimplifiant encore davantage on pourrait ſur ce plan fonder une nouvelle croyance. Mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit ; et ſuis preſque convaincu que ſi ce troupeau ſe trouvait conſidérable, il enfanterait en peu de temps quelque ſuperſtition nouvelle, à moins qu'on ne choisît, pour le compoſer, que des ames exemptes de crainte et de faibleſſe. Cela ne ſe trouve pas communément.

Cependant je crois que la voix de la raiſon, à force de s'élever contre le fanatiſme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps : et c'eſt beaucoup gagner.

On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus cruelle, de la plus barbare folie qui les ait poſſédés, et dont les ſuites font horreur.

Le fanatiſme et la rage de l'ambition ont ruiné des contrées floriſſantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévaſtations qui ſe ſont faites, vous ſaurez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maiſons en Siléſie ; en Poméranie et dans la nouvelle Marche ſix mille cinq cents : ce qui fait, ſelon *Newton* et d'*Alembert*, quatorze mille cinq cents habitations. 1765.

La plus grande partie a été brûlée par les Ruſſes. Nous n'avons pas fait une guerre auſſi abominable; et il n'y a eu de détruit de notre part que quelques maiſons dans les villes que nous avons aſſiégées, dont le nombre certainement n'approche pas de mille. Le mauvais exemple ne nous a pas ſéduits ; et j'ai de ce côté-là ma conſcience exempte de tout reproche.

A préſent que tout eſt tranquille et rétabli, les philoſophes par préférence trouveront des aſiles chez moi, par-tout où ils voudront, à plus forte raiſon l'ennemi de *Baal*, ou de ce culte que dans le pays où vous êtes on appelle la *proſtituée de Babylone*.

Je vous recommande à la ſainte garde d'*Epicure*, d'*Ariſtipe*, de *Locke*, de *Gaſſendi*, de *Bayle* et de toutes ces ames épurées de préjugés, que leur génie immortel a rendus des chérubins attachés à l'arche de la vérité.

FÉDÉRIC.

1766. Si vous voulez nous faire paſſer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaiſir à ceux qui eſpèrent en celui qui délivrera ſon peuple du joug des impoſteurs.

LETTRE CXLIII.

DU ROI.

A Berlin, le 8 de janvier.

NON, il n'eſt point de plus plaiſant vieillard que vous. Vous avez conſervé toute la gaieté, et l'aménité de votre jeuneſſe. Votre lettre ſur les miracles m'a fait pouffer de rire. Je ne m'attendais pas à m'y trouver, et je fus ſurpris de m'y voir placé entre les Autrichiens et les cochons. Votre eſprit eſt encore jeune, et tant qu'il reſtera tel, il n'y a rien à craindre pour le corps. L'abondance de cette liqueur qui circule dans les nerfs et qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des reſſources pour vivre.

Si vous m'aviez dit, il y a dix ans, ce que vous dites en finiſſant votre lettre, vous ſeriez encore ici.

Il n'y a que les talens qui diſtinguent le vulgaire des grands hommes. On peut s'empêcher de commettre des crimes ; mais on ne

peut

peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts. 1766.

Comme la terre la plus fertile, en même temps qu'elle porte le froment, fait éclore l'ivraie, l'*inf*.... ne donne que des herbes venimeuſes. Il vous eſt réſervé de l'écraſer avec votre redoutable maſſue, avec les ridicules que vous répandez ſur elle, et qui portent plus de coups que tous les argumens. Peu d'hommes ſavent raiſonner, tous craignent le ridicule.

Il eſt certain que ce qu'on appelle honnêtes gens en tout pays commence à penſer. Dans la ſuperſtitieuſe Bohème, en Autriche, ancien ſiége du fanatiſme, les perſonnes de miſe commencent à ouvrir les yeux. Les images des ſaints n'ont plus ce culte dont elles avaient joui autrefois. Quelques barrières que la cour oppoſe à l'entrée des bons ouvrages, la vérité perce nonobſtant toutes ces ſévérités. Quoique les progrès ne ſoient pas rapides, c'eſt toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la ſuperſtition.

Dans nos pays proteſtans on va plus vîte; et peut-être ne faudra-t-il plus qu'un ſiècle pour que les animoſités qui naquirent des parties *ſub utrâque*, et la ſorbonne, ſoient entièrement éteintes. De ce vaſte domaine

1766. du fanatiſme, il ne reſte guère que la Pologne, le Portugal, l'Eſpagne et la Bavière, où la craſſe ignorance et l'engourdiſſement des eſprits maintiennent encore la ſuperſtition.

Pour vos Génevois, depuis que vous y êtes, ils ſont non-ſeulement mécroyans, ils ſont encore devenus tous de beaux eſprits. Ils font des converſations entières en antithèſes et en épigrammes. C'eſt un miracle par vous opéré. Qu'eſt-ce que reſſuſciter un mort en comparaiſon de donner de l'imagination à qui la nature en a refuſé ? En France, aucun conte de balourdiſe qui ne roule ſur un ſuiſſe ; en Allemagne, quoique nous ne paſſions pas pour les plus découplés, nous plaiſantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé. Vous créez des êtres où vous réſidez : vous êtes le *Prométhée* de Genève. Si vous étiez demeuré ici, nous ferions à préſent quelque choſe. Une fatalité qui préſide aux choſes de la vie, n'a pas voulu que nous jouiſſions de tant d'avantages.

A peine aviez-vous quitté votre patrie que la belle littérature y tomba en langueur ; et je crains que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germe qui pouvait reproduire les beaux arts. Le bon goût fut enterré à Rome dans le tombeau de *Virgile*, d'*Ovide*, et

d'*Horace :* je crains que la France en vous perdant n'éprouve le ſort des Romains. 1766.

Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain. Vous durerez autant que j'ai à vivre, et je m'embarraſſe peu du goût, de la ſtérilité ou de l'abondance de la poſtérité.

Adieu ; cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus ſage.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier février.

SIRE,

Je vous fais très-tard mes remercîmens, mais c'eſt que j'ai été ſur le point de ne vous en faire jamais aucun. Ce rude hiver m'a preſque tué ; j'étais tout près d'aller trouver *Bayle*, et de le féliciter d'avoir eu un éditeur qui a encore plus de réputation que lui dans plus d'un genre ; il aurait ſurement plaiſanté avec moi de ce que votre Majeſté en a uſé avec lui comme *Jurieu ;* elle a tronqué l'article *David*. Je vois bien qu'on a imprimé l'ouvrage ſur la ſeconde édition de *Bayle*. C'eſt bien

1766. dommage de ne pas rendre à ce *David* toute la juſtice qui lui eſt due ; c'était un abominable juif, lui et ſes pſaumes. Je connais un roi plus puiſſant que lui et plus généreux, qui à mon gré fait de meilleurs vers. Celui-là ne fait point danſer les collines comme des beliers, et les beliers comme des collines. Il ne dit point qu'il faut écraſer les petits enfans contre la muraille au nom du Seigneur, il ne parle point éternellement d'aſpics et de baſilics. Ce qui me plaît ſurtout de lui, c'eſt que dans toutes ſes épîtres il n'y a pas une ſeule penſée qui ne ſoit vraie ; ſon imagination ne s'égare point. La juſteſſe eſt le fond de ſon eſprit ; et en effet ſans juſteſſe il n'y a ni eſprit ni talent.

Je prends la liberté de lui envoyer un caillou du Rhin pour un boiſſeau de diamans. Voilà les ſeuls marchés que je puiſſe faire avec lui.

Les dévotes de Verſailles n'ont pas été trop contentes du peu de confiance que j'ai en ſainte *Geneviève ;* mais le monarque philoſophe prendra mon parti.

Puiſque les aventures de Neuchâtel l'ont fait rire, en voici d'autres que je ſouhaite qui l'amuſent. Comme ce ſont des affaires graves qui ſe paſſent dans ſes Etats, il eſt juſte qu'elles ſoient portées au tribunal de ſa raiſon.

Il y a en France un nouveau procès tout

ſemblable à celui des *Calas :* et il paraîtra dans quelque temps un mémoire ſigné de pluſieurs avocats, qui pourra exciter la curioſité et la ſenſibilité. On verra que nos papiſtes ſont toujours perſuadés que les proteſtans égorgent leurs enfans pour plaire à DIEU. Si ſa Majeſté veut avoir ce mémoire, je la ſupplie de me faire dire par quelle voie je dois l'adreſſer. J'ignore s'il le faut mettre à la poſte, ou le faire partir par les chariots d'Allemagne. 1766.

LETTRE CXLV.

DU ROI.

A Potſdam, le 25 février.

J'AURAIS été fâché de vous ſavoir ſitôt en la compagnie de *Bayle*. Hâtez-vous lentement à faire ce voyage, et ſouvenez-vous que vous faites l'ornement de la littérature françaiſe dans ce ſiècle où les lettres humaines commencent à dépérir. Mais vous vivrez longtemps : votre vieilleſſe eſt comme l'enfance d'*Hercule*. Ce dieu écraſait des ſerpens dans ſon berceau ; et vous, chargé d'années, vous écraſez l'*Inf*....

Vos vers ſur la mort du dauphin ſont beaux. Je crois qu'ils ont attaqué ſainte *Geneviève*

1766. mal à propos, parce que la reine et la moitié de la cour ont fait des vœux ridicules au cas que le dauphin en réchappât. Vous n'ignorez pas sans doute la sainte conversation de l'évêque de Beauvais avec DIEU, qui lui répondit: *Nous verrons ce que nous avons à faire.*

Dans un temps où les évêques parlent à DIEU, et où les reines font des pélerinages, les offemens des bergères l'emportent sur les statues des héros, et on plante là les philosophes et les poëtes. Les progrès de la raison humaine sont plus lents qu'on ne les croit. En voici la véritable cause : presque tout le monde se contente d'idées vagues des choses; peu ont le temps de les examiner et de les approfondir. Les uns, garrottés par les chaînes de la superstition dès leur enfance, ne veulent ou ne peuvent les briser ; d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de géométrie dans leur tête, et jouissent de la vie, sans qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaisirs. Ajoutez à cela des ames timides, des femmes peureuses; et ce total compose la société. S'il se trouve donc un homme sur mille qui pense, c'est beaucoup. Vous et vos semblables écrivez pour lui ; le reste se scandalise, et vous damne charitablement. Pour moi qui ne vous scandalise point, je ferai mon profit honnête du mémoire des avocats

et de toutes les bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer. 1766.

Je crois qu'il faut que toute la correſpondance de la Suiſſe paſſe par Francfort-au-Mein pour nous parvenir. Je n'en ſuis cependant pas informé au juſte. Ah ! ſi du moins vous aviez fait quelque ſéjour à Neuchâtel, vous auriez donné de l'eſprit au modérateur, à la ſainte ſéquelle. A préſent ce canton eſt comme la Béotie en comparaiſon de Ferney et des lieux où vous habitez, et nous comme les Lapons. N'oubliez pas ces Lapons ; ils aiment vos ouvrages, et s'intéreſſent à votre conſervation.

FÉDÉRIC.

1766.

LETTRE CXLVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 7 d'auguſte.

MON neveu m'a écrit qu'il ſe propoſait de viſiter en paſſant le philoſophe de Ferney. Je lui envie le plaiſir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom était de trop dans vos converſations ; et vous aviez tant de matières à traiter, que leur abondance ne vous impoſait pas la néceſſité d'avoir recours au philoſophe de Sans-ſouci pour fournir à vos entretiens.

Vous me parlez d'une colonie de philoſophes qui ſe propoſent de s'établir à Clèves : je ne m'y oppoſe point ; je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent, au bois près que le ſéjour de leurs compatriotes a preſque entièrement détruit dans ces forêts, toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, et qu'en imprimant ils obſervent de la décence dans leurs écrits.

La ſcène qui s'eſt paſſée à Abbeville eſt tragique : mais n'y a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis ? faut-il heurter de front des préjugés que le temps a conſacrés dans

l'eſprit des peuples? Et ſi l'on veut jouir de la liberté de penſer, faut-il inſulter à la croyance établie? Quiconque ne veut point remuer, eſt rarement perſécuté. Souvenez-vous de ce mot de *Fontenelle :* Si j'avais la main pleine de vérités, je penſerais plus d'une fois avant de l'ouvrir. 1766.

Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé ; et ſi votre parlement a ſévi contre ce malheureux jeune homme qui a frappé le ſigne que les chrétiens révèrent comme le ſymbole de leur ſalut, accuſez-en les lois du royaume (1). C'eſt ſelon ces lois que tout magiſtrat fait ſerment de juger ; il ne peut prononcer la ſentence que ſelon ce qu'elles contiennent ; et il n'y a de reſſource pour l'accuſé qu'en prouvant qu'il n'eſt pas dans le cas de la loi.

Si vous me demandiez ſi j'aurais prononcé un arrêt auſſi dur, je vous dirais que non, et que, ſelon mes lumières naturelles, j'aurais proportionné la punition au délit. Vous avez briſé une ſtatue, je vous condamne à la rétablir : vous n'avez pas ôté le chapeau devant

(1) Il n'exiſtait aucune loi en France d'après laquelle on pût condamner le chevalier de *la Barre ;* et ce qui le prouve, c'eſt que depuis vingt ans aucun des membres du tribunal que cet arrêt a couvert d'opprobre, n'a oſé la citer ; mais il eſt vrai qu'ils en ont ſuppoſé l'exiſtence, ce qui prouve ou une ignorance honteuſe de la légiſlation, ou un fanatiſme porté juſqu'à la démence.

1766. le curé de la paroiſſe qui portait ce que vous ſavez, eh bien, je vous condamne à vous préſenter quinze jours conſécutifs ſans chapeau à l'égliſe : vous avez lu les ouvrages de *Voltaire*, oh çà, monſieur le jeune homme, il eſt bon de vous former le jugement; pour cet effet, on vous enjoint d'étudier la Somme de St *Thomas* et le guide-âne de monſieur le curé. L'étourdi aurait peut-être été puni plus ſévèrement de cette manière qu'il ne l'a été par les juges; car l'ennui eſt un ſiècle, et la mort un moment.

Que le ciel ou la deſtinée écarte cette mort de votre tête, et que vous éclairiez doucement et paiſiblement ce ſiècle que vous illuſtrez ! Si vous venez à Clèves, j'aurai encore le plaiſir de vous revoir et de vous aſſurer de l'admiration que votre génie m'a toujours inſpirée. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLVII. 1766.

DU ROI.

A Potſdam, le 13 d'auguſte.

Je compte que vous aurez déjà reçu ma réponſe à votre avant-dernière lettre. Je ne puis trouver l'exécution d'Abbeville auſſi affreuſe que l'injuſte ſupplice de *Calas*. Ce *Calas* était innocent ; le fanatiſme ſe ſacrifie cette victime, et rien dans cette action atroce ne peut ſervir d'excuſe aux juges. Bien loin de là, ils ſe ſouſtraient aux formalités des procédures, et ils condamnent au ſupplice ſans avoir des preuves, des convictions, des témoins.

Ce qui vient d'arriver à Abbeville eſt d'une nature bien différente. Vous ne conteſterez pas que tout citoyen doit ſe conformer aux lois de ſon pays : or il y a des punitions établies par les légiſlateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation. La diſcrétion, la décence, ſurtout le reſpect que tout citoyen doit aux lois, obligent donc de ne point inſulter au culte reçu, et d'éviter le ſcandale et l'inſolence. Ce ſont ces lois de ſang qu'on devrait réformer, en proportionnant la punition à la faute ; mais tant que ces

1766. lois rigoureuſes demeureront établies, les magiſtrats ne pourront pas ſe diſpenſer d'y conformer leur jugement.

Les dévots en France crient contre les philoſophes, et les accuſent d'être la cauſe de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre, il y eut des inſenſés qui prétendirent que l'Encyclopédie était cauſe des infortunes qu'eſſuyaient les armées françaiſes. Il arrive pendant cette effervescence que le miniſtère de Verſailles a beſoin d'argent, et il ſacrifie au clergé qui en promet, des philoſophes qui n'en ont point et qui n'en peuvent donner. Pour moi, qui ne demande ni argent ni bénédiction, j'offre des aſiles aux philoſophes, pourvu qu'ils ſoient ſages, qu'ils ſoient auſſi pacifiques que le beau titre dont ils ſe parent le ſous-entend; car toutes les vérités enſemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'ame, ſeul bien dont les hommes puiſſent jouir ſur l'atome qu'ils habitent. Pour moi qui ſuis un raiſonneur ſans enthouſiaſme, je déſirerais que les hommes fuſſent raiſonnables, et ſurtout qu'ils fuſſent tranquilles.

Nous connaiſſons les crimes que le fanatiſme de religion a fait commettre. Gardons-nous d'introduire le fanatiſme dans la philoſophie : ſon caractère doit être la douceur et la modération. Elle doit plaindre la fin

tragique d'un jeune homme qui a commis une extravagance ; elle doit démontrer la rigueur excessive d'une loi faite dans un temps grossier et ignorant ; mais il ne faut pas que la philosophie encourage à de pareilles actions, ni qu'elle fronde des juges qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils l'ont fait. 1766.

Socrate n'adorait pas les *Deos majores et minores gentium ;* toutefois il assistait aux sacrifices publics. *Gassendi* allait à la messe, et *Newton* au prône.

La tolérance dans une société doit assurer à chacun la liberté de croire ce qu'il veut ; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriser l'effronterie et la licence de jeunes étourdis qui insultent audacieusement à ce que le peuple révère. Voilà mes sentimens, qui sont conformes à ce qu'assurent la liberté et la sureté publique, premier objet de toute législation.

Je parie que vous pensez en lisant ceci : cela est bien allemand, cela se ressent bien du flegme d'une nation qui n'a que des passions ébauchées.

Nous sommes, il est vrai, une espèce de végétaux en comparaison des Français : aussi n'avons-nous produit ni Jérusalem délivrée, ni Henriade. Depuis que l'empereur *Charlemagne* s'avisa de nous faire chrétiens, en nous

égorgeant, nous le ſommes reſtés ; à quoi
1766. peut-être a contribué notre ciel toujours chargé de nuages, et les frimats de nos longs hivers.

Enfin prenez-nous tels que nous ſommes : *Ovide* s'accoutuma bien aux mœurs des peuples de Tomes ; et j'ai aſſez de vaine gloire pour me perſuader que la province de Clèves vaut mieux que le lieu où le Danube ſe jette par ſept bouches dans la mer Noire. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLVIII. 1766.

DU ROI.

A Breſlau, le premier de ſeptembre.

VOUS aurez vu par ma lettre précédente que des philoſophes paiſibles doivent s'attendre d'être bien reçus chez moi. Je n'ai point vu le fils de l'*Hippocrate* moderne, et ne lui ai point parlé. Je ne ſais ce qui peut être tranſpiré du deſſein de vos philoſophes ; je m'en lave les mains. Je ſuis ici dans une province où l'on préfère la phyſique à la métaphyſique : on cultive les champs, on a rebâti huit mille maiſons, et l'on fait des milliers d'enfans par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique et guerrière a fait périr.

Je ne ſais ſi, tout bien conſidéré, il n'eſt pas plus avantageux de travailler à la population qu'à faire de mauvais argumens. Les ſeigneurs et le peuple, occupés de leur rétabliſſement, vivent en paix ; et ils ſont ſi pleins de leur ouvrage que perſonne ne fait attention au culte de ſon voiſin. Les étincelles de haine de religion qui ſe ranimaient ſouvent avant la guerre, ſont éteintes ; et l'eſprit de tolérance gagne journellement dans la façon de

1766. penſer des habitans. Croyez que le déſœuvrement donne lieu à la plupart des diſputes. Pour les éteindre en France, il ne faudrait que renouveler les temps des défaites de Poitiers et d'Azincourt ; vos eccléſiaſtiques et vos parlemens, fortement occupés de leurs propres affaires, ne penſeraient qu'à eux, et laiſſeraient le public et le gouvernement tranquilles. C'eſt une propoſition à faire à ces meſſieurs : je doute toutefois qu'ils l'approuvent.

Vos ouvrages ſont répandus ici, et entre les mains de tout le monde. Il n'y a point de climat, point de peuple où votre nom ne perce, point de ſociété policée où votre réputation ne brille.

Jouiſſez de votre gloire, et jouiſſez-en longtemps. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE CXLIX. 1766.

DU ROI.

A Sans-souci, le 13 de septembre.

Vous n'avez pas besoin de me recommander les philosophes : ils seront tous bien reçus, pourvu qu'ils soient modérés et paisibles. Je ne peux leur donner ce que je n'ai pas. Je n'ai point le don des miracles, et ne puis ressusciter les bois du parc de Clèves, que les Français ont coupés et brûlés ; mais d'ailleurs ils y trouveront asile et sureté.

Il me souvient d'avoir lu dans ce livre brûlé dont vous me parlez, qu'il était imprimé à Berne ; les Bernois ont donc exercé une juridiction légitime sur cet ouvrage. Ils ont brûlé des conciles, des controverses, des fanatiques et des papes : à quoi j'applaudis fort, en qualité d'hérétique. Ce ne sont que des niaiseries, en comparaison de ce qui vient de se passer à Abbeville. Rôtir des hommes passe la raillerie ; jeter du papier au feu, c'est humeur.

Vous devriez par représailles faire un *auto-da-fé* à Ferney, et condamner aux flammes

1766. tous les ouvrages de théologie et de controverse de votre voisinage, en rassemblant autour du brasier des théologiens de toute secte pour les régaler de ce doux spectacle. Pour moi dont la foi est tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère, moi, sans m'embarrasser même de la foi des autres.

Vos missionnaires dessilleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront. Mais que de bêtes dans le monde qui ne pensent point! que de personnes livrées au plaisir, que le raisonnement fatigue! que d'ambitieux occupés de leurs projets! sur ce grand nombre, combien peu de gens aiment à s'instruire et à s'éclairer! Le brouillard épais qui aveuglait l'humanité au Xe et XIIIe siècles, est dissipé; cependant la plupart des yeux sont myopes; quelques-uns ont les paupières collées.

Vous avez en France les *convulsionnaires*; en Hollande on connaît les *fins*, ici les *piétistes*. Il y aura de ces espèces-là tant que le monde durera, comme il se trouve des chênes stériles dans les forêts, et des frelons près des abeilles.

Croyez que si des philosophes fondaient un gouvernement, qu'au bout d'un demi-siècle le peuple se forgerait des superstitions nouvelles, et qu'il attacherait son culte à un objet quelconque qui frapperait les sens, ou

il ſe ferait de petites idoles, ou il révérerait le tombeau de ſes fondateurs, ou il invoquerait le ſoleil; ou quelque abſurdité pareille l'emporterait ſur le culte pur et ſimple de l'Etre ſuprême. 1766.

La ſuperſtition eſt une faibleſſe de l'eſprit humain; elle eſt inhérente à cet être: elle a toujours été, elle ſera toujours. Les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France; mais que m'importe qu'on ſe proſterne devant une pâte de pain azyme, devant le bœuf *Apis*, devant l'arche d'alliance, ou devant une ſtatue? Le choix ne vaut pas la peine; la ſuperſtition eſt la même, et la raiſon n'y gagne rien.

Mais de ſe bien porter à ſoixante-dix ans, d'avoir l'eſprit libre, d'être encore l'ornement du Parnaſſe à cet âge, comme dans ſa première jeuneſſe, cela n'eſt pas indifférent. C'eſt votre deſtin: je ſouhaite que vous en jouiſſiez long-temps, et que vous ſoyez auſſi heureux que le comporte la nature humaine. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

1766.

LETTRE CL.

DU ROI.

A Sans-souci, le 3 de novembre.

Je ne suis pas le seul qui remarque que le génie et les talens sont plus rares en France et en Europe dans notre siècle, qu'à la fin du siècle précédent. Il vous reste trois poëtes, mais qui sont du second ordre : *la Harpe*, *Marmontel* et *Saint-Lambert*. Les injustices qui se font à Abbeville n'empêchent pas qu'un parisien de génie n'achève une bonne tragédie.

Il est sans doute affreux d'égorger des innocens avec le glaive de la loi ; mais la nation en rougit ; mais le gouvernement pensera sans doute à prévenir de tels abus. Il faut encore considérer que plus un Etat est vaste, plus il est exposé à ce que des subalternes abusent de l'autorité qui leur est confiée. Le seul moyen de l'empêcher est d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution les arrêts de mort, qu'après qu'un conseil suprême a revu les procédures et confirmé leur sentence.

Il me semble que le jeune poëte, auteur du Triumvirat, n'a pas plus que soixante-

treize ans. J'en juge ainſi, parce qu'un commençant ne connaît ni ne ſent des nuances auſſi fines qu'il en eſt dans le caractère d'*Octave ;* que les deux actes que j'ai lus ſont ſans déclamation, et d'une ſimplicité qui ne plaît qu'après avoir épuiſé toutes les fuſées de la rhétorique. En ſuppoſant même qu'un jeune homme ait fait cet ouvrage, il eſt sûr qu'un ſage l'a retouché et refondu. Vous m'en avez donné trop et trop peu pour vous arrêter en ſi beau chemin. Je vous compare aux rois : il en coûte à obtenir leur premier bienfait ; celui-là donné, on les accoutume à donner de même. 1766.

J'ai lu votre article *Julien* avec plaiſir. Cependant j'aurais déſiré que vous euſſiez plus ménagé cet abbé de *la Bletterie ;* tout dévot, tout janſéniſte qu'il eſt, il a rendu le premier hommage à la vérité ; il a rendu juſtice, quoique avec des ménagemens qu'il lui convenait de garder ; il a rendu juſtice, dis-je, au caractère de *Julien.* Il ne l'a point appelé *apoſtat.* Il faut tenir compte à un janſéniſte de ſa ſincérité. Je crois qu'il aurait été plus adroit de lui donner des éloges, comme on applaudit à un enfant qui commence à balbutier, pour l'encourager à mieux faire.

Le paſſage d'*Ammien-Marcellin* eſt interpolé ſans doute : vous n'avez, pour vous en

1766. convaincre, qu'à lire ce qui précède et ce qui suit. Ces deux phrases se lient si bien, que la fraude saute aux yeux. C'était le bon temps, dans les premiers siècles : on accommodait les ouvrages à son gré. *Josephe* s'en est ressenti également. L'évangile de *Jean* demeure. Tout ce qui m'étonne, c'est que messieurs les correcteurs ne se soient pas aperçus de certaines incongruités qu'ils auraient pu rectifier avec un coup de plume, comme la double généalogie, la prophétie dont vous faites mention, et nombre d'erreurs de noms de ville, de géographie, &c. &c. : les ouvrages marqués au sceau de l'humanité, c'est-à-dire, de bévues, d'inconséquences, de contradictions, devaient ainsi se déceler eux-mêmes. L'abrutissement de l'espèce humaine, durant tant de siècles, a prolongé le fanatisme. Enfin vous avez été le *Bellérophon* qui a terrassé cette chimère.

Vivez donc pour achever d'en disperser les restes. Mais surtout songez que le repos et la tranquillité d'esprit sont les seuls biens dont nous puissions jouir durant notre pélerinage, et qu'il n'est aucune gloire qui en approche. Je vous souhaite ces biens, et je jure par *Epicure* et par *Aristide* que personne de vos admirateurs ne s'intéresse plus que moi à votre félicité.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLI.

1766.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 25 de novembre.

CET extrait du Dictionnaire de *Bayle* dont vous me parlez, eſt de moi. Je m'y étais occupé dans un temps où j'avais beaucoup d'affaires : l'édition s'en eſt reſſentie. On en prépare à préſent une nouvelle où les articles des courtiſanes ſeront remplacés par ceux d'*Ovide* et de *Lucrèce*, et dans laquelle on reſtituera le bon article de *David*.

Je vous envoie, comme vous le ſouhaitez, cet extrait informe, et qui ne répond point à mon deſſein. Il ſera ſuivi de la nouvelle édition, dès qu'elle ſera achevée. Mais ce ne ſont que de légères chiquenaudes que j'applique ſur le nez de l'*inf*... ; il n'eſt donné qu'à vous de l'écraſer.

Cette *inf*... a eu le ſort des catins. Elle a été honorée tant qu'elle était jeune ; à préſent dans la décrépitude, chacun l'inſulte. Le marquis d'*Argens* l'a aſſez maltraitée dans ſon Julien. Cet ouvrage eſt moins incorrect que les autres ; cependant je n'ai pas été content de la ſortie qu'il fait à propos de rien contre *Maupertuis*. Il ne faut point troubler la cendre

1766. des morts. Quelle gloire y a-t-il de combattre un homme que la mort a déſarmé ? *Maupertuis* ſans doute a fait un mauvais ouvrage ; c'eſt une plaiſanterie gravement écrite. Il aurait pu l'égayer pour que perſonne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la choſe au tragique ; vous attaquâtes ſérieuſement un badinage ; et avec votre redoutable maſſue d'*Hercule* vous écrasâtes un moucheron.

Pour moi, qui voulais conſerver la paix dans la maiſon, je fis tout ce que je pus pour vous empêcher d'éclater.

Vous n'avez rien perdu en quittant ce pays. Vous voilà à Ferney entre votre nièce et des occupations que vous aimez, reſpecté comme le dieu des beaux arts, comme le patriarche des écraſeurs, couvert de gloire, et jouiſſant, de votre vivant, de toute votre réputation ; d'autant plus qu'éloigné au-delà de cent lieues de Paris, on vous conſidère comme mort, et l'on vous rend juſtice.

Mais de quoi vous aviſez-vous de me demander des vers ? *Plutus* a-t-il jamais requis *Vulcain* de lui fournir de l'or ? *Thétis* a-t-elle jamais ſollicité le Rubicon de lui donner ſon filet d'eau ? Puiſque dans un temps où les rois et les empereurs étaient acharnés à me dépouiller, un miſérable, s'alliant avec eux, me pilla mon livre ; puiſqu'il a paru, je vous

en

en envoie un exemplaire en gros caractère. Si votre nièce ſe coiffe à la grecque ou à l'éclipſe, elle pourra s'en ſervir pour des papillotes. 1766.

J'ai fait des poëſies médiocres : en fait de vers, les médiocres et les mauvais ſont égaux. Il faut écrire comme vous, ou ſe taire.

Il n'y a pas long-temps qu'un anglais qui vous a vu, a paſſé ici ; il m'a dit que vous étiez un peu voûté, mais que ce feu que *Prométhée* déroba, ne vous manque point. C'eſt l'huile de la lampe : ce feu vous ſoutiendra. Vous irez à l'âge de *Fontenelle* en vous moquant de ceux qui vous payent des rentes viagères, et en feſant une épigramme quand vous aurez achevé le ſiècle. Enfin, comblé d'ans, raſſaſié de gloire et vainqueur de l'*inf...*, je vous vois monter l'Olympe, ſoutenu par les génies de *Lucrèce*, de *Sophocle*, de *Virgile* et de *Locke*, placé entre *Newton* et *Epicure*, ſur un nuage brillant de clarté.

Penſez à moi quand vous entrerez dans votre gloire, et dites comme celui que vous ſavez : *Ce ſoir tu ſeras aſſis à ma table.*

Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde

FÉDÉRIC.

1767.

LETTRE CLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 janvier.

SIRE,

Je me doutais bien que votre muſe ſe réveillerait tôt ou tard. Je ſais que les autres hommes ſeront étonnés qu'après une guerre ſi longue et ſi vive, occupé du ſoin de rétablir votre royaume, gouvernant ſans miniſtres, entrant dans tous les détails, vous puiſſiez cependant faire des vers français; mais moi je n'en ſuis pas ſurpris, parce que j'ai fort l'honneur de vous connaître : mais ce qui m'étonne, je vous l'avoue, c'eſt que vos vers ſoient bons; je ne m'y attendais pas après tant d'années d'interruption. Des penſées fortes et vigoureuſes, un coup d'œil juſte ſur les faibleſſes des hommes, des idées profondes et vraies, c'eſt-là votre partage dans tous les temps; mais pour du nombre et de l'harmonie, et très-ſouvent même des fineſſes de langage, à trois cents lieues de Paris, dans la Marche de Brandebourg; ce phénomène doit être aſſurément remarqué par notre académie de Paris.

Savez-vous bien, Sire, que votre Majeſté eſt devenue un auteur qu'on épluche? 1767.

Notre doyen, mon gros abbé d'*Olivet*, vient, dans une nouvelle édition de la Proſodie françaiſe, de vous critiquer ſur le mot *crêpe*, dont vous avez retranché impitoyablement le dernier *e* dans une lettre à moi adreſſée et imprimée dans les Oeuvres du philoſophe de Sans-ſouci; mais je ne crois pas que cette édition ait été faite ſous vos yeux: quoi qu'il en ſoit, vous voilà devenu un auteur claſſique, examiné comme *Racine* par notre doyen, cité devant notre tribunal des mots, et condamné ſans appel à faire *crêpe* de deux ſyllabes.

Je me joins au doyen, et je vais intenter au philoſophe de Sans-ſouci une accuſation toute contraire. Vous avez donné deux ſyllabes au mot *hait* dans votre beau diſcours du ſtoïcien.

Votre goût offenſé haït *l'abſinthe amère.*

Nous ne vous paſſerons pas cela. Le verbe *haïr* n'aura jamais deux ſyllabes à l'indicatif, *je hais*, *tu hais*, *il hait*; vous auriez beau nous battre encore:

Nous pourrions bien haïr les infidélités
De ceux qui par humeur ont fait de ſots traités;

——— Nous pourrions bien haïr la fauſſe politique
1767. De ceux qui, s'uniſſant avec nos ennemis,
Ont ſervi les deſſeins d'une cour tyrannique,
Et qui ſe ſont perdus pour perdre leurs amis ;

mais nous ne ferons jamais il *hait* de deux ſyllabes ; prenez, Sire, votre parti là-deſſus, et ayez la bonté de changer ce vers ; cela vous ſera bien aiſé.

Où eſt le temps, Sire, où j'avais le bonheur de mettre des points ſur les *i* à Sans-ſouci et à Potſdam ? Je vous aſſure que ces deux années ont été les plus agréables de ma vie. J'ai eu le malheur de faire bâtir un château ſur les frontières de France, et je m'en repens bien. Les Patagons, la poix réſine, l'exaltation de l'ame, et le trou pour aller tout droit au centre de la terre, m'ont écarté de mon véritable centre. J'ai payé ce trou bien chèrement. J'étais fait pour vous. J'achève ma vie dans ma petite et obſcure ſphère, préciſément comme vous paſſez la vôtre au milieu de votre grandeur et de votre gloire. Je ne connais que la ſolitude et le travail ; ma ſociété eſt compoſée de cinq ou ſix perſonnes qui me laiſſent une liberté entière, et avec qui j'en uſe de même ; car la ſociété ſans la liberté eſt un ſupplice. Je ſuis votre *Gilles* en fait de ſociété et de belles-lettres.

J'ai eu ces jours-ci une très-légère attaque d'apoplexie cauſée par ma faute. Nous ſommes preſque toujours les artiſans de nos diſgrâces. Cet accident m'a empêché de répondre à votre Majeſté auſſitôt que je l'aurais voulu. 1767.

Le diable eſt déchaîné dans Genève. Ceux qui voulaient ſe retirer à Clèves reſtent. La moitié du conſeil et ſes partiſans ſe ſont enfuis; l'ambaſſadeur de France eſt parti incognito, et eſt venu ſe réfugier chez moi.

J'ai été obligé de lui prêter mes chevaux pour retourner à Soleure. Les philoſophes qui ſe deſtinent à l'émigration ſont fort embarraſſés, ils ne peuvent vendre aucun effet; tout commerce eſt ceſſé, toutes les banques ſont fermées. Cependant on écrira à M. le baron de *Verder* conformément à la permiſſion donnée par votre Majeſté; mais je prévois que rien ne pourra s'arranger qu'après la fin de l'hiver.

J'attends avec la plus vive reconnaiſſance les douze belles préfaces (1), monument précieux d'une raiſon ferme et hardie, qui doit être la leçon des philoſophes.

Vous avez grande raiſon, Sire; un prince courageux et ſage, avec de l'argent, des

(1) Il s'agit de douze exemplaires de l'Avant-propos mis par le roi au-devant d'un Abrégé de l'hiſtoire eccléſiaſtique de *Fleury*, en deux volumes in-12. Berne, 1767.

1767. troupes, des lois, peut très-bien gouverner les hommes ſans le ſecours de la religion, qui n'eſt faite que pour les tromper; mais le ſot peuple s'en fera bientôt une, et tant qu'il y aura des fripons et des imbécilles, il y aura des religions. La nôtre eſt ſans contredit la plus ridicule, la plus abſurde et la plus ſanguinaire qui ait jamais infecté le monde.

Votre Majeſté rendra un ſervice éternel au genre-humain en détruiſant cette infame ſuperſtition, je ne dis pas chez la canaille, qui n'eſt pas digne d'être éclairée, et à laquelle tous les jougs ſont propres; je dis chez les honnêtes gens, chez les hommes qui penſent, chez ceux qui veulent penſer. Le nombre en eſt très-grand, c'eſt à vous de nourrir leur ame; c'eſt à vous de donner du pain blanc aux enfans de la maiſon, et de laiſſer le pain noir aux chiens. Je ne m'afflige de toucher à la mort que par mon profond regret de ne vous pas ſeconder dans cette noble entrepriſe, la plus belle et la plus reſpectable qui puiſſe ſignaler l'eſprit humain.

Alcide de l'Allemagne, ſoyez-en le *Neſtor:* vivez trois âges d'homme pour écraſer la tête de l'hydre.

LETTRE CLIII. 1767.

DU ROI.

A Berlin, le 16 de janvier.

J'AI lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le Triumvirat rempli de beaux détails. Les pièces contre l'*inf*... ſont ſi fortes, que depuis *Celſe* on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de *Boulanger* eſt ſupérieur à l'autre (1), et plus à la portée des gens du monde pour qui de longues déductions fatiguent l'eſprit, relâché et détendu par les frivolités.

Il ne reſte plus de refuge au fantôme de l'erreur. Il a été flagellé et frappé ſur toutes ſes faces, ſur tous ſes côtés. Par-tout je vois ſes bleſſures, et nulle part d'empiriques empreſſés à pallier ſon mal. Il eſt temps de prononcer ſon oraiſon funèbre et de l'enterrer. Vous défaites le charme, et l'illuſion ſe diſſipe en fumée. Je crains bien qu'il n'en ſoit pas ainſi des troubles inteſtins de Genève. J'augure, ſelon les nouvelles publiques, que

(1) Quelques ouvrages philoſophiques de M. de *Voltaire* furent publiés d'abord ſous les noms de *Boulanger*, *Fréret*, *Bolingbroke*, *&c.*

1767. nous touchons au dénouement qui cauſera ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie ſanglante...

Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un aſile ouvert où ils le ſouhaitent. C'eſt à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter.

La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouie, et j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi ſa déciſion ſe trouve actuellement diamétralement oppoſée à celle qu'elle porta ſur la même affaire, il y a trente années. Ce qui était juſte alors doit l'être à préſent. Les lois ſur leſquelles cette république eſt fondée n'ont point changé; le jugement devrait donc être le même. Voilà ce que l'on penſe dans le Nord ſur cette affaire.

Peut-être dans le Sud fait-on des gloſes ſur la liberté de conſcience ſollicitée pour les diſſidens. Je me ſuis fourré dans la *comparſa*, et je n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette ſcène Les rois d'Angleterre et du Nord ont pris le même parti : l'impératrice de Ruſſie décidera cette querelle avec la république de Pologne, comme elle pourra. Les diſſentions polonaiſes et les négociations italiennes ſont à peu-près de la même eſpèce : il faut vivre long-temps et avoir une patience angélique pour en voir la fin.

Je vous ſouhaite, en attendant, la bonne année, ſanté, tranquillité et bonheur, et qu'*Apollon*, ce dieu des vers et de la médecine, vous comble de ſes doubles faveurs. *Vale.* 1767.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLIV.

DU ROI.

A Potſdam, le 10 de février.

L'ACCIDENT qui vous eſt arrivé attriſte tous ceux qui l'ont appris. Nous nous flattons cependant que ce ſera ſans ſuite : vous n'avez preſque point de corps, vous n'êtes qu'eſprit; et cet eſprit triomphe des maladies et des infirmités de la nature qu'il vivifie.

Je vous félicite des avantages qu'a remportés le peuple de Genève ſur le conſeil des deux-cents et ſur les médiateurs. Cependant il paraît que ce ſuccès paſſager ne ſera pas de longue durée. Le canton de Berne et le roi très-chrétien ſont des ogres qui avalent de petites républiques en ſe jouant. On ne les offenſe pas impunément; et ſi ces ogres ſe mettent de mauvaiſe humeur, c'en eſt fait à tout jamais de notre Rome calviniſte. Les

—— cauſes ſecondes en décideront. Je ſouhaite
1767. qu'elles tournent les choſes à l'avantage des bourgeois, qui me paraiſſent avoir le droit pour eux. Au cas de malheur, ils trouveront l'aſile qu'ils ont demandé, et les avantages qu'ils déſirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers ; j'en ferai bon uſage. La poëſie eſt un délaſſement pour moi. Je ſais que le talent que j'ai eſt des plus bornés ; mais c'eſt un plaiſir d'habitude dont je me priverais avec peine, qui ne porte préjudice à perſonne, d'autant plus que les pièces que je compoſe n'ennuieront jamais le public, qui ne les verra pas.

Je vous envoie encore deux contes. C'eſt un genre différent que j'ai eſſayé pour varier la monotonie des ſujets graves, par des matières légères et badines. Je crois que vous devez avoir reçu des Abrégés de *Fleury*, autant qu'on en a pu trouver chez le libraire.

Voilà les jéſuites qui pourraient bien ſe faire chaſſer d'Eſpagne. Ils ſe ſont mêlés de ce qui ne les regardait pas, et la cour prétend ſavoir qu'ils ont excité les peuples à la ſédition.

Ici dans mon voiſinage, l'impératrice de Ruſſie ſe déclare protectrice des diſſidens ; les évêques polonais en ſont furieux. Quel malheureux ſiècle pour la cour de Rome ! on

l'attaque ouvertement en Pologne, on a chaſſé ſes gardes du corps, de France et de Portugal. Il paraît qu'on en fera autant en Eſpagne. 1767.

Les philoſophes ſapent ouvertement les fondemens du trône apoſtolique : on périfle le grimoire du magicien ; on éclabouſſe l'auteur de ſa ſecte ; on prêche la tolérance ; tout eſt perdu. Il faut un miracle pour relever l'Egliſe. C'eſt elle qui eſt frappée d'un coup d'apoplexie terrible ; et vous aurez encore la conſolation de l'enterrer et de lui faire ſon épitaphe, comme vous fîtes autrefois pour la ſorbonne.

L'anglais *Woolſton* prolonge la durée de l'*inf*..., ſelon ſon calcul, à deux cents ans ; il n'a pu calculer ce qui eſt arrivé tout récemment. Il s'agit de détruire le préjugé qui ſert de fondement à cet édifice. Il s'écroule de lui-même, et ſa chute n'en devient que plus rapide.

Voilà ce que *Bayle* a commencé de faire ; il a été ſuivi par nombre d'anglais, et vous avez été réſervé pour l'accomplir.

Jouiſſez long-temps en paix de toutes les ſortes de lauriers dont vous êtes couvert ; jouiſſez de votre gloire et du rare bonheur de voir qu'à votre couchant vos productions ſont auſſi brillantes qu'à votre aurore.

1767. Je souhaite que ce couchant dure longtemps, et je vous assure que je suis un de ceux qui y prennent le plus d'intérêt.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLV.

DU ROI.

A Potsdam, le 20 de février.

Je suis bien aise que ce livre qu'on a eu tant de peine à trouver ici, vous soit parvenu, puisque vous le souhaitiez. Ce pauvre abbé *Fleury* qui en est l'auteur, a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'*index* à la cour de Rome. Il faut avouer que l'Histoire de l'Eglise est plutôt un sujet de scandale que d'édification.

L'auteur de la préface a raison, en ce qu'il soutient que l'ouvrage des hommes se décèle dans toute la conduite des prêtres qui altèrent cette religion (sainte en elle-même) de concile en concile, la surchargent d'articles de foi, et puis la tournent toute en pratiques extérieures, et finissent enfin par saper les mœurs avec leurs indulgences et leurs dispenses, qui ne semblent inventées que pour soulager les hommes du poids de la vertu : comme si la vertu n'était pas d'une nécessité absolue pour

toute ſociété, comme ſi quelque religion pouvait être tolérée ſitôt qu'elle devient contraire aux bonnes mœurs. 1767.

Il y aurait de quoi compoſer des volumes ſur cette matière ; et les petits ruiſſeaux que je pourrais fournir ſe perdraient dans les immenſes réſervoirs et les vaſtes mers de votre ſeigneurie de Ferney. Vous écrire ſur ce ſujet, ce ſerait porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vos pauvres Génevois. Selon ce que diſent les papiers publics, il paraît que votre miniſtère de Verſailles s'eſt radouci ſur ce ſujet. Je le ſouhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les lois d'un peuple qui veut les conſerver? Pourquoi tracaſſer? Certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France d'avoir pu opprimer une pauvre république voiſine. C'eſt les Anglais qu'il faut vaincre, c'eſt contre eux qu'il y a de la réputation à gagner ; car ces gens ſont fiers et ſavent ſe défendre. Je ne ſais ſi on réuſſira en France à établir leur banque. L'idée en eſt bonne ; mais moi qui vois ces choſes de loin, et qui peux me tromper, je ne crois pas qu'on ait bien pris ſon temps pour l'établir. Il faut avoir du crédit pour en former une ; et ſelon les bruits populaires, le gouvernement en manque.

1767. Je vous fais mes remercîmens de la façon dont vous avez défendu mes barbariſmes et mes ſoléciſmes envers l'abbé d'*Olivet*. Vous, et les grands orateurs, rendez toutes les cauſes bonnes. Si vous vous le propoſiez, vous me donneriez aſſez d'amour propre pour me croire infaillible comme un des quarante; tant l'art de perſuader eſt un don précieux!

Je voudrais l'avoir pour perſuader aux Polonais la tolérance. Je voudrais que les diſſidens fuſſent heureux, mais ſans enthouſiaſme, et de façon que la république fût contente. Je ne ſais point ce que penſe le roi de Pologne, mais je crois que tout cela pourra s'ajuſter doucement en modérant les prétentions des uns, et en portant les autres à ſe relâcher ſur quelque choſe.

Le ſaint-père a envoyé un bref dans ce pays-là: il n'y eſt queſtion que de la gloire du martyre, de l'aſſiſtance miraculeuſe de DIEU, du fer, du feu, de l'obſtination, du zèle, &c. &c. Le Saint-Eſprit l'inſpire bien mal, et lui a fait faire depuis ſon pontificat toutes choſes à contre-ſens. A quoi bon donc être inſpiré?

Il y a ici une comteſſe polonaiſe. Elle ſe nomme *Crazinska*: c'eſt une eſpèce de phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres; elle a appris le latin, le grec, le

français, l'italien et l'anglais ; elle a lu tous les auteurs classiques de chaque langue, et les possède bien. L'ame d'un bénédictin réside dans son corps : avec cela, elle a beaucoup d'esprit, et n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en français, langue dont l'usage ne lui est pas encore aussi familier que l'intelligence. Avec pareille recommandation vous jugerez si elle a été bien accueillie. Elle a de la suite dans la conversation, de la liaison dans les idées, et aucune des frivolités de son sexe. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle s'est formée elle-même, sans aucun secours. Voilà trois hivers qu'elle passe à Berlin avec les gens de lettres, en suivant ce penchant irrésistible qui l'entraîne. 1767.

Je prêche son exemple à toutes nos femmes, qui auraient bien une autre facilité que cette polonaise à se former ; mais elles ne connaissent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres : et parce que cette volupté n'est pas vive, elles ne la reconnaissent pas pour telle. Vous, quoique dans un âge avancé, vous leur devez encore les plus heureux momens de votre vie. Quand tous les autres plaisirs passent, celui-là reste ; c'est le fidelle compagnon de tous les âges et de toutes les fortunes.

Puissiez-vous encore en jouir long-temps pour le bien de ces lettres mêmes, pour

—— éclairer les aveugles, et pour défendre mes
1767. barbariſmes ! Je le ſouhaite de tout mon cœur.
Vale.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 28 de février.

Je félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant plus de cinquante années, et je ſouhaite que vous en ajoutiez encore autant que les *Fontenelle*, les *Fleury* et les *Neſtor* en ont vécu. Avec vous finit le ſiècle de *Louis XIV*. De cette époque ſi féconde en grands hommes, vous êtes le dernier qui nous reſte. Le dégoût des lettres, la ſatiété des chefs-d'œuvre que l'eſprit humain a produits, un eſprit de calcul, voilà le goût du temps préſent.

Parmi la foule de gens d'eſprit dont la France abonde, je ne trouve pas de ces eſprits créateurs, de ces vrais génies qui s'annoncent par de grandes beautés, des traits brillans, et des écarts même. On ſe plaît à analyſer tout. Les Français ſe piquent

à

à préſent d'être profonds. Leurs livres ſemblent faits par de froids raiſonneurs : et ces grâces qui leur étaient ſi naturelles, ils les négligent. 1767.

Un des meilleurs ouvrages que j'aye lus de long-temps, eſt ce factum pour les *Calas*, fait par un avocat dont le nom ne me revient pas. Ce factum eſt plein de traits de véritable éloquence, et je crois l'auteur digne de marcher ſur les traces de *Boſſuet*, &c. non comme théologien, mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de baïonnettes et de cartouches : c'eſt un voiſinage déſagréable pour un philoſophe qui vit en retraite, plus encore pour les Génevois.

Cela me rappelle le conte du fuiſſe qui mangeait une omelette au lard un jour maigre, et qui, entendant tonner, s'écria : Grand Dieu ! voilà bien du bruit pour une omelette au lard. Les Génevois pourraient faire cette exclamation en s'adreſſant à *Louis XV*. La fin de ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple. Ce qu'ils pourraient faire de plus judicieux, ſerait de céder aux conjonctures et de s'accommoder. Si l'obſtination et l'animoſité les en empêchent, leur dernière reſſource eſt l'aſile que je leur prépare, et qui ſe trouve dans un lieu que vous jugez très-bien qui leur ſera convenable.

1767. Je ne sais quel est le jeune homme dont vous me parlez. Je m'informerai s'il se trouve à Vésel quelqu'un de ce nom. En cas qu'il y soit, votre recommandation ne lui sera pas inutile.

Voici de suite trois jugemens bien honteux pour les parlemens de France. Les *Calas*, les *Sirven* et *la Barre* devraient ouvrir les yeux au gouvernement, et le porter à la réforme des procédures criminelles : mais on ne corrige les abus que quand ils sont parvenus à leur comble. Quand ces cours de justice auront fait rouer quelque duc et pair par distraction, les grandes maisons crieront, les courtisans mèneront grand bruit, et les calamités publiques parviendront au trône.

Pendant la guerre il y avait une contagion à Breslau : on enterrait cent vingt personnes par jour ; une comtesse dit : *Dieu merci, la grande noblesse est épargnée ; ce n'est que le peuple qui meurt.* Voilà l'image de ce que pensent les gens en place, qui se croient pétris de molécules plus précieuses que ce qui fait la composition du peuple qu'ils oppriment. Cela a été ainsi presque de tout temps. L'allure des grandes monarchies est la même. Il n'y a guère que ceux qui ont souffert l'oppression qui la connaissent et la détestent. Ces enfans de la fortune, qu'elle a engourdis dans la prospérité,

penſent que les maux du peuple ſont exagération, que des injuſtices ſont des mépriſes ; et pourvu que le premier reſſort aille, il importe peu du reſte. 1767.

Je ſouhaite, puiſque la deſtinée du monde eſt d'être mené ainſi, que la guerre s'écarte de votre habitation, et que vous jouiſſiez paiſiblement dans votre retraite d'un repos qui vous eſt dû, ſous les ombrages des lauriers d'*Apollon :* je ſouhaite encore que dans cette douce retraite vous ayez autant de plaiſir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs. A moins d'être au troiſième ciel, vous ne ſauriez être plus heureux.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 3 mars.

SIRE,

J'ENTENDS très-bien l'aventure des deux chiens, et je l'entends d'autant mieux que je ſuis un peu mordu. Mes petites poſſeſſions touchent aux portes de Genève. Tout commerce eſt interrompu par cette ridicule guerre ;

1767. elle n'enfanglante pas encore la terre, mais elle la ruine. Vos chiens répondent très-pertinemment à nos héros français et bernois. Il eſt certain que ſi les animaux raiſonnaient avec les hommes, ils auraient toujours raiſon, car ils ſuivent la nature, et nous l'avons corrompue.

A l'égard du violon, je crains de n'entendre pas le mot de l'énigme. Eſt-ce le roi de Pologne qui, ne pouvant par lui-même venir à bout de ſes évêques, s'eſt voulu ſecrétement appuyer de votre Majeſté, de la Ruſſie, de l'Angleterre et du Danemarck, et qui n'eſt actuellement appuyé que de la Ruſſie? eſt-ce l'impératrice de Ruſſie qui ſoutient ſeule à préſent le fardeau qu'elle avait voulu partager avec trois puiſſances?

Il me paraît que je tourne autour du mot de l'énigme, mais je peux me tromper; vous ſavez que je ne ſuis pas grand politique.

Votre alliée l'impératrice a eu la bonté de m'envoyer ſon mémoire juſtificatif, qui m'a ſemblé bien fait. C'eſt une choſe aſſez plaiſante, et qui a l'air de la contradiction, de ſoutenir l'indulgence et la tolérance, les armes à la main; mais auſſi l'intolérance eſt ſi odieuſe qu'elle mérite qu'on lui donne ſur les oreilles. Si la ſuperſtition a fait ſi longtemps la guerre, pourquoi ne la ferait-on pas

à la ſuperſtition? *Hercule* allait combattre les brigands, et *Bellérophon* les chimères; je ne ſerais pas fâché de voir des *Hercules* et des *Bellérophons* délivrer la terre des brigands et des chimères catholiques. 1767.

Quoi qu'il en ſoit, vos deux contes ſont bien plaiſans; votre génie eſt toujours le même: votre raiſon ſupérieure eſt toujours ingénieuſe et gaie. J'eſpère que votre Majeſté daignera m'envoyer quelque nouveau conte ſur la folie de ne vouloir pas qu'un prince afferme ſon bien, lorſqu'il eſt permis au dernier payſan d'affermer le ſien; cela ne me paraît pas juſte, et mérite aſſurément un troiſième conte.

J'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre du nommé *Morival*, cadet dans un de vos régimens à Véſel; c'eſt un jeune homme très-bien né, et dont on rend de fort bons témoignages. Eſt-il convenable qu'il ait été condamné à être brûlé vif chez des picards, pour n'avoir pas ſalué une proceſſion de capucins, et pour avoir chanté deux chanſons? L'inquiſition elle-même ne commettrait pas de pareilles horreurs. Pour peu qu'on jette les yeux ſur la ſcène de ce monde, on paſſe la moitié de ſa vie à rire et l'autre moitié à frémir.

Conſervez-moi, Sire, vos bontés, pour

le peu de temps que j'ai encore à végéter
1767. et à ramper sur ce malheureux et ridicule tas de boue.

LETTRE CLVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 mars.

Je vous plains de ce que votre retraite est entourée d'armes : il n'est donc aucun séjour à l'abri du tumulte ! Qui croirait qu'une république dût être bloquée par des voisins qui n'ont aucun empire sur elle ? Mais je me flatte que cet orage passera, et que les Génevois ne se roidiront pas contre la violence, ou que le ministère français modérera sa fougue.

Ce que je sais de l'impératrice de Russie, c'est qu'elle a été sollicitée par les dissidens de leur prêter son assistance, et qu'elle a fait marcher des argumens munis de canons et de baïonnettes pour convaincre les évêques polonais des droits que ces dissidens prétendent avoir.

Il n'est point réservé aux armes de détruire l'*inf*.... elle périra par le bras de la Vérité et par la séduction de l'intérêt. Si vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends :

J'ai remarqué, et d'autres comme moi, que les endroits où il y a le plus de couvens de moines, ſont ceux où le peuple eſt le plus aveuglément livré à la ſuperſtition : il n'eſt pas douteux que, ſi l'on parvient à détruire ces aſiles du fanatiſme, le peuple ne devienne un peu indifférent et tiède ſur ces objets, qui ſont actuellement ceux de ſa vénération. Il s'agirait donc de détruire les cloîtres, au moins de commencer à diminuer leur nombre. Ce moment eſt venu, parce que le gouvernement français et celui d'Autriche ſont endettés, qu'ils ont épuiſé les reſſources de l'induſtrie pour acquitter les dettes, ſans y parvenir. L'appât de riches abbayes et de couvens bien rentés eſt tentant. En leur repréſentant le mal que les cénobites ſont à la population de leurs Etats, ainſi que l'abus du grand nombre de *Cucullati* qui rempliſſent leurs provinces, en même temps la facilité de payer en partie leurs dettes, en y appliquant les tréſors de ces communautés qui n'ont point de ſucceſſeurs, je crois qu'on les déterminerait à commencer cette réforme : et il eſt à préſumer qu'après avoir joui de la ſéculariſation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira le reſte. 1767.

Tout gouvernement qui ſe déterminera à cette opération, ſera ami des philoſophes, et

1767. partiſan de tous les livres qui attaqueront les ſuperſtitions populaires et le faux zèle des hypocrites qui voudraient s'y oppoſer.

Voilà un petit projet que je ſoumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'eſt à lui, comme au père des fidelles, de le rectifier et de l'exécuter.

Le patriarche m'objectera peut-être ce que l'on fera des évêques: je lui réponds qu'il n'eſt pas temps d'y toucher encore; qu'il faut commencer par détruire ceux qui ſoufflent l'embraſement du fanatiſme au cœur du peuple. Dès que le peuple ſera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les ſouverains diſpoſeront, par la ſuite des temps, comme ils voudront.

La puiſſance des eccléſiaſtiques n'eſt que d'opinion: elle ſe fonde ſur la crédulité des peuples. Eclairez ces derniers, l'enchantement ceſſe.

Après bien des peines, j'ai déterré le malheureux compagnon de *la Barre:* il ſe trouve porte-enſeigne à Véſel, et j'ai écrit pour lui.

On me marque de Paris qu'on prépare au théâtre français, avec appareil, la repréſentation des Scythes. Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie, vous lui donnez encore

du

du plaisir. Puissiez-vous lui en donner long-temps, et jouir dans votre doux asile des délices que vous avez procurées à vos contemporains, et qui s'étendront à la race future autant qu'il y aura des hommes qui aimeront les lettres, et d'ames sensibles qui connaîtront la douceur de pleurer. *Vale.* 1767.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 avril.

SIRE,

Je ne sais plus quand les chiens qui se battent pour un os, et à qui on donne cent coups de bâton, comme le dit très-bien votre Majesté, pourront aller demander un chenil dans vos Etats (1). Tous ces petits dogues-là, accoutumés à japper sur leurs paliers, deviennent indécis de jour en jour. Je crois qu'il y a deux familles qui partent incessamment, mais

(1) M. de *Voltaire* voulait alors que Vésel servît d'asile aux proscrits de Genève. Il avait essayé quelque temps auparavant d'y établir une colonie de philosophes français.

1767. je ne puis parler aux autres, la communication étant interdite par un cordon de troupes dont on vante déjà les conquêtes. On nous a pris plus de douze pintes de lait, et plus de quatre paires de pigeons. Si cela continue, la campagne ſera extrêmement glorieuſe. Ce ne ſont pourtant pas les malheurs de la guerre qui me font regretter le temps que j'ai paſſé auprès de votre Majeſté.

Je ne me conſolerai jamais du malheur qui me fait achever ma vie loin de vous. Je ſuis heureux autant qu'on peut l'être dans ma ſituation, mais je ſuis loin du ſeul prince véritablement philoſophe. Je ſais fort bien qu'il y a beaucoup de ſouverains qui penſent comme vous, mais où eſt celui qui pourrait faire la préface de cette Hiſtoire de l'Egliſe? où eſt celui qui a l'ame aſſez forte et le coup d'œil aſſez juſte pour oſer voir et dire qu'on peut très-bien régner ſans le lâche ſecours d'une ſecte? où eſt le prince aſſez inſtruit pour ſavoir que depuis dix-ſept cents ans la ſecte chrétienne n'a jamais fait que du mal?

Vous avez vu ſur cette matière bien des écrits auxquels il n'y a rien à répondre. Ils ſont peut-être un peu trop longs, ils ſe répètent peut-être quelquefois les uns les autres. Je ne condamne pas toutes ces répétitions, ce ſont les coups de marteau qui enfoncent

le clou dans la tête du fanatiſme ; mais il me ſemble qu'on pourrait faire un excellent recueil de tous ces livres, en élaguant quelques ſuperfluités, et en reſſerrant les preuves. Je me ſuis long-temps flatté qu'une petite colonie de gens ſavans et ſages viendrait ſe conſacrer dans vos Etats à éclairer le genre-humain. Mille obſtacles à ce deſſein s'accumulent tous les jours. 1767.

Si j'étais moins vieux, ſi j'avais de la ſanté, je quitterais ſans regret le château que j'ai bâti et les arbres que j'ai plantés, pour venir achever ma vie dans le pays de Clèves avec deux ou trois philoſophes, et pour conſacrer mes derniers jours, ſous votre protection, à l'impreſſion de quelques livres utiles. Mais, Sire, ne pouvez-vous pas, ſans vous compromettre, faire encourager quelque libraire de Berlin à les réimprimer, et à les faire débiter dans l'Europe à un prix qui en rende la vente facile? ce ſerait un amuſement pour votre Majeſté, et ceux qui travailleraient à cette bonne œuvre en ſeraient récompenſés dans ce monde plus que dans l'autre.

Comme j'allais continuer à vous demander cette grâce, je reçois la lettre dont votre Majeſté m'honore du 24 mars. Elle a bien raiſon de dire que l'*inf*.... ne ſera jamais détruite par les armes; car il faudrait alors

—— combattre pour une autre ſuperſtition qui ne
1767. ſerait reçue qu'en cas qu'elle fût plus abominable. Les armes peuvent détrôner un pape, dépoſſéder un électeur eccléſiaſtique, mais non pas détrôner l'impoſture.

Je ne conçois pas comment vous n'avez pas eu quelque bon évêché pour les frais de la guerre, par le dernier traité; mais je ſens bien que vous ne détruirez la ſuperſtition chriſticole que par les armes de la raiſon.

Votre idée de l'attaquer par les moines eſt d'un grand capitaine. Les moines une fois abolis, l'erreur eſt expoſée au mépris univerſel. On écrit beaucoup en France ſur cette matière; tout le monde en parle. Les bénédictins eux-mêmes ont été ſi honteux de porter une robe couverte d'opprobre, qu'ils ont préſenté une requête au roi de France pour être ſéculariſés; mais on n'a pas cru cette grande affaire aſſez mûre; on n'eſt pas aſſez hardi en France, et les dévots ont encore du crédit.

Voici un petit imprimé qui m'eſt tombé ſous la main; il n'eſt pas long, mais il dit beaucoup. Il faut attaquer le monſtre par les oreilles comme à la gorge.

J'ai chez moi un jeune homme nommé M. de *la Harpe*, qui cultive les lettres avec ſuccès. Il a fait une épître d'un moine au fondateur de la Trappe, qui me paraît excellente.

J'aurai l'honneur de l'envoyer à votre Majeſté par le premier ordinaire. Je ne crois pas qu'on le condamne à être diſloqué et brûlé à petit feu comme cet infortuné qui eſt à Véſel, et que je ſais être un très-bon ſujet. Je remercie votre Majeſté, au nom de la raiſon et de la bienfeſance, de la protection qu'elle accorde à cette victime du fanatiſme de nos druides. 1767.

Les Scythes ſont un ouvrage fort médiocre. Ce ſont plutôt les petits cantons ſuiſſes et un marquis français que les Scythes et un prince perſan. *Thiriot* aura l'honneur d'envoyer de Paris cette rapſodie à votre Majeſté.

Je ſuis toujours fâché de mourir hors de vos Etats. Que votre Majeſté daigne me conſerver quelque ſouvenir pour ma conſolation.

1767.

LETTRE CLX.

DU ROI.

A Potſdam, 5 de mai.

J'AURAIS cru, pendant les troubles qui déſolaient l'Europe, que la terre de Ferney et la ville de Genève étaient l'arche où quelques juſtes furent préſervés des calamités publiques. Mais, il faut l'avouer, il n'eſt aucun lieu où l'inquiétude des hommes et l'enchaînement fatal des cauſes ne puiſſent amener ce fléau. Je plains les citoyens de la Rome calviniſte de ſe trouver réduits à la dure néceſſité d'abandonner leur patrie, ou de renoncer aux priviléges de leur liberté. Ils ont affaire à trop forte partie, et les Français les traitent à la rigueur. *Lentulus*, qui a fait un tour en ſa patrie, s'était propoſé de paſſer chez vous ſi ce cordon impénétrable ne l'en eût empêché. Voilà comme tout ſe dénature par les lois de la viciſſitude.

La ville de Jéruſalem, bâtie par le peuple de DIEU, eſt poſſédée par les Turcs : le capitole, cet aſile des nations, ce lieu auguſte où s'aſſemblait un ſénat maître de l'univers, eſt maintenant habité par des récollets ; et Ferney,

douce et agréable retraite philoſophique, ſert de quartier général aux troupes françaiſes. Mais vous adoucirez ces guerriers farouches, comme *Orphée*, votre devancier, apprivoiſa les tigres et les lions. 1767.

Il eſt fâcheux que vous ſoyez aſſujetti, comme le reſte des êtres, aux infirmités de l'âge : il faudrait que les corps joints à des ames privilégiées comme la vôtre, en fuſſent exempts. Les arts et la ſociété de notre petite contrée regretteront à jamais votre perte. Ce ne ſont pas de celles qu'on répare facilement ; auſſi votre mémoire ne périra-t-elle pas parmi nous.

Vous pouvez vous ſervir de nos imprimeurs ſelon vos déſirs. Ils jouiſſent d'une liberté entière ; et comme ils ſont liés avec ceux de Hollande, de France et d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'aient des voies pour faire paſſer les livres où ils le jugent à propos.

Voilà pourtant un nouvel avantage que nous venons d'emporter en Eſpagne : les jéſuites ſont chaſſés de ce royaume. De plus les cours de Verſailles, de Vienne et de Madrid ont demandé au pape la ſuppreſſion d'un nombre conſidérable de couvens. On dit que le ſaint-père ſera obligé d'y conſentir, quoique en enrageant. Cruelle révolution! A quoi ne doit pas s'attendre le ſiècle qui

1767. ſuivra le nôtre ? La cognée eſt miſe à la racine de l'arbre : d'une part, les philoſophes s'élèvent contre les abſurdités d'une ſuperſtition révérée ; d'une autre, les abus de la diſſipation forcent les princes à s'emparer des biens de ces reclus, les ſuppôts et les trompettes du fanatiſme. Cet édifice ſapé par ſes fondemens va s'écrouler ; et les nations tranſcriront dans leurs annales que *Voltaire* fut le promoteur de cette révolution, qui ſe fit au XIXe ſiècle dans l'eſprit humain.

Qui aurait dit au XIIe ſiècle que la lumière qui éclairerait le monde, viendrait d'un petit bourg ſuiſſe, nommé Ferney ? Tous les grands hommes communiquent leur célébrité aux lieux qu'ils habitent, et au temps où ils fleuriſſent.

On m'écrit de Paris qu'on m'enverra les Scythes. Je ſuis bien sûr que cette pièce ſera intéreſſante et pathétique : heureux talens, qui font le charme de toutes vos tragédies ! J'ai vu des tragédies et des panégyriques du jeune poëte dont vous me parlez ; il a du feu et verſifie bien. Je vous ſuis obligé de ſon épître que vous voulez me communiquer. On m'a envoyé le Bélisaire de *Marmontel*. Il faut que la ſorbonne ait été de bien mauvaiſe humeur pour condamner l'envie que l'auteur a de ſauver *Cicéron* et *Marc-Aurèle*. Je ſoup-

çonnerais plutôt que le gouvernement a cru apercevoir quelques allusions du règne de *Justinien* à celui de *Louis XV*, et que, pour chagriner l'auteur, il a lâché contre lui la sorbonne, comme un mâtin accoutumé d'aboyer contre qui on l'excite. 1767.

Conservez-vous toutefois, et ménagez votre vieillesse dans votre quartier général de Ferney. Souvenez-vous qu'*Archimède*, pendant qu'on donnait l'assaut à la ville qu'il défendait, résolvait tranquillement un problème ; et soyez persuadé que le roi *Hiéron* s'intéressait moins à la conservation de son géomètre, que moi à celle du grand-homme que le cordon des troupes françaises entoure.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 31 de juillet.

J'AI cru avec le public que vous aviez changé de domicile. Des lettres de Paris nous assuraient que vous alliez vous établir à Lyon, et j'attribuais votre long silence à votre déménagement ; la cause que vous en alléguez est bien plus fâcheuse.

1767. Le poëme ſur les Génevois m'était parvenu par *Thiriot*. Je n'en ai que deux chants ; vous me feriez plaiſir de m'envoyer l'ouvrage entier. J'admirais en le liſant ce feu d'imagination que les frimats de la Suiſſe et le froid des ans n'ont pu éteindre ; et comme cet ouvrage eſt écrit avec autant de gaieté que de chaleur, je vous croyais plus vivant que jamais. Enfin vous êtes échappé de ce nouveau danger, et vous allez ſans doute nous régaler de quelque poëme ſur le Styx, ſur *Caron*, ſur *Cerbère*, et ſur tous ces objets que vous avez vus de ſi près. Vous nous devez la relation de ce voyage : vous vous trouverez à votre aiſe en la feſant, inſtruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne ſe ſont pas gênés en nous racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels. Votre champ vous fournit la mythologie, la théologie et la métaphyſique. Quelle carrière pour l'imagination ! Mais revenons à ce monde-ci.

On y vieillit prodigieuſement, mon cher *Voltaire :* tout a bien changé depuis le temps paſſé que vous vous rappelez. Mon eſtomac, qui ne digère preſque plus, m'a contraint de renoncer aux ſoupers. Je lis le ſoir, ou je fais converſation. Mes cheveux ſont blanchis, mes dents s'en vont, mes jambes ſont abymées par la goutte. Je végette encore, et je

m'aperçois que le temps fixe une différence ——
ſenſible entre quarante et cinquante-ſix ans. 1767.
Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été ſurchargé d'affaires, de ſorte qu'il ne me reſte dans la tête qu'un peu de bon ſens avec une paſſion renaiſſante pour les ſciences et pour les beaux arts. Ce ſont eux qui ſont ma conſolation et ma joie.

Votre eſprit eſt plus jeune que le mien : ſans doute que vous avez bu de la fontaine de Jouvence, ou vous avez trouvé quelque ſecret ignoré des grands-hommes qui vous ont devancé.

Vous allez retravailler le Siècle de *Louis XIV:* mais n'eſt-il pas dangereux d'écrire les faits qui tiennent à nos temps ? c'eſt l'arche du Seigneur, il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous propoſer un doute que je vous prie de réſoudre. On dit le ſiècle d'*Auguſte*, le ſiècle de *Louis XIV:* juſqu'à quel temps doit s'étendre ce ſiècle? combien avant la naiſſance de celui qui lui donne ſon nom, et combien après ſa mort? Votre réponſe décidera un petit différent littéraire qui s'eſt élevé ici à cette occaſion.

J'envie à *Lentulus* le plaiſir qu'il a eu de vous voir. Comme vous me parlez de lui, je ſuppoſe qu'il aura été à Ferney. Il vous a vu *facies ad faciem*, comme le grand *Condé*

1767. mourant eſpérait voir DIEU. Pour moi je ne vois rien que mon jardin. Nous avons célébré des noces, et puis des fiançailles. J'établis ma famille. J'ai plus de neveux et de nièces que vous n'en avez. Nous menons tous une vie paiſible et philoſophique.

On parle auſſi peu des diſſidens et de ce qu'ils décideront que des Génevois et des héros qui les entourent. Toutefois j'ai appris avec plaiſir qu'on les laiſſe tranquilles. S'ils ſont ſages, ils auront hâte de s'accommoder et de ne plus rechercher dorénavant l'arbitrage de voiſins plus puiſſans qu'eux.

Vivez donc pour l'honneur des lettres; que votre corps puiſſe ſe rajeunir comme votre eſprit, et ſi je ne puis vous entendre, que je puiſſe vous lire, vous admirer et faire des vœux pour le patriarche de Ferney!

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXII. 1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

SIRE,

Un bohémien qui a beaucoup d'esprit et de philosophie, nommé *Grimm*, m'a mandé que vous aviez initié l'empereur à nos saints mystères, et que vous n'étiez pas trop content que j'eusse passé près de deux ans sans vous écrire.

Je remercie votre Majesté très-humblement de ce petit reproche : je lui avouerai que j'ai été si fâché et si honteux du peu de succès de la transmigration de Clèves, que je n'ai osé depuis ce temps-là présenter aucune de mes idées à votre Majesté. Quand je songe qu'un fou et qu'un imbécille comme St *Ignace* a trouvé une douzaine de prosélytes qui l'ont suivi, et que je n'ai pas pu trouver trois philosophes, j'ai été tenté de croire que la raison n'était bonne à rien ; d'ailleurs, quoi que vous en disiez, je suis devenu bien vieux, et malgré toutes mes coquetteries avec l'impératrice de Russie, le fait est que j'ai été long-temps mourant et que je me meurs.

1769. Mais je reſſuſcite et je reprends tous mes ſentimens envers votre Majeſté, et toute ma philoſophie pour lui écrire aujourd'hui, au ſujet d'une petite extravagance anglaiſe qui regarde votre perſonne. Elle ſe doutera bien que cette démence anglaiſe n'eſt pas gaie; il y a beaucoup de ſages en Angleterre; mais il y a autant de ſombres enthouſiaſtes. L'un de ces énergumènes, qui peut-être a de bonnes intentions, s'eſt aviſé de faire imprimer dans la gazette de la cour, qu'on appelle *The Whitehall Evening-Poſt*, le 7 octobre, une prétendue lettre de moi à votre Majeſté, dans laquelle je vous exhorte à ne plus corrompre la nation que vous gouvernez. Voici les propres mots fidellement traduits. „ Quelle pitié, „ ſi l'étendue de vos connaiſſances, vos talens „ et vos vertus ne vous ſervaient qu'à per- „ vertir ces dons du ciel pour faire la misère „ et la déſolation du genre-humain! Vous „ n'avez rien à déſirer, Sire, dans ce monde „ que l'auguſte titre d'un héros chrétien. „

Je me flatte que ce fanatique imprimera bientôt une lettre de moi au grand turc *Mouſtapha*, dans laquelle j'exhorterai ſa Hauteſſe à être un héros mahométan: mais comme *Mouſtapha* n'a veine qui tende à le faire un héros, et que ma véritable héroïne l'impératrice de Ruſſie y a mis bon ordre, je ne crois

pas que j'entreprenne cette converſion turque. Je m'en tiens aux princes et aux princeſſes du Nord, qui me paraiſſent plus éclairés que tout le ſérail de Conſtantinople. 1769.

Je ne réponds autre choſe à l'auteur qui m'impute cette belle lettre à votre Majeſté, que ces quatre lignes-ci : » *J'ai vu dans le The Whitehall Evening-Poſt, du 7 octobre 1769*, N° 3668, *une prétendue lettre de moi à ſa Majeſté le roi de Pruſſe ; cette lettre eſt bien ſotte, cependant je ne l'ai point écrite. Fait à Ferney le 29 octobre 1769.* VOLTAIRE. »

Il y a par-tout, Sire, de ces eſprits également abſurdes et méchans, qui croient ou qui font ſemblant de croire qu'on n'a point de religion quand on n'eſt pas de leur ſecte. Ces ſuperſtitieux coquins reſſemblent à la *Philaminte* des Femmes ſavantes de *Molière ;* ils diſent :

Nul ne doit plaire à Dieu que nous et nos amis.

J'ai dit quelque part que *la Motte le Vayer*, précepteur du frère de *Louis XIV*, répondit un jour à un de ces maroufles : *Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne ſuis pas de ta religion.*

Ils ignorent, ces pauvres gens, que le vrai culte, la vraie piété, la vraie ſageſſe, eſt d'adorer DIEU comme le père commun de tous

1769. les hommes ſans diſtinction, et d'être bienfeſant.

Ils ignorent que la religion ne conſiſte ni dans les rêveries des bons quakers, ni dans celles des bons anabaptiſtes ou des piétiſtes, ni dans l'impanation et l'invination, ni dans un pélerinage à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame des neiges, ou à Notre-Dame des ſept douleurs; mais dans la connaiſſance de l'Etre ſuprême qui remplit toute la nature, et dans la vertu.

Je ne vois pas que ce ſoit une piété bien éclairée qui ait refuſé aux diſſidens de Pologne les droits que leur donne leur naiſſance, et qui ait appelé les janiſſaires de notre ſaint-père le turc au ſecours des bons catholiques romains de la Sarmatie. Ce n'eſt point probablement le Saint-Eſprit qui a dirigé cette affaire, à moins que ce ne ſoit un ſaint eſprit du révérend père *Malagrida*, ou du révérend père *Guignard*, ou du révérend père *Jacques Clément*.

Je n'entre point dans la politique qui a toujours appuyé la cauſe de DIEU, depuis le grand *Conſtantin*, aſſaſſin de toute ſa famille, juſqu'au meurtre de *Charles I* qu'on fit aſſaſſiner par le bourreau, l'Evangile à la main; la politique n'eſt pas mon affaire: je me ſuis toujours borné à faire mes petits efforts pour

rendre

rendre les hommes moins sots et plus honnêtes. C'est dans cette idée que, sans consulter les intérêts de quelques souverains, (intérêts à moi très-inconnus) je me borne à souhaiter très-passionnément que les barbares Turcs soient chassés incessamment du pays de *Xénophon*, de *Socrate*, de *Platon*, de *Sophocle* et d'*Euripide*. Si l'on voulait, cela serait bientôt fait; mais on a entrepris autrefois sept croisades de la superstition, et on n'entreprendra jamais une croisade d'honneur: on en laissera tout le fardeau à *Catherine*. 1769.

Au reste, Sire, je suis dans mon lit depuis un an; j'aurais voulu que mon lit fût à Clèves.

J'apprends que votre Majesté, qui n'est pas faite pour être au lit, se porte mieux que jamais, que vous êtes engraissé, que vous avez des couleurs brillantes. Que le grand Etre qui remplit l'univers vous conserve! Soyez à jamais le protecteur des gens qui pensent, et le fléau des ridicules.

Agréez le profond respect de votre ancien serviteur, qui n'a jamais changé d'idées, quoi qu'on dise.

1769.

LETTRE CLXIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 25 de novembre.

Vous avez trop de modeſtie, ſi vous avez pu croire qu'un ſilence comme celui que vous avez gardé pendant deux ans peut être ſupporté avec patience. Non ſans doute. Tout homme qui aime les lettres, doit s'intéreſſer à votre conſervation, et être bien aiſe quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des ſuiſſes s'établiſſent à Clèves, ou qu'ils reſtent à Genève, ce n'eſt pas ce qui m'intéreſſe; mais bien de ſavoir ce que fait le héros de la raiſon, le *Prométhée* de nos jours qui apporta la lumière céleſte pour éclairer des aveugles, et les déſabuſer de leurs préjugés et de leurs erreurs.

Je ſuis bien aiſe que des ſottiſes anglaiſes vous aient reſſuſcité: j'aimerais les extravagans qui feraient de pareils miracles. Cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur anglais pour un ancien picte qui ne connaît pas l'Europe. Il faut être bien nouveau pour vous traduire en père de l'Egliſe, qui par pitié de mon ame travaille à ma converſion. Il ſerait

à ſouhaiter que vos évêques français euſſent une pareille opinion de votre orthodoxie; vous n'en vivriez que plus tranquille. 1769.

Quant au grand turc, on le croit très-orthodoxe à Rome comme à Verſailles. Il combat, à ce que ces meſſieurs prétendent, pour la foi catholique, apoſtolique et romaine. C'eſt le croiſſant qui défend la croix, qui ſoutient les évêques et les confédérés de Pologne contre ces maudits hérétiques, tant grecs que diſſidens, et qui ſe bat pour la plus grande gloire du très-ſaint-père. Si je n'avais pas lu l'hiſtoire des croiſades dans vos ouvrages, j'aurais peut-être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Paleſtine, de délivrer Sion et cueillir les palmes d'Idumée; mais les ſottiſes de tant de rois et de paladins qui ont guerroyé dans ces terres lointaines, m'ont empêché de les imiter, aſſuré que l'impératrice de Ruſſie en rendrait bon compte. Je borne mes ſoins à exhorter meſſieurs les confédérés à l'union et à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre perſécuter leur religion et exiger d'eux qu'ils ne perſécutent pas les autres: enfin je voudrais que l'Europe fût en paix, et que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces ſentimens de feu l'abbé de *Saint-Pierre;* et il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le ſeul de ma ſecte.

1769. Pour passer à un sujet plus gai, je vous envoie un prologue de comédie que j'ai composé à la hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe qui m'a rendu visite. C'est une princesse d'un grand mérite, et qui aurait bien valu qu'un meilleur poëte la chantât. Vous voyez que je conserve mes anciennes faiblesses : j'aime les belles-lettres à la folie : ce sont elles seules qui charment nos loisirs et qui nous procurent de vrais plaisirs. J'aimerais tout autant la philosophie, si notre faible raison y pouvait découvrir les vérités cachées à nos yeux, et que notre vaine curiosité recherche si avidement : mais apprendre à connaître, c'est apprendre à douter. J'abandonne donc cette mer si féconde en écueils d'absurdités, persuadé que tous les objets abstraits de nos spéculations étant hors de notre portée, leur connaissance nous serait entièrement inutile, si nous pouvions y parvenir.

Avec cette façon de penser, je passe ma vieillesse tranquillement; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé *Bazin :* il n'y a que ses ouvrages qu'on puisse lire.

Je lui souhaite longue vie, santé et contentement ; et, quoi qu'il ait dit, je l'aime toujours.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXIV. 1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

MON cher *Lorrain* (1), je ne sais pas comment vous vous appelez aujourd'hui, mais au bout de dix-huit ans j'ai reconnu votre écriture. Je vois que vous avez travaillé sous un grand maître. Vous êtes donc de l'académie de Berlin ; assurément vous en faites l'ornement et l'instruction. Vous me paraissez un grand philosophe dans le séjour des revues, des canons et des baïonnettes. Comment avez-vous pu allier des objets si contraires? Il n'y a point de cour en Europe où l'on associe ces deux ennemis. Vous me direz peut-être que *Marc-Aurèle* et *Julien* avaient trouvé ce secret ; qu'il a été perdu jusqu'à nos jours, et que vous vivez auprès d'un maître qui l'a ressuscité. Cela est vrai, mon cher *Lorrain ;* mais ce maître ne donne pas le génie.

Il faut que vous en ayez beaucoup pour

(1) Cette lettre est une réponse à l'envoi d'un ouvrage manuscrit du roi de Prusse, sur les principes de la morale. M. de *Voltaire* l'adresse au copiste de cet ouvrage, dont il suppose qu'il a reconnu l'écriture.

1769. que vous ayez enfin montré par votre écrit la vraie manière d'être vertueux ſans être un ſot et ſans être un enthouſiaſte.

Vous avez raiſon, vous touchez au but. C'eſt l'amour propre bien dirigé qui fait les hommes de bon ſens véritablement vertueux. Il ne s'agit plus que d'avoir du bon ſens ; et tout le monde en a ſans doute aſſez pour vous comprendre, puiſque votre écrit eſt, comme tous les bons ouvrages, à la portée de tout le monde.

Oui, l'amour propre eſt le vent qui enfle les voiles, et qui conduit le vaiſſeau dans le port. Si le vent eſt trop violent, il nous ſubmerge : ſi l'amour propre eſt déſordonné, il devient frénéſie. Or il ne peut être frénétique avec du bon ſens. Voilà donc la raiſon mariée à l'amour propre : leurs enfans ſont la vertu et le bonheur. Il eſt vrai que la raiſon a fait bien des fauſſes couches avant de mettre ces deux enfans au monde. On prétend encore qu'ils ne ſont pas entièrement ſains, et qu'ils ont toujours quelques petites maladies ; mais ils s'en tirent avec du régime.

Je vous admire, mon cher *Lorrain*, quand je lis ces paroles : *Qu'y a-t-il de plus beau et de plus admirable que de tirer d'un principe même qui peut mener au vice, la ſource du bien et de la félicité publique !*

On dit que vous faites auſſi aux Velches l'honneur d'écrire en vers dans leur langue ; 1769.
je voudrais bien en voir quelques-uns. Expliquez-moi comment vous êtes parvenu à être poëte, philoſophe, orateur, hiſtorien et muſicien. On dit qu'il y a dans votre pays un génie qui apparaît les jeudis à Berlin, et que dès qu'il eſt entré dans une certaine ſalle, on entend une ſymphonie excellente, dont il a compoſé les plus beaux airs. Le reſte de la ſemaine il ſe retire dans un château bâti par un nécromant, de là il envoie des influences ſur la terre. Je crois l'avoir aperçu, il y a vingt ans ; il me ſemble qu'il avait des ailes, car il paſſait en un clin d'œil d'un empire à un autre. Je crois même qu'il me fit tomber par terre d'un coup d'aile.

Si vous le voyez ou ſur un laurier ou ſur des roſes, car c'eſt là qu'il habite, mettez-moi à ſes pieds, ſuppoſé qu'il en ait, car il ne doit pas être fait comme les hommes. Dites-lui que je ne ſuis pas rancunier avec les génies. Aſſurez-le que mon plus grand regret à ma mort ſera de n'avoir pas vécu à l'ombre de ſes ailes, et que j'oſe chérir ſon univerſalité avec l'admiration la plus reſpectueuſe.

1769.

LETTRE CLXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 décembre.

Quand Thaleſtris, que le Nord admira,
Rendit viſite à ce vainqueur d'Arbelle,
Il lui donna bals, ballets, opéra,
Et fit de plus de jolis vers pour elle.
Tous deux avaient infiniment d'eſprit;
C'était, dit-on, plaiſir de les entendre:
On avouait que Jupiter ne fit
Des Thaleſtris que du temps d'Alexandre.

Pauſanias, dans ſes Pruſſiaques, dit que *Alexandre* pouſſait ſon amour pour les beaux arts juſqu'à faire des vers dans la langue des Velches, et qu'il mettait toujours dans ſes vers un ſel peu commun, de l'harmonie, des idées vraies, une grande connaiſſance des hommes, et qu'il feſait ces vers avec une facilité incroyable, que ceux qu'il fit pour *Thaleſtris* étaient pleins de grâce et d'harmonie.

Il ajoute que ſes talens étonnaient beaucoup les Macédoniens et les Thraces, qui ſe connaiſſaient peu en vers grecs, et qu'ils apprenaient par les autres nations combien leur

maître

maître avait d'esprit; car pour eux ils ne le connaissaient que comme un brave guerrier, qui savait gouverner comme se battre. 1770.

Il y avait, dit *Plutarque*, dans ce temps-là, un vieux velche retiré vers les montagnes du Caucase, qui avait été autrefois à la cour d'*Alexandre*, et qui vivait aussi heureux qu'on pouvait l'être loin du camp du vainqueur d'Arbelles et de *Bassroc*. Ce vieux radoteur disait souvent qu'il était très-fâché de mourir sans avoir fait encore une fois sa cour au héros de la Macédoine.

SIRE,

Je ne doute pas que vous n'ayez dans votre cour des savans qui ont lu *Plutarque* et *Xénophon* dans la bibliothéque de votre nouveau palais; ils pourront vous montrer les passages grecs que j'ai l'honneur de vous citer, et votre Majesté verra que rien n'est plus vrai.

Je donnerais tout le mont Caucase pour voir ce velche deux jours à la cour d'*Alexandre*.

1770.

LETTRE CLXVI.

DU ROI.

A Berlin, le 4 de janvier.

Le vieux citadin du Caucaſe,
Reſſuſcité de ſon tombeau,
Caracole encor ſur Pégaſe
Plus leſtement qu'un jouvenceau.
J'aimerais mieux me voir à table
Avec ce velche plein d'appas,
Eſprit fécond, toujours aimable,
Qu'avec ſon grec Pauſanias.

Le vieux velche a beaucoup d'érudition; cependant il paraît qu'il perſifle un peu ce pauvre thrace qu'il *alexandriſe :* ce pauvre thrace eſt un homme très-ordinaire, qui n'a jamais poſſédé les grands talens du vainqueur du Granique, et qui auſſi n'a point eu ſes vices. Il a fait des vers en velche, parce qu'il en fallait, et que pour ſon malheur perſonne que lui dans ſon pays n'était atteint de la rage de la métromanie. Il a envoyé ſes vers au vice-dieu qu'*Apollon* a établi ſon vicaire dans ce monde; il a ſenti que c'était envoyer des corneilles à Athènes, mais il a cru que

c'était un hommage qu'il fallait rendre à ce vice-dieu, comme de certaines ſectes de papegais en rendent au vieux qui préſide ſur les ſept montagnes. 1770.

Quand vous avez pris des pilules, vous purgez de meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe. Pour moi je prendrais toute la rhubarbe de la Sibérie et tout le ſéné des apothicaires ſans que jamais je fiſſe un chant de la Henriade. Tenez, voyez-vous, mon cher, chacun naît avec un certain talent : vous avez tout reçu de la nature ; cette bonne mère n'a pas été auſſi libérale envers tout le monde. Vous compoſez vos ouvrages pour la gloire, et moi pour mon amuſement. Nous réuſſiſſons l'un et l'autre, mais d'une manière bien différente : car tant que le ſoleil éclairera le monde, tant qu'il ſe conſervera une teinture de ſcience, une étincelle de goût, tant qu'il y aura des eſprits qui aimeront des penſées ſublimes, tant qu'il ſe trouvera des oreilles ſenſibles à l'harmonie, vos ouvrages dureront, et votre nom remplira l'eſpace des ſiècles qui mène à l'éternité ; pour les miens on dira : C'eſt beaucoup que ce roi n'ait pas été tout-à-fait imbécille ; cela eſt paſſable. S'il était né particulier, il aurait pourtant pu gagner ſa vie en ſe feſant correcteur chez quelque libraire ; et puis on jette

1770. là le livre, et puis on en fait des papillotes, et puis il n'en eſt plus queſtion.

Mais, comme ne fait pas des vers qui veut, et qu'on barbouille du papier plus facilement en proſe, je vous envoie un Mémoire deſtiné pour l'académie. Le ſujet eſt grave, la matière eſt philoſophique; et je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux.

J'eſpère que cela me vaudra quelques brochures de Ferney. Si vous voulez nous barroterons nos marchandiſes : c'eſt un commerce que j'eſpère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire.

J'attends ſur cela votre réponſe, vous aſſurant que perſonne ne connaît mieux le prix du ſolitaire du Caucaſe que le philoſophe de Sans-ſouci.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXVII. 1770.

DU ROI.

A Potſdam, le 17 de février.

Le pauvre *Lorrain*, dont vous vous ſouvenez, trouve une grande différence des copies qu'il fait à préſent de celles qu'il feſait autrefois. A préſent, il écrit pour le temps ; il y dix-huit ans, c'était pour l'immortalité. Il n'en eſt pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à ſon ouvrage, qui roule ſur des idées dont on trouve le germe dans l'Eſprit d'*Helvétius* et dans les Eſſais de d'*Alembert*. L'un écrit avec une métaphyſique trop ſubtile, et l'autre ne fait qu'indiquer ſes idées.

Le pauvre *Lorrain* ſent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de ſon maître ; mais, par une ſuite de l'élévation où ſe trouve le patriarche de Ferney, il doit s'attendre à ces ſortes d'hommages et d'importunités. Le patriarche demande des vers en velche d'un auteur tudeſque, il en aura ; mais il ſe repentira de les avoir demandés. Ces vers ſont adreſſés à une dame qu'il doit connaître ; ils ont été faits à l'occaſion d'un propos de table, où cette dame ſe plaignait de la difficulté de

1770. trouver un juſte milieu entre le trop et le trop peu. Ce ſont de ces vers de ſociété dont Paris fourniſſait autrefois d'amples recueils, qui commencent à devenir plus rares.

Le pauvre *Lorrain* eſt bien embarraſſé à découvrir le génie dont vous lui parlez; il l'a cherché par-tout. Ce n'eſt pas ſans raiſon: les roſes et les lauriers ont tous été tranſplantés en Ruſſie; de ſorte qu'il le cherche en vain. Ce *Lorrain* ſuppoſe que la brillante imagination qui triomphe à Ferney du temps et des infirmités de l'âge, a tracé de fantaiſie le tableau de ce génie, et qu'il en eſt comme du jardin des Heſpérides et de la fontaine de Jouvence, que la grave antiquité a ſi long-temps recherchés inutilement.

Si cependant il était queſtion d'un bon vieux radoteur de philoſophe qui habite une vigne de ces environs, il a chargé le *Lorrain* de vous aſſurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney, qu'il voudrait qu'il fût poſſible encore de le recueillir chez lui et de l'aſſocier à ſes études; qu'au moins ce patriarche peut être aſſuré que perſonne n'apprécie mieux ſon mérite, et n'aime plus que lui ſon beau génie.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXVIII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 mars.

C'EN eſt trop d'avoir tout ce feu
Qui ſi vivement vous inſpire,
Qui luit, qui plaît, et qu'on admire,
Quand les autres en ont trop peu.

Sur les humains trop d'avantages,
Dans vos exploits, dans vos écrits,
Etonnent les grands et les ſages,
Qui devant vous ſont trop petits.

J'eus trop d'eſpoir dans ma jeuneſſe,
Et dans l'âge mûr trop d'ennuis;
Mais dans la vieilleſſe où je ſuis,
Hélas! j'ai trop peu de ſageſſe.

De France on dit que, dans ce temps,
Quelques muſes ſe ſont bannies;
Nous n'avons pas trop de ſavans;
Nous avons trop peu de génies.

Vivre et mourir auprès de vous,
C'eût été pour moi trop prétendre;

1770. Et ſi mon ſort eſt trop peu doux,
C'eſt à lui que je veux m'en prendre.

SIRE,

Il eſt clair que vous avez trop de tout, et moi trop peu. Votre épître à madame de *Morian* ſur ce ſujet eſt charmante. Il y a plus de trente ans que vous m'étonnez tous les jours. Je conçois bien comment un jeune pariſien oiſif peut faire de jolis vers français, quand il n'a rien à faire le matin que ſa toilette ; mais qu'un roi du Nord, qui gouverne tout ſeul une vingtaine de provinces, faſſe ſans peine des vers à la *Chaulieu*, des vers qui ſont à la fois d'un poëte et d'un homme de bonne compagnie, c'eſt ce qui me paſſe. Quoi, vous nous battez en Thuringe et vous faites des vers mieux que nous ! c'eſt là qu'il y a du trop; et vous me cauſez trop de regrets de ne pas mourir auprès de votre Majeſté héroïque et poëtique.

LETTRE CLXIX. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 avril.

SIRE,

QUAND vous étiez malade, je l'étais bien auſſi, et je feſais même tout comme vous de la proſe et des vers, à cela près que mes vers et ma proſe ne valaient pas grand'choſe; je conclus que j'étais fait pour vivre et mourir auprès de vous, et qu'il y a eu du mal-entendu ſi cela n'eſt pas arrivé.

Me voilà capucin pendant que vous êtes jéſuite, c'eſt encore une raiſon de plus qui devait me retenir à Berlin; cependant on dit que frère *Ganganelli* a condamné mes œuvres, ou du moins celles que les libraires vendent ſous mon nom.

Je vais écrire à ſa Sainteté que je ſuis très-bon catholique, et que je prends votre Majeſté pour mon répondant.

Je ne renonce point du tout à mon auréole; et comme je ſuis près de mourir d'une fluxion de poitrine, je vous prie de me faire canoniſer au plus vîte : cela ne vous coûtera que cent mille écus; c'eſt marché donné.

1770. Pour vous, Sire, quand il faudra vous canoniſer, on s'adreſſera à *Marc-Aurèle*. Vos dialogues ſont tout-à-fait dans ſon goût comme dans ſes principes ; je ne ſais rien de plus utile. Vous avez trouvé le ſecret d'être le défenſeur, le légiſlateur, l'hiſtorien et le précepteur de votre royaume; tout cela eſt pourtant vrai : je défie qu'on en diſe autant de *Mouſtapha*. Vous devriez bien vous arranger pour attraper quelques dépouilles de ce gros cochon ; ce ſerait rendre ſervice au genre-humain.

Pendant que l'empire ruſſe et l'empire ottoman ſe choquent avec un fracas qui retentit juſqu'aux deux bouts du monde, la petite république de Genève eſt toujours ſous les armes ; mon manoir eſt rempli d'émigrans qui s'y réfugient. La ville de *Jean Calvin* n'eſt pas édifiante pour le moment préſent.

Je n'ai jamais vu tant de neige et tant de ſottiſes. Je ne verrai bientôt rien de tout cela, car je me meurs.

Daignez recevoir la bénédiction de frère *François*, et m'envoyer celle de St *Ignace*.

Reſtez un héros ſur la terre, et n'abandonnez pas abſolument la mémoire d'un homme dont l'ame a toujours été aux pieds de la vôtre.

LETTRE CLXX. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 mai.

SIRE,

Je me flatte que votre ſanté eſt entièrement raffermie; je vous ai vu autrefois vous faire ſaigner à cloche-pied immédiatement après un accès de goutte, et monter à cheval le lendemain : vous faites encore plus aujourd'hui; vos dialogues à la *Marc-Aurèle* ſont fort au-deſſus d'une courſe à cheval et d'une parade.

Je ne ſais ſi votre Majeſté eſt encore autant dans le goût des tableaux qu'elle eſt dans celui de la morale. L'impératrice de Ruſſie en fait acheter à préſent de tous les côtés, on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève; cela fait croire qu'elle a de l'argent de reſte pour battre *Mouſtapha;* je voudrais que vous vous amuſaſſiez à battre *Mouſtapha* auſſi, et que vous partageaſſiez avec elle; mais je ne ſuis chargé que de propoſer un tableau à votre Majeſté, et nullement la guerre contre le Turc. M. *Hennin*, réſident

1770. de France à Genève, a le tableau des trois Grâces, de *Vanloo*, haut de ſix pieds, avec des bordures. Il le veut vendre onze mille livres; voilà tout ce que j'en ſais. Il était deſtiné pour le feu roi de Pologne. S'il convient à votre nouveau palais, vous n'avez qu'à ordonner qu'on vous l'envoye, et voilà ma commiſſion faite.

Comme j'ai preſque perdu la vue au milieu des neiges du mont Jura, ce n'eſt pas à moi à parler de tableaux. Je ne puis guère non plus parler de vers dans l'état où je ſuis; car ſi votre Majeſté a eu la goutte, votre vieux ſerviteur ſe meurt de la poitrine. Nous avons l'hiver pour printemps dans nos Alpes. Je ne ſais ſi la nature traite mieux les ſables de Berlin; mais je me ſouviens que le temps était toujours beau auprès de votre Majeſté. Je la ſupplie de me conſerver ſes bontés, et de n'avoir point de goutte. Je ſuis plus près du paradis qu'elle, car elle n'eſt que protectrice des jéſuites, et moi je ſuis réellement capucin; j'en ai la patente avec le portrait de St *François*, tiré ſur l'original.

Je me mets à vos pieds, malgré mes honneurs divins.

Frère *François Voltaire.*

LETTRE CLXXI. 1770.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 24 de mai.

Je vous crois très-capucin, puiſque vous le voulez, et même sûr de votre canoniſation parmi les ſaints de l'Egliſe. Je n'en connais aucun qui vous ſoit comparable; et je commence par dire : *Sancte Voltarie, ora pro nobis.*

Cependant le ſaint-père vous a fait brûler à Rome. Ne penſez pas que vous ſoyez le ſeul qui ayez joui de cette faveur : l'Abrégé de *Fleury* a eu un ſort tout ſemblable. Il y a je ne ſais quelle affinité entre nous qui me frappe. Je ſuis le protecteur des jéſuites; vous, des capucins; vos ouvrages ſont brûlés à Rome; les miens auſſi. Mais vous êtes ſaint, et je vous cède la préférence.

Comment, monſieur le Saint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne ſois pas! cela n'eſt pas trop canonique. Sachez donc que les philoſophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'impératrice de Ruſſie peut

1770. guerroyer à ſon aiſe : elle a obtenu de *Diderot*, à beaux deniers comptans, une diſpenſe pour faire battre les Ruſſes contre les Turcs. Pour moi, qui crains les cenſures philoſophiques, l'excommunication encyclopédique, et de commettre un crime de lèſe-philoſophie, je me tiens en repos. Et comme aucun livre n'a paru encore contre les ſubſides, j'ai cru qu'il m'était permis, ſelon les lois civiles et naturelles, d'en payer à mon allié auquel je les dois; et je ſuis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre-humain qui s'arrogent le droit de feſſer princes, rois et empereurs qui déſobéiſſent à leurs règles.

Je me ſuis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé Eſſai ſur les préjugés. Je vous envoie quelques remarques qu'un ſolitaire de mes amis a faites ſur ce livre. Je m'imagine que ce ſolitaire s'eſt aſſez rencontré avec votre façon de penſer, et avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. Au reſte, je ne penſe plus à mes maux; c'eſt l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront. J'ai d'autres occupations : je vais mon chemin, clopinant et boitant, ſans m'embarraſſer de ces bagatelles. Lorſque j'étais malade, en recevant votre lettre, le ſouvenir de *Panetius* me rendit

mes forces. Je me rappelai la réponſe de ce philoſophe à *Pompée* qui déſirait de l'entendre; et je me dis qu'il ſerait honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire. 1770.

Vous me parlez de tableaux ſuiſſes; mais je n'en achète plus depuis que je paye des ſubſides. Il faut ſavoir preſcrire des bornes à ſes goûts comme à ſes paſſions.

Au reſte, je fais des vœux ſincères pour la corroboration et l'énergie de votre poitrine. Je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux bond ſitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en vie, et ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort. Vous êtes sûr des premiers, et les philoſophes pourraient ſuſpecter les autres. Sur quoi je prie St *Jean* du déſert, St *Antoine*, St *François* d'Aſſiſe et St *Cucufin* de vous prendre tous en leur ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

1770.

LETTRE CLXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 juin.

QUAND un cordelier incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On ſent bien que c'eſt jalouſie,
Et l'effet de l'eſprit malin.
Mais lorſque d'un grand ſouverain
Les beaux écrits il aſſocie
Aux farces de ſaint Cucufin,
C'eſt une énorme étourderie.
Le ſaint-père eſt un pauvre ſaint;
C'eſt un ſot moine qui s'oublie;
Au haſard il excommunie.
Qui trop embraſſe mal étreint.

Voilà votre Majeſté bien payée de s'être vouée à St *Ignace;* paſſe pour moi chétif, qui n'appartiens qu'à St *François.*

Le malheur, Sire, c'eſt qu'il n'y a rien à gagner à punir frère *Ganganelli;* plût à Dieu qu'il eût quelque bon domaine dans votre voiſinage, et que vous ne fuſſiez pas ſi loin de Notre-Dame de Lorette!

Il eſt beau de ſavoir railler
Ces arlequins feſeurs de bulles ; 1770.
J'aime à les rendre ridicules ;
J'aimerais mieux les dépouiller.

Que ne vous chargez-vous du vicaire de *Simon Barjone* ; tandis que l'impératrice de Ruſſie épouſſette le vicaire de *Mahomet ?* Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges ſottiſes. J'avais autrefois conçu ces grandes eſpérances de vous ; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome et de moi, d'aller droit au ſolide, et d'être un héros très-aviſé.

J'avais dans ma petite bibliothéque l'Eſſai ſur les préjugés, mais je ne l'avais jamais lu ; j'avais eſſayé d'en parcourir quelques pages, et n'ayant vu qu'un verbiage ſans eſprit, j'avais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer ; mais béni ſoyez-vous d'avoir marché ſur des cailloux, et d'avoir taillé des diamans. Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon, qu'ils en produiſent d'utiles.

De la fange la plus groſſière
On voit ſouvent naître des fleurs,
Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
La frappe d'un trait de lumière.

1770. Tâchez, je vous prie, Sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs; j'aime mieux la famille de *Socrate* que les deſcendans d'*Orcan*, malgré mon profond reſpect pour les ſouverains.

Sire, vous ſavez bien que, ſi vous n'étiez pas roi, j'aurais voulu vivre et mourir auprès de vous.

Le vieux malade hermite.

Je vois que vous ne voulez point des trois Grâces de M. *Hennin;* celles qui vous inſpirent quand vous écrivez, ſont beaucoup plus grâces.

LETTRE CLXXIII.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 7 de juillet.

Que le ſaint-père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapſodies,
Je ſaurai, pour m'en conſoler,
Me chauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jéſus-Chriſt,
En bon enfant de ſaint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit

Sans l'assistance de la grâce,
Suffisante comme efficace. 1770.

Mais ce fuisse du paradis
Etait ivre, ou du moins bien gris,
Lorsqu'il osa traiter de même
Les ouvrages de mon bon saint,
Nouveau patron de Cucufin.
J'appelle de cet anathème,
Au corps du concile prochain.
Il paraît même très-plausible,
Et malgré Loyola je crois
Que le saint-père en tels exploits
Ne fut jamais moins infaillible.

Ce bon cordelier du Vatican n'est pas, après tout, aussi hargneux qu'on se l'imagine. S'il fait brûler quelques livres, c'est seulement pour que l'usage ne s'en perde pas; et d'ailleurs les nez romains aiment à flairer l'odeur de cette fumée.

Mais n'admirez-vous pas avec quelle patience digne de l'agneau sans tache, il s'est laissé enlever le comtat d'Avignon? combien peu il y pense, et dans quelle concorde il vit avec le très-chrétien? Pour moi, j'aurais tort de me plaindre de lui: il me laisse mes chers jésuites que l'on persécute par-tout.

—— J'en conſerverai la graine précieuſe pour en
1770. fournir un jour à ceux qui voudraient cultiver chez eux cette plante ſi rare. Il n'en eſt pas de même du ſultan turc.

Si monſieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ſes ſpahis mis en hachi;
Et de certaine impératrice
(Qui vaut ſeule deux empereurs)
Reçu, pour prix de ſon caprice,
Des leçons qui devraient abaiſſer ſes hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans.
J'admire, avec le vieil hermite,
Ses immenſes projets, ſes exploits éclatans;
Quand on poſsède ſon mérite,
On peut ſe paſſer d'aſſiſtans.

C'eſt pourquoi il me ſuffit de contempler ſes grands ſuccès, de faire une guerre de bourſe très-philoſophique, et de profiter de ce temps de tranquillité pour guérir entièrement les plaies que la dernière guerre nous a faites, et qui ſaignent encore.

Et quant à monſieur le vicaire,
(Je dis vicaire du bon Dieu)

Je le laiſſe en paix en ſon lieu,
S'amuſer avec ſon bréviaire. 1770.
Hélas! il n'eſt que trop puni
En vivant de cette manière:
Du ſage en tout pays honni,
Payé pour tromper le vulgaire,
Et tremblant qu'un jour en ſon nid
Il n'entre un rayon de lumière.

Lorette ſerait à côté de ma vigne, que certainement je n'y toucherais pas. Ses tréſors pourraient ſéduire des *Mandrins*, des *Conflans*, des *Turpins*, des *Rich*... et leurs pareils. Ce n'eſt pas que je reſpecte les dons que l'abrutiſſement a conſacrés, mais il faut épargner ce que le public vénère; il ne faut point donner de ſcandale: et, ſuppoſé qu'on ſe croye plus ſage que les autres, il faut, par complaiſance, par commiſération pour leurs faibleſſes, ne point choquer leurs préjugés. Il ſerait à ſouhaiter que les prétendus philoſophes de nos jours penſaſſent de même.

Un ouvrage de leur boutique m'eſt tombé entre les mains: il m'a paru ſi téméraire, que je n'ai pu m'empêcher de faire quelques remarques ſur le Syſtême de la nature, que l'auteur arrange à ſa façon. Je vous communique ces remarques; et ſi je me ſuis rencontré

1770. avec votre façon de penſer, je m'en applaudirai. J'y joins une élégie ſur la mort d'une dame d'honneur de ma ſœur *Amélie*, dont la perte lui fut très-ſenſible. Je ſais que j'envoie ces balivernes au plus grand poëte du ſiècle, qui le diſpute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait : mais vous vous ſouviendrez qu'il était d'uſage, dans les temps reculés, que les poëtes portaſſent leurs tributs au temple d'*Apollon*. Il y avait même, du temps d'*Auguſte*, une bibliothéque conſacrée à ce dieu, où les *Virgile*, les *Ovide*, les *Horace* liſaient publiquement leurs écrits. Dans ce ſiècle où Ferney s'élève ſur les ruines de Delphes, il eſt bien juſte que l'on y envoye ſes offrandes : il ne manque au génie qui occupe ces lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits ;
Ils ſont faits pour plaire à tout âge,
Ils ſavent éclairer le ſage,
Et répandre des fleurs ſur les Jeux et les Ris.
Quel illuſtre deſtin, quel ſort pour un poëme
D'aller toujours de pair avec l'éternité !
Ah ! qu'à cette félicité
Votre corps ait ſa part de même !

Ce ſont des vœux auxquels tous les hommes de lettres doivent ſe joindre ; ils doivent vous

conſidérer comme une colonne qui ſoutient ſeule par ſa force un bâtiment prêt à s'écrouler, et dont des barbares ſapent déjà les fondemens. Un eſſaim de géomètres mirmidons perſécute déjà les belles-lettres, en leur preſcrivant des lois pour les dégrader. Que n'arrivera-t-il pas lorſqu'elles manqueront de leur unique appui, et lorſque de froids imitateurs de votre beau génie s'efforceront en vain de vous remplacer? Dieu me garde de n'avoir pour amuſement que de courtes et arides ſolutions de problèmes plus ennuyeux encore qu'inutiles. Mais ne prévenons point un avenir auſſi fâcheux, et contentons-nous de jouir de ce que nous poſſédons. 1770.

O compagnes d'une déeſſe!
Vous que par des ſoins aſſidus
Voltaire fut en ſa jeuneſſe
Débaucher des pas de Vénus,
Grâces, veillez ſur ſes années:
Vous lui devez tous vos ſecours;
Apollon pour jamais unit vos deſtinées,
Obtenez d'Alecto d'en prolonger le cours.

FÉDÉRIC.

1770.

LETTRE CLXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 juillet.

SIRE,

Vous et le roi de la Chine vous êtes à préſent les deux ſeuls ſouverains qui ſoient philoſophes et poëtes. Je venais de lire un extrait de deux poëmes de l'empereur *Kienlong*, lorſque j'ai reçu la proſe et les vers de *Frédéric le grand*. Je vais d'abord à votre proſe, dont le ſujet intéreſſe tous les hommes, auſſi-bien que vous autres maîtres du monde. Vous voilà comme *Marc-Aurèle* qui combattait par ſes réflexions morales le ſyſtême de *Lucrèce*.

J'avais déjà vu une petite réfutation du Syſtême de la nature par un homme de mes amis. Il a eu le bonheur de ſe rencontrer plus d'une fois avec votre Majeſté : c'eſt bon ſigne quand un roi et un ſimple homme penſent de même ; leurs intérêts ſont ſouvent ſi contraires, que, quand ils ſe réuniſſent dans leurs idées, il faut bien qu'ils aient raiſon.

Il me ſemble que vos remarques doivent être imprimées : ce ſont des leçons pour le genre-humain.

genre-humain. Vous ſoutenez d'un bras la cauſe de DIEU, et vous écraſez de l'autre la ſuperſtition. Il ſerait bien digne d'un héros d'adorer publiquement DIEU, et de donner des ſoufflets à celui qui ſe dit ſon vicaire. Si vous ne voulez pas faire imprimer vos remarques dans votre capitale, comme *Kienlong* vient de faire imprimer ſes poëſies à Pékin, daignez m'en charger, et je les publierai ſur le champ. 1770.

L'athéiſme ne peut jamais faire aucun bien, et la ſuperſtition a fait des maux à l'infini : ſauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce ſervice au monde, c'eſt vous.

Non-ſeulement vous réfutez l'auteur, mais vous lui enſeignez la manière dont il devait s'y prendre pour être utile.

De plus, vous donnez ſur les oreilles à frère *Ganganelli* et aux ſiens ; ainſi, dans votre ouvrage, vous rendez juſtice à tout le monde. Frère *Ganganelli* et ſes arlequins devaient bien ſavoir avec le reſte de l'Europe de qui eſt la belle préface de l'Abrégé de *Fleury*. Leur inſolence abſurde n'eſt pas pardonnable. Vos canons pourraient s'emparer de Rome, mais ils feraient trop de mal à droite et à gauche : ils en feraient à vous-même, et nous ne ſommes plus au temps des Hérules et des Lombards, mais

—— nous ſommes au temps des *Kienlong* et des
1770. *Frédéric*. *Ganganelli* ſera aſſez puni d'un trait de votre plume ; votre Majeſté réſerve ſon épée pour de plus belles occaſions.

Permettez-moi de vous faire une petite repréſentation ſur l'intelligence entre les rois et les prêtres, que l'auteur du ſyſtême reproche aux fronts couronnés et aux fronts tonſurés. Vous avez très-grande raiſon de dire qu'il n'en eſt rien, et que notre philoſophe athée ne ſait pas comment va aujourd'hui le train du monde. Mais c'eſt ainſi, Meſſeigneurs, qu'il allait autrefois ; c'eſt ainſi que vous avez commencé ; c'eſt ainſi que les *Albouin*, les *Théodoric*, les *Clovis* et leurs premiers ſucceſſeurs ont manœuvré avec les papes. Partageons les dépouilles, prends les dixmes, et laiſſe-moi le reſte ; bénis ma conquête, je protégerai ton uſurpation : rempliſſons nos bourſes ; dis de la part de DIEU qu'il faut m'obéir, et je te baiſerai les pieds. Ce traité a été ſigné du ſang des peuples par les conquérans et par les prêtres. Cela s'appelle *les deux puiſſances*.

Enſuite les deux puiſſances ſe ſont brouillées, et vous ſavez ce qu'il en a coûté à votre Allemagne et à l'Italie. Tout a changé enfin de nos jours. Au diable s'il y a deux puiſſances dans les Etats de votre Majeſté et dans

le vaſte empire de *Catherine II!* Ainſi vous avez raiſon pour le temps préſent; et le philoſophe athée a raiſon pour le temps paſſé. 1770.

Quoi qu'il en ſoit, il faut que votre ouvrage ſoit public. *Ne tenez pas votre chandelle ſous le boiſſeau*, comme dit l'autre.

Les peuples ſont encor dans une nuit profonde;
Nos ſages à tâtons ſont prêts à s'égarer:
Mille rois comme vous ont déſolé le monde;
C'eſt à vous ſeul de l'éclairer.

Ce que vous dites en vers de mon héroïne *Catherine II* eſt charmant, et mérite bien que je vous faſſe une infidélité.

Je ne ſais ſi c'eſt le prince héréditaire de Brunſvick ou un autre prince de ce nom qui va ſe ſignaler pour elle; voilà un héroïſme de croiſade.

J'avoue que je ne conçois pas comment l'empereur ne ſaiſit pas l'occaſion pour s'emparer de la Boſnie et de la Servie; ce qui ne coûterait que la peine du voyage. On perd le moment de chaſſer le Turc de l'Europe: il ne reviendra peut-être plus; mais je me conſolerai ſi, dans ce charivari, votre Majeſté arrondit ſa Pruſſe.

En attendant, vous écoutez les mouvemens de votre cœur ſenſible: vous êtes

homme quand vous n'êtes pas roi ; vos vers
1770. à madame la princeſſe *Amélie* ſont de l'ame à laquelle j'ai été attaché depuis trente ans, et à laquelle je le ferai le dernier moment de ma vie, malgré le mal que m'a fait votre royauté, et dont je ſouffre encore le contre-coup ſur la frontière de mon drôle de pays natal.

LETTRE CLXXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 18 d'auguſte.

Ne cachez point votre lumière ſous le boiſſeau. C'était ſans doute à vous que ce paſſage s'adreſſait ; votre génie eſt un flambeau qui doit éclairer le monde. Mon partage a été celui d'une faible chandelle qui ſuffit à peine pour m'éclairer, et dont la pâle lueur diſparaît à l'éclat de vos rayons.

Lorſque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athéiſme, je crus ma réfutation très-orthodoxe : je la relus, et je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne ſauraient paraître ſans effaroucher les timides et ſcandaliſer les dévots. Un petit mot qui m'eſt échappé ſur l'éternité du monde, me

ferait lapider dans votre patrie, ſi j'y étais né particulier, et que je l'y euſſe fait imprimer. Je ſens que je n'ai point du tout l'ame ni le ſtyle théologiques. Je me contente donc de conſerver en liberté mes opinions, ſans les répandre et les ſemer dans un terrain qui leur eſt contraire. 1770.

Il n'en eſt pas de même des vers au ſujet de l'impératrice de Ruſſie : je les abandonne à votre diſpoſition ; ſes troupes, par un enchaînement de ſuccès et de proſpérité, me juſtifient. Vous verrez dans peu le ſultan demander la paix à *Catherine*, et celle-ci, par ſa modération, ajouter un nouveau luſtre à ſes victoires.

J'ignore pourquoi l'empereur ne ſe mêle point de cette guerre. Je ne ſuis point ſon allié. Mais ſes ſecrets doivent être connus de M. de *Choiſeul*, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint-Pierre a brûlé mes écrits, et ne m'a point excommunié à Pâques, comme ſes prédéceſſeurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui ; car j'ai l'ame bonne, et vous ſavez combien j'aime à communier.

Je pars pour la Siléſie et vas trouver l'empereur qui m'a invité à ſon camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois,

——— mais pour vivre en bons voiſins. Ce prince
1770. eſt aimable et plein de mérite. Il aime vos ouvrages, et les lit autant qu'il peut : il n'eſt rien moins que ſuperſtitieux. Enfin c'eſt un empereur comme de long-temps il n'y en a eu en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorans et les barbares ; mais ce n'eſt pas une raiſon pour les extirper : s'il fallait les détruire, les Turcs ne feraient pas les ſeuls. Combien de nations plongées dans l'abrutiſſement et devenues agreſtes faute de lumières !

Mais vivons, et laiſſons vivre les autres. Puiſſiez-vous ſurtout vivre long-temps, et ne point oublier qu'il eſt des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne ceſſent de rendre juſtice à votre beau génie !

Adieu ; à mon retour de Moravie, je vous en dirai davantage.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXVI. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 20 auguſte.

SIRE,

Le philoſophe d'*Alembert* m'apprend que le grand philoſophe de la ſecte et de l'eſpèce de *Marc-Aurèle*, le cultivateur et le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie en daignant ſe mettre à la tête de ceux qui ont ſouſcrit pour un ſquelette : ce ſquelette poſſède une vieille ame très-ſenſible ; elle eſt pénétrée de l'honneur que lui fait votre Majeſté. J'avais cru long-temps que l'idée de cette caricature était une plaiſanterie ; mais puiſque l'on emploie réellement le ciſeau du fameux *Pigal*, et que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette entrepriſe de mes concitoyens, je ne ſais rien de ſi ſérieux. Je m'humilie en ſentant combien je ſuis indigne de l'honneur que l'on me fait, et je me livre en même temps à la plus vive reconnaiſſance.

L'académie françaiſe a inſcrit dans ſes regiſtres la lettre dont vous avez honoré

1770. M. d'*Alembert* à ce ſujet. J'ai appris tout cela à la fois : je ſuis émerveillé, je ſuis à vos pieds, je vous remercie, je ne ſais que dire.

La Providence, pour rabattre mon orgueil qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Gréce ; du moins elle permet que les gazettes le diſent. C'eſt un coup très-funeſte pour moi. Ce n'eſt pas que j'aye un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas ! je n'en ai que vers la Suiſſe ; mais vous ſavez quelle fête je me feſais de voir les petits-fils des *Sophocle* et des *Démoſthènes* délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du Syſtême de la nature, et on l'aurait imprimée avec une belle eſtampe dans l'endroit où était autrefois le lycée.

J'avais oſé faire une réponſe de mon côté ; ainſi DIEU avait pour lui les deux hommes les moins ſuperſtitieux de l'Europe ; ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponſe ſi inférieure à la vôtre, que je n'oſai pas vous l'envoyer. De plus, en riant des anguilles du jéſuite *Néedham*, que *Buffon*, *Maupertuis* et le traducteur de *Lucrèce* avaient adoptées, je ne pus m'empêcher de rire auſſi de tous ces beaux ſyſtêmes, de celui de *Buffon* qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer ; de celui qui donne aux hommes

des marſouins pour origine ; et enfin de celui qui exaltait ſon ame pour prédire l'avenir. 1770.

J'ai toujours ſur le cœur le mal irréparable qu'il m'a fait ; je ne penſerai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blanchiſſeuſe*, à cette calomnie inſipide qui m'a été mortelle, et à tout ce qui s'en eſt ſuivi, qu'avec une douleur qui empoiſonnera mes derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'*Alembert* des bontés de votre Majeſté eſt un baume ſi puiſſant ſur mes bleſſures, que je me ſuis reproché cette douleur qui me pourſuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que de vivre et de mourir auprès de vous, et qui vous eſt attaché depuis plus de trente ans.

Il y a pluſieurs copies de votre admirable ouvrage : permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil ou à part ; car ſurement il paraîtra et ſera imprimé incorrectement. Si votre Majeſté daigne me donner ſes ordres, l'hommage du philoſophe de Sans-ſouci à la Divinité fera du bien aux hommes. Le roi des déiſtes confondra les athées et les fanatiques à la fois : rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre reſpect du vieux ſolitaire *Voltaire*.

1770.

LETTRE CLXXVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 16 de ſeptembre.

Je n'ai point été fâché que les ſentimens que j'annonce au ſujet de votre ſtatue, dans une lettre écrite à M. d'*Alembert*, aient été divulgués. Ce ſont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, et que *Maupertuis* ni perſonne n'ont effacées de mon eſprit. Il était très-juſte que vous jouiſſiez vivant de la reconnaiſſance publique, et que je me trouvaſſe avoir quelque part à cette démonſtration de vos contemporains, en ayant eu tant au plaiſir que leur ont fait vos ouvrages.

Les bagatelles que j'écris ne ſont pas de ce genre: elles ſont un amuſement pour moi. Je m'inſtruis moi-même en penſant à des matières de philoſophie, ſur leſquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes penſées. Cet ouvrage ſur le Syſtême de la nature eſt trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux ſcandaliſer perſonne: je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime

conſtante eſt de ménager la délicateſſe des oreilles ſuperſtitieuſes, de ne choquer perſonne, et d'attendre que le ſiècle ſoit aſſez éclairé pour qu'on puiſſe impunément penſer tout haut. 1770.

Laiſſez donc, je vous prie, ces faibles ouvrages dans l'obſcurité où l'auteur les a condamnés : donnez au public, en leur place, ce que vous avez écrit ſur le même ſujet, et qui ſera préférable à mon bavardage.

Je n'entends plus parler des Grecs modernes. Si jamais les ſciences refleuriſſent chez eux, ils ſeront jaloux qu'un gaulois, par ſa Henriade, ait ſurpaſſé leur *Homère*, que ce même gaulois l'ait emporté ſur *Sophocle*, ſe ſoit égalé à *Thucydide*, et ait laiſſé loin derrière lui *Platon*, *Ariſtote* et toute l'école du portique.

Pour moi, je crois que les barbares poſſeſſeurs de ces belles contrées ſeront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, et qu'ils trouveront dans l'ame de *Catherine* autant de modération à conclure la paix que d'énergie pour pouſſer vivement la guerre. Et quant à cette fatalité qui préſide aux événemens, ſelon que le prétend l'auteur du Syſtême de la nature, je ne ſais quand elle amènera des révolutions qui pourront reſſuſciter les ſciences, enſevelies depuis ſi long-temps dans

1770. ces contrées asservies et dégradées de leur ancienne splendeur.

Mon occupation principale est de combattre l'ignorance et les préjugés dans les pays que le hasard de la naissance me fait gouverner, d'éclairer les esprits, de cultiver les mœurs, et de rendre les hommes aussi heureux que le comporte la nature humaine, et que le permettent les moyens que je puis employer.

A présent, je ne fais que revenir d'une longue course : j'ai été en Moravie, et j'ai revu cet empereur qui se prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigote, il en a secoué la superstition ; élevé dans le faste, il a adopté des mœurs simples ; nourri d'encens, il est modeste ; enflammé du désir de la gloire, il sacrifie son ambition au devoir filial qu'il remplit avec scrupule ; et n'ayant eu que des maîtres pédans, il a assez de goût pour lire *Voltaire*, et pour en estimer le mérite.

Si vous n'êtes pas satisfait du portrait véridique de ce prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce prince possède très-bien la littérature italienne ; il m'a cité beaucoup de vers du *Tasse*, et le Pastor fido presque en entier. Il faut toujours commencer par là. Après les belles lettres, dans l'âge de la réflexion, vient la

philoſophie ; et quand nous l'avons bien étu- —— diée, nous ſommes obligés de dire comme 1770. *Montagne :* Que ſais-je ?

Ce que je ſais certainement, c'eſt que j'aurai une copie de ce buſte auquel *Pigal* travaille : ne pouvant poſſéder l'original, j'en aurai au moins la copie. C'eſt ſe contenter de peu lorſqu'on ſe ſouvient qu'autrefois on a poſſédé ce divin génie même. La jeuneſſe eſt l'âge des bonnes aventures ; quand on devient vieux et décrépit, il faut renoncer aux beaux eſprits comme aux maîtreſſes.

Conſervez-vous toujours pour éclairer encore, dans vos vieux jours, la fin de ce ſiècle qui ſe glorifie de vous poſſéder, et qui ſait connaître le prix de ce tréſor.

FÉDÉRIC.

1770.

LETTRE CLXXVIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 26 de ſeptembre.

Il faut convenir que, nous autres citoyens du nord de l'Allemagne, nous n'avons point d'imagination. Le P. *Bouhours* l'aſſure ; il faut l'en croire ſur ſa parole. A vous autres voyans de Paris, votre imagination vous fait trouver des rapports où nous n'aurions pas ſuppoſé les moindres liaiſons. En vérité le prophète, quel qu'il ſoit, qui me fait l'honneur de s'amuſer ſur mon compte, me traite avec diſtinction. Ce n'eſt pas pour tous les êtres que les gens de cette eſpèce exaltent leur ame. Je me croirai un homme important ; et il ne faudra qu'une comète ou quelque éclipſe qui m'honore de ſon attention, pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas néceſſaire pour rendre juſtice à *Voltaire ;* une ame ſenſible et un cœur reconnaiſſant ſuffiſaient. Il eſt bien juſte que le public lui paye le plaiſir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût auſſi perfectionné que ce grand-homme. La profane Gréce en aurait fait un dieu : on lui aurait élevé un temple. Nous ne lui érigeons qu'une

ſtatue ; faible dédommagement de toutes les perſécutions que l'envie lui a ſuſcitées, mais récompenſe capable d'échauffer la jeuneſſe et de l'encourager à s'élever dans la carrière que ce grand génie a parcourue, et où d'autres génies peuvent trouver encore à glaner. J'ai aimé dès mon enfance les arts, les lettres et les ſciences ; et lorſque je puis contribuer à leurs progrès, je m'y porte avec toute l'ardeur dont je ſuis capable, parce que dans ce monde il n'y a point de vrai bonheur ſans elles. Vous autres qui vous trouvez à Paris dans le veſtibule de leur temple, vous qui en êtes les deſſervans, vous pouvez jouir de ce bonheur inaltérable, pourvu que vous empêchiez l'envie et la cabale d'en approcher. 1770.

Je vous remercie de la part que vous prenez à cet enfant qui nous eſt né (1). Je ſouhaite qu'il ait les qualités qu'il doit avoir; et que loin d'être le fléau de l'humanité, il en devienne le bienfaiteur. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

(1) Le prince *Frédéric-Guillaume*, petit-neveu du roi.

1770.

LETTRE CLXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 octobre.

SIRE,

Nous avons été heureux pendant quinze jours, d'*Alembert* et moi, nous avons toujours parlé de votre Majeſté; c'eſt ce que font tous les êtres penſans, et s'il y en a dans Rome, ce n'eſt pas de *Ganganelli* qu'ils s'entretiennent. Je ne ſais ſi la ſanté de d'*Alembert* lui permettra d'aller en Italie; il pourrait bien ſe contenter cet hiver du ſoleil de Provence et n'étaler ſon éloquence ſur le héros philoſophe qu'aux deſcendans de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suiſſes et aux échos du lac de Genève.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière lettre, que j'ai oſé prendre en dernier lieu votre Majeſté pour mon modèle. Cette expreſſion paraîtra d'abord un peu ridicule; car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord? mais vous ſavez que les philoſophes vinrent demander des règles à *Marc-Aurèle* quand il

partit

partit pour la Moravie, dont votre Majeſté revient. 1770.

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, et dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'eſt un maître qui a peint ſon diſciple.

Voici en quoi conſiſte l'imitation à laquelle j'ai tâché d'aſpirer, c'eſt à retirer dans les huttes de mon hameau quelques génevois échappés aux coups de fuſil de leurs compatriotes, lorſque j'ai ſu que votre Majeſté daignait les protéger en roi dans Berlin.

Je me ſuis dit: Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir, il y a quelques années, une autre colonie à Clèves, et je ſuis sûr qu'elle aurait été bien plus floriſſante et plus digne d'être protégée par votre Majeſté; je ne me conſolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce deſſein; c'était là où je devais achever ma vieilleſſe. Puiſſe votre carrière être auſſi longue qu'elle eſt utile au monde et glorieuſe à votre perſonne!

Je viens d'apprendre que M. le prince de *Brunſvick*, envoyé par vous à l'armée victorieuſe des Ruſſes, y eſt mort de maladie. C'eſt un héros de moins dans le monde, et c'eſt un double compliment de condoléance à faire à votre Majeſté: il n'a qu'entrevu la vie et la

1770. gloire ; mais après tout, ceux qui vivent cent ans font-ils autre chose qu'entrevoir? je n'ai fait qu'entrevoir un moment *Frédéric le grand;* je l'admire, je lui suis attaché, je le remercie, je suis pénétré de ses bontés pour le moment qui me reste ; voilà de quoi je suis certain pour ces deux instans.

Mais pour l'éternité, cette affaire est un peu plus équivoque ; tout ce qui nous environne est l'empire du doute, et le doute est un état désagréable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit? une ame telle qu'on l'imagine? des relations telles qu'on les établit? Y a-t-il quelque chose à espérer après le moment de la vie? *Gilimer*, dépouillé de ses Etats, avait-il raison de se mettre à rire quand on le présenta devant *Justinien?* et *Caton*, avait-il raison de se tuer de peur de voir *César?* La gloire n'est-elle qu'une illusion? Faut-il que *Moustapha*, dans la mollesse de son harem, fesant toutes les sottises possibles, ignorant, orgueilleux et battu, soit plus heureux, s'il digère, qu'un héros philosophe qui ne digérerait pas?

Tous les êtres sont-ils égaux devant le grand Etre qui anime la nature? en ce cas l'ame de *Ravaillac* serait à jamais égale à celle d'*Henri IV :* ou ni l'un ni l'autre n'auraient eu d'ame. Que le héros philosophe débrouille tout cela, car pour moi je n'y entends rien.

Je reſte, du fond de mon chaos, pénétré de reſpect, de reconnaiſſance et d'attachement pour votre perſonne, et du néant de preſque tout le reſte. 1770.

LETTRE CLXXX.

DU ROI.

Potſdam, le 30 d'octobre.

UNE mite qui végette dans le nord de l'Allemagne eſt un mince ſujet d'entretien pour des philoſophes qui diſcutent des mondes divers flottans dans l'eſpace de l'infini, du principe du mouvement et de la vie, du temps et de l'éternité, de l'eſprit et de la matière, des choſes poſſibles et de celles qui ne le ſont pas. J'appréhende fort que cette mitte n'ait diſtrait ces deux grands philoſophes d'objets plus importans et plus dignes de les occuper. Les empereurs ainſi que les rois diſparaiſſent dans l'immenſe tableau que la nature offre aux yeux des ſpéculateurs. Vous qui réuniſſez tous les genres, vous deſcendez quelquefois de l'empyrée : tantôt *Anaxagore*, tantôt *Triptolème*, vous quittez le portique pour l'agriculture, et vous offrez

1770. sur vos terres un asile aux malheureux. Je préférerais bien la colonie de Ferney dont *Voltaire* est le législateur, à celle des quakers de Philadelphie auxquels *Locke* donna des lois.

Nous avons ici des fugitifs d'une autre espèce ; ce sont des polonais qui, redoutant les déprédations, le pillage et les cruautés de leurs compatriotes, ont cherché un asile sur mes terres. Il y a plus de cent vingt familles nobles qui se sont expatriées pour attendre des temps plus tranquilles et qui leur permettent le retour chez eux. Je m'aperçois de plus en plus que les hommes se ressemblent d'un bout de notre globe à l'autre, qu'ils se persécutent et se troublent mutuellement, autant qu'il est en eux : leur félicité, leur unique ressource est en quelques bonnes ames qui les recueillent et les consolent de leurs adversités.

Vous prenez aussi part à la perte que je viens de faire à l'armée russe de mon neveu de *Brunsvick :* le temps de sa vie n'a pas été assez long pour lui laisser apercevoir ce qu'il pouvait connaître, ou ce qu'il fallait ignorer. Cependant, pour laisser quelques traces de son existence, il a ébauché un poëme épique : c'est la Conquête du Mexique par *Fernand Cortez*. L'ouvrage contient douze chants ; mais la vie lui a manqué pour le rendre moins

défectueux. S'il était poſſible qu'il y eût quelque choſe après cette vie, il eſt certain qu'il en ſaurait à préſent plus que nous tous enſemble. Mais il y a bien de l'apparence qu'il ne ſait rien du tout. Un philoſophe de ma connaiſſance, homme aſſez déterminé dans ſes ſentimens, croit que nous avons aſſez de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que *poſt mortem nihil eſt.* 1770.

Il prétend que l'homme n'eſt pas un être double, que nous ne ſommes que de la matière animée par le mouvement, et que dès que les reſſorts uſés ſe refuſent à leur jeu, la machine ſe détruit et ſes parties ſe diſſolvent. Ce philoſophe dit qu'il eſt bien plus difficile de parler de DIEU que de l'homme, parce que nous ne parvenons à ſoupçonner ſon exiſtence qu'à force de conjectures, et que tout ce que notre raiſon peut nous fournir de moins inepte ſur ſon ſujet, eſt de le croire le principe intelligent de tout ce qui anime la nature. Mon philoſophe eſt très-perſuadé que cette intelligence ne s'embarraſſe pas plus de *Mouſtapha* que du *Très-Chrétien ;* et que ce qui arrive aux hommes l'inquiéte auſſi peu que ce qui peut arriver à une taupinière de fourmis que le pied d'un voyageur écraſe ſans s'en apercevoir.

Mon philoſophe enviſage le genre animal comme un accident de la nature, comme le

1770. fable que les roues mettent en mouvement, quoique les roues ne ſoient faites que pour tranſporter rapidement un char. Cet étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation entre les animaux et l'Intelligence ſuprême, parce que de faibles créatures ne peuvent lui nuire ni lui rendre ſervice, que nos vices et nos vertus ſont relatifs à la ſociété, et qu'il nous ſuffit des peines et des récompenſes que nous en recevons.

S'il y avait ici un ſacré tribunal d'inquiſition, j'aurais été tenté de faire griller mon philoſophe pour l'édification du prochain; mais nous autres hùguenots nous ſommes privés de cette douce conſolation : et puis le feu aurait pu gagner juſqu'à mes habits. J'ai donc, le cœur contrit de ces diſcours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami, les conciles généraux vous condamnent unanimement; et Dieu le père, qui a toujours les conciles dans ſes culottes pour les conſulter au beſoin, comme le docteur *Tamponet* porte la Somme de St *Thomas*, s'en ſervira pour vous juger à la rigueur. Mon raiſonneur, au lieu de ſe rendre à de ſi fortes ſemonces, repartit qu'il me félicitait de ſi bien connaître le chemin du paradis et de l'enfer, qu'il m'exhortait à dreſſer la carte du pays, et de

donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, ſurtout pour leur annoncer de bonnes auberges. 1770.

Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules. Je les abandonne à leurs voies : c'eſt le cas de dire, *ſauve qui peut*. Pour nous, notre foi nous promet que nous irons en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage : un *tiens* dans ce monde-ci vaut mieux que dix *tu l'auras* dans l'autre. Donnez des lois à votre colonie génevoiſe, travaillez pour l'honneur du Parnaſſe, éclairez l'univers, envoyez-moi votre réfutation du Syſtême de la nature, et recevez avec mes vœux ceux de tous les habitans du Nord et de ces contrées.

FÉDÉRIC.

1770.

LETTRE CLXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 novembre.

SIRE,

VOTRE Majeſté peut être ciron ou mite en comparaiſon de l'éternel Architecte des mondes, et même des divinités inférieures qu'on ſuppoſe avoir été inſtituées par lui, et dont on ne peut démontrer l'impoſſibilité; mais en comparaiſon de nous autres chétifs vous avez été ſouvent aigle, lion et cygne. Vous n'êtes pas à préſent le rat retiré dans un fromage de Hollande, qui ferme ſa porte aux autres rats indigens; vous donnez l'hoſpitalité aux pauvres familles polonaiſes perſécutées; vous devez vous connaître plus qu'aucune mitte de l'univers en toute eſpèce de gloire, mais celle dont vous vous couvrez à préſent en vaut bien une autre.

Il eſt bien vrai que la plupart des hommes ſe reſſemblent, ſinon en talens, du moins en vices, quoique, après tout, il y ait une grande différence entre *Pythagore* et un ſuiſſe des petits cantons, ivre de mauvais vin. Pour le

gouvernement

gouvernement polonais, il ne reſſemble à rien de ce qu'on voit ailleurs. 1770.

Le prince de *Brunſvick* était donc auſſi des vôtres ; il feſait donc des vers comme vous et le roi de la Chine. Votre Majeſté peut juger ſi je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne ſache rien du grand ſecret de la nature, tout mort qu'il eſt. Votre abominable homme qui eſt ſi sûr que tout meurt avec nous pourrait bien avoir raiſon, ainſi que l'auteur de l'Eccléſiaſte attribué à *Salomon*, qui prêche cette opinion en vingt endroits, ainſi que *Céſar* et *Cicéron*, qui le déclarent en plein ſénat, ainſi que l'auteur de la Troade, qui le diſait ſur le théâtre à quarante ou cinquante mille romains, ainſi que le penſent tant de méchantes gens aujourd'hui, ainſi qu'on ſemble le prouver quand on dort d'un profond ſommeil, ou quand on tombe en léthargie.

Je ne ſais pas ce que penſe *Mouſtapha* ſur cette affaire, je penſe qu'il ne penſe pas, et qu'il vit à la façon de quelques *Mouſtaphas* de ſon eſpèce. Pour l'impératrice de Ruſſie et la reine de Suède votre ſœur, le roi de Pologne, le prince *Guſtave*, &c. j'imagine que je ſais ce qu'ils penſent. Vous m'avez flatté auſſi que l'empereur était dans la voie de perdition ; voilà une bonne recrue pour

—— la philoſophie. C'eſt dommage que bientôt il
1770. n'y ait plus d'enfer ni de paradis : c'était un objet intéreſſant ; bientôt on ſera réduit à aimer DIEU pour lui-même, ſans crainte et ſans eſpérance, comme on aime une vérité mathématique : mais cet amour-là n'eſt pas de la plus grande véhémence ; on aime froidement la vérité.

Au ſurplus, votre abominable homme n'a point de démonſtration, il n'a que les plus extrêmes probabilités ; il faudrait conſulter *Ganganelli*, on dit qu'il eſt bon théologien ; ſi cela eſt, les apparences ſont qu'il n'eſt pas un parfait chrétien ; mais le madré ne dira pas ſon ſecret ; il fait ſon pot à part, comme le diſait le marquis d'*Argenſon* d'un des rois de l'Europe.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématique, ſoyez bien perſuadé, Sire, que de toutes les vérités probables la plus sûre eſt que votre gloire ira à l'immortalité, et que mon reſpectueux attachement pour vous ne finira que quand mon pauvre et chétif être ſubira la loi qui attend les plus grands rois, comme les plus petits velches.

LETTRE CLXXXII. 1770.

DU ROI.

A Potſdam, le 4 décembre.

Je vous ſuis obligé des beaux vers annexés à votre lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le chinois, qui n'eſt pas dans ce qu'on appelle le goût européan, mais qui peut plaire à Pékin.

Un vaiſſeau revenu depuis peu de la Chine à Embden, a apporté une lettre en vers de cet empereur, et comme on ſait que j'aime la poëſie, on me l'a envoyée. La grande difficulté a été de la faire traduire : mais nous avons heureuſement été ſecondés par le fameux profeſſeur *Arnulphius Enſerius Quadrazius.* Il ne s'eſt pas contenté de la mettre en proſe, parce qu'il eſt d'opinion que les vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, et vous pourrez la placer dans votre bibliothéque chinoiſe. Quoique notre grave profeſſeur s'excuſe ſur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques ſoléciſmes qui lui ſont échappés, quelques mauvaiſes rimes qu'on ne doit point

1770. enviſager comme défectueuſes lorſqu'on traduit l'ouvrage d'un empereur.

Vous verrez ce que l'on penſe en Chine des ſuccès des Ruſſes et de leurs victoires. Cependant je puis vous aſſurer que nos nouvelles de Conſtantinople ne font aucune mention de votre prétendu ſoudan d'Egypte ; et je prends ce qu'on en débite pour un conte ajuſté et mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci ? Ne ſavez-vous pas que ce *Mouſtapha* avec ſa pipe eſt allié des Velches et de *Choiſeul*, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers de génie et d'artillerie pour fortifier les Dardanelles ? Ne ſavez-vous pas que s'il n'y avait un grand turc, le temple de Jéruſalem ſerait rebâti, qu'il n'y aurait plus de férail, plus de mamamouchi, plus d'ablutions, et que de certaines puiſſances voiſines de Belgrade s'intéreſſent vivement à l'Alcoran ? et qu'enfin, quelque brillante que ſoit la guerre, la paix lui eſt toujours préférable ?

Je ſalue l'original de certaine ſtatue, et le recommande à *Apollon*, dieu de la ſanté, ainſi qu'à *Minerve*, pour veiller à ſa conſervation.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXXIII. 1770.

DU ROI.

A Potſdam, le 12 décembre.

Le damné de philoſophe contre lequel vous êtes en colère, ne ſe contente pas de raiſonner à perte de vue, il ſe met à rêver, et il veut que je vous envoye ſes rêveries. Pour me débarraſſer de ſes importunités, j'ai été obligé de me conformer à ſes volontés. Voici ſes fariboles que je joins à ma lettre. Ne m'accuſez pas d'indiſcrétion. Si ce fatras vous ennuie, rangez-le dans la catégorie de Barbebleue et des Mille et une, &c. Je lui ai conſeillé, pour le corriger de ſon goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie tranſcendante qui deſſéchera ſon cerveau de ce qu'il a de trop poëtique, et le rendra le digne confrère de tous nos graves philoſophes tudeſques et profeſſeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une ame : la plupart de ceux qui le croient, n'y ont jamais penſé. Je ne crois pas, comme vous le dites, que *Mouſtapha* ni bien d'autres s'en inquiétent. Il n'y a que ceux qui ſuivent le ſens de la ſentence grecque, *connais-toi toi-même*, qui

1770. veulent ſavoir ce qu'ils ſont, et qui, à meſure qu'ils avancent en connaiſſances, ſont obligés d'oublier ce qu'ils avaient cru ſavoir.

Le grand cordelier de Saint-Pierre me paraît un homme qui ſait à quoi s'en tenir ; mais il eſt payé pour ne pas révéler les ſecrets de l'Egliſe, et je parierais qu'il s'embarraſſerait beaucoup plus d'Avignon que de la Jéruſalem céleſte. Pour moi, je m'avertis d'être diſcret, et de ne pas importuner un homme auquel il faut ſe faire conſcience de dérober un moment. Ses momens ſont ſi bien employés, que je lui en ſouhaite beaucoup, et qu'il puiſſe durer autant que ſa ſtatue. *Vale.*

FÉDÉRIC

LETTRE CLXXXIV. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 décembre.

En vérité, ce roi de la Chine écrit de jolies lettres ; mon Dieu, comme ſon ſtyle s'eſt perfectionné depuis ſon éloge de Moukden ! Qu'il rend bien juſtice à ce ſaint flibuſtier juif, nommé *David*, et à nos badauds de Paris ! Je ſoupçonne ſa majeſté *Kienlong* de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende, et de chanter, comme *Orphée*, devant de beaux lions, de courageux léopards, des loups bien diſciplinés, des faucons bien dreſſés. J'allai autrefois à la cour du roi ; je fus émerveillé de ſon armée, mais cent fois plus de ſa perſonne ; et je vous aſſure, Sire, que je n'ai jamais fait de ſoupers plus agréables que ceux où *Kienlong le grand* daignait m'admettre. Je vous jure que je prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait à l'admirer ; et ſans un lapon qui me calomnia, je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que de reſter à Pékin.

Il eſt vrai que j'ai fait une très-grande fortune dans l'Occident ; et quoiqu'un abbé *Terray* m'en ait eſcamoté la plus grande partie (ce qui

1770. ne me ſerait point arrivé à Pékin), il m'en reſte aſſez pour être plus heureux que je ne mérite; cependant je regrette toujours *Kienlong*, que je regarde comme le plus grand-homme des deux hémiſphères. Comme il parle parfaitement le français, qu'il n'a pourtant point appris des révérends pères jéſuites; comme il écrit dans cette langue avec plus de grâces et d'énergie que les trois quarts de nos académiciens, j'ai pris la liberté de lui adreſſer par le coche trois livres nouveaux, avec cette adreſſe, AU ROI; car il n'y en a pas deux, à ce que l'on dit; et on parlera peu du ſultan et du mogol d'aujourd'hui. On a écrit ſur l'adreſſe: Pour être mis à la poſte, dès que le paquet ſera dans ſes Etats. C'eſt un tribut payé à la bibliothéque du *Sans-ſouci* de la Chine: je ne crois pas ce tribut digne de ſa Majeſté, mais c'eſt la cuiſſe de cigale que ne dédaigna pas le grand *Yhao*.

Sa Majeſté eſt voiſine de ma grande ſouveraine ruſſe. Je ſuis toujours fâché qu'ils n'aient pu s'ajuſter pour donner congé à *Mouſtapha*; je ſuis encore dans l'erreur ſur *Ali-Bey*: elle-même y eſt auſſi. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé quelque juif ſur les lieux s'informer de la vérité? Les Juifs ont toujours aimé l'Egypte, quoi qu'en diſe leur impertinente hiſtoire.

Je savais très-bien ce que fesaient des ingénieurs sans génie, et j'en étais très-affligé. Je trouve tout cela aussi mal entendu que les croisades : il me semble qu'on pouvait s'entendre, et qu'il y avait de beaux coups à faire. 1770.

J'ai bien peur que les Velches et même les Ibères n'échouent. Leurs entreprises, depuis long-temps, n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois fois la terre de mon front devant votre trône du Pégu, voisin du trône de la Chine.

LETTRE CLXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 11 janvier.

A l'auguste prophète de la nouvelle loi.

GRAND prophète, vous ressemblez à vos devanciers envoyés du Très-haut : vous faites des miracles. Je vous dois réellement la vie. J'étais mourant au milieu de mes neiges helvétiques, lorsqu'on m'apporta votre sacrée vision. A mesure que je lisais, ma tête se 1771.

débarraſſait, mon ſang circulait, mon ame
1771. renaiſſait ; dès la ſeconde page je repris mes forces, et par un ſingulier effet de cette médecine céleſte, elle me rendit l'appétit en me dégoûtant de tous les autres alimens.

L'Eternel ordonna autrefois à votre prédéceſſeur *Ezéchiel* de manger un livre de parchemin ; j'aurais bien volontiers mangé votre papier, ſi je n'avais cent fois mieux aimé le relire. Oui, vous êtes le ſeul envoyé de *Jéhova*, puiſque vous êtes le ſeul qui ayez dit la vérité en vous moquant de tous vos confrères ; auſſi *Jéhova* vous a béni en affermiſſant votre trône, en taillant votre plume, et en illuminant votre ame.

Voici comme le Seigneur a parlé :

C'eſt lui dont j'ai prédit : il aplanira les hauts, il comblera les bas ; le voilà qui vient : il apprend aux enfans des hommes qu'on peut être valeureux et clément, grand et ſimple, éloquent et poëte : car c'eſt moi qui lui appris toutes ces choſes. Je l'illuminai quand il vint au monde, afin qu'il me fît connaître tel que je ſuis, et non pas tel que les ſots enfans des hommes m'ont peint. Car je prends tous les globes de l'univers à témoin que moi, leur formateur, je n'ai jamais été ni feſſé ni pendu dans ce petit globule de la terre ; que je n'ai jamais inſpiré aucun juif, ni couronné aucun

pape ; mais que j'ai envoyé, dans la plénitude des temps, mon ſerviteur *Frédéric*, lequel ne s'appelle pas mon oint, car il n'eſt pas oint; mais il eſt mon fils et mon image, et je lui ai dit : Mon fils, ce n'eſt pas aſſez d'avoir fait de tes ennemis l'eſcabeau de tes pieds et d'avoir donné des lois à ton pays, il faut encore que tu chaſſes pour jamais la ſuperſtition de ce globe. 1771.

Et le *grand Frédéric* a répondu à *Jéhova :* Je l'ai chaſſé de mon cœur ce monſtre de la ſuperſtition, et du cœur de tout ce qui m'environne; mais, mon père, vous avez arrangé ce monde de manière que je ne puis faire le bien que chez moi, et même encore avec un peu de peine.

Comment voulez-vous que je donne du ſens commun aux peuples de Rome de Naples et de Madrid ? *Jéhova* alors a dit : Tes exemples et tes leçons ſuffiront ; donnes-en longtemps, mon fils, et je ferai croître ces germes qui produiront leur fruit en leur temps.

Et le grand prophète a répondu : O *Jéhova*, vous êtes bien puiſſant, mais je vous défie de rendre tous les hommes raiſonnables. Croyez-moi, contentez-vous d'un petit nombre d'élus : vous n'aurez jamais que cela pour votre partage.

1771. LETTRE CLXXXVI.

DU ROI.

A Berlin, le 29 de janvier.

En lisant votre lettre, j'ai cru que la correspondance d'*Ovide* avec le roi *Cotys* continuait encore, si je n'avais vu le nom de *Voltaire* au bas de cette lettre. Elle ne diffère de celle du poëte latin qu'en ce qu'*Ovide* eut la complaisance de composer des vers en langue thrace, au lieu que vos vers sont dans votre langue naturelle.

J'ai reçu en même temps ces Questions encyclopédiques qu'on pourrait appeler à plus juste titre Instructions encyclopédiques. Cet ouvrage est plein de choses. Quelle variété! que de connaissances, de profondeur! et quel art pour traiter tant de sujets avec le même agrément! Si je me servais du style précieux, je pourrais dire qu'entre vos mains tout se convertit en or.

Je vous dois encore des remercîmens au nom des militaires pour le détail que vous donnez des évolutions d'un bataillon. Quoique je vous connusse grand littérateur, grand phi-

loſophe, grand poëte, je ne ſavais pas que vous joigniſſiez à tant de talens les connaiſſances d'un grand capitaine. Les règles que vous donnez de la tactique ſont une marque certaine que vous jugez cette fièvre intermittente des rois, la guerre, moins dangereuſe que de certains auteurs ne la repréſentent. 1771.

Mais quelle circonſpection édifiante dans les articles qui regardent la foi! Vos protégés les *Pediculoſos* en auront été ravis; la ſorbonne vous aggrégera à ſon corps; le *très-chrétien* (s'il lit) bénira le ciel d'avoir un gentilhomme auſſi orthodoxe; et l'évêque d'Orléans vous aſſignera une place auprès d'*Abraham*, d'*Iſaac* et de *Jacob*. A coup sûr vos reliques feront des miracles, et l'*Inf*... célébrera ſon triomphe.

Où donc eſt l'eſprit philoſophique du dix-huitième ſiècle, ſi les philoſophes, par ménagement pour leurs lecteurs, oſent à peine leur laiſſer entrevoir la vérité? Il faut avouer que l'auteur du Syſtême de la nature a trop impudemment caſſé les vitres. Ce livre a fait beaucoup de mal: il a rendu la philoſophie odieuſe par de certaines conſéquences qu'il tire de ſes principes. Et peut-être à préſent faut-il de la douceur et du ménagement pour réconcilier avec la philoſophie les eſprits que cet auteur avait effarouchés et révoltés.

1771. Il eſt certain qu'à Pétersbourg on ſe ſcandaliſe moins qu'à Paris, et que la vérité n'eſt point rejetée du trône de votre ſouveraine, comme elle l'eſt chez le vulgaire de nos princes. Mon frère *Henri* ſe trouve actuellement à la cour de cette princeſſe. Il ne ceſſe d'admirer les grands établiſſemens qu'elle a faits, et les ſoins qu'elle ſe donne de décraſſer, d'élever et d'éclairer ſes ſujets.

Je ne ſais ce que vos ingénieurs ſans génie ont fait aux Dardanelles : ils ſont peut-être cauſe de l'exil de *Choiſeul*. A l'exception du cardinal de *Fleuri*, *Choiſeul* a tenu plus longtemps qu'aucun autre miniſtre de *Louis XV*. Lorſqu'il était ambaſſadeur à Rome, *Benoît XIV* le définiſſait un fou qui avait bien de l'eſprit. On dit que les parlemens et la nobleſſe le regrettent et le comparent à *Richelieu :* en revanche, ſes ennemis diſent que c'était un boute-feu qui aurait embraſé l'Europe. Pour moi, je laiſſe raiſonner tout le monde. *Choiſeul* n'a pu me faire ni bien ni mal : je ne l'ai point connu ; et je me repoſe ſur les grandes lumières de votre monarque pour le choix et le renvoi de ſes miniſtres et de ſes maîtreſſes. Je ne me mêle que de mes affaires et du carnaval qui dure encore.

Nous avons un bon opéra ; et, à l'exception d'une ſeule actrice, mauvaiſe comédie. Vos

hiſtrions velches ſe vouent tous à l'opéra-comique ; et des platitudes miſes en muſique ſont chantées par des voix qui hurlent et détonnent à donner des convulſions aux aſſiſtans. Durant les beaux jours du ſiècle de *Louis XIV*, ce ſpectacle n'aurait pas fait fortune. Il paſſe pour bon dans ce ſiècle de petiteſſes, où le génie eſt auſſi rare que le bon ſens ; où la médiocrité en tout genre annonce le mauvais goût qui probablement replongera l'Europe dans une eſpèce de barbarie dont une foule de grands-hommes l'avait tirée. 1771.

Tant que nous conſerverons *Voltaire*, il n'y aura rien à craindre ; lui ſeul eſt l'*Atlas* qui ſoutient par ſes forces cet édifice ruineux. Son tombeau ſera celui du bon goût et des lettres. Vivez donc, vivez, et rajeuniſſez, s'il eſt poſſible : ce ſont les vœux de toutes les perſonnes qui s'intéreſſent à la belle littérature, et principalement les miens.

FÉDÉRIC.

1771. ## LETTRE CLXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 février.

SIRE,

TANDIS que vos bontés me donnent les louanges qui me ſont ſi légitimement dues ſur mon orthodoxie et ſur mon tendre amour pour la religion catholique, apoſtolique et romaine, j'ai bien peur que mon zèle ardent ne ſoit pas approuvé par les principaux membres de notre ſanhédrin infaillible. Ils prétendent que je me mets à genoux devant eux pour leur donner des croquignoles, et que je les rends ridicules avec tout le reſpect poſſible. J'ai beau leur citer la belle préface d'un grand-homme, qui eſt au-devant d'une hiſtoire de l'Egliſe très-édifiante, ils ne reçoivent point mon excuſe ; ils diſent que ce qui eſt très-bon dans le vainqueur de Rosback et de Liſſa, n'eſt pas tolérable dans un pauvre diable qui n'a qu'une chaumière entre un lac et une montagne, et que, quand je ſerais ſur la montagne du Thabor en habits blancs, je ne viendrais pas à bout de leur ôter la

pourpre

pourpre dont ils ſont revêtus. Nous connaiſ-
ſons, diſent-ils, vos mauvais ſentimens et 1771.
vos mauvaiſes plaiſanteries. Vous ne vous êtes pas contenté de ſervir un hérétique, vous vous êtes attaché depuis peu à une ſchiſmatique; et ſi on vous en croyait, le pouvoir du pape et celui du grand turc ſeraient bientôt reſſerrés dans des bornes fort étroites.

Vous ne croyez point aux miracles, mais ſachez que nous en feſons. C'en eſt déjà un fort grand que nous ayons engagé votre héros hérétique à protéger les jéſuites.

C'en eſt un plus grand encore, que notre nonce en Pologne ait déterminé les Mahométans à faire la guerre à l'empire chrétien de Ruſſie; ce nonce, en cas de beſoin, aurait béni l'étendard du grand prophète *Mahomet*. Si les Turcs ont toujours été battus, ce n'eſt pas notre faute, nous avons toujours prié DIEU pour eux.

On nous rendra peut-être bientôt Avignon, malgré tous vos quolibets; nous rentrerons dans Bénévent, et nous aurons toujours un temporel très-royal pour reſſembler à JESUS-CHRIST notre Sauveur, qui n'avait pas où repoſer ſa tête. Tâchez de régler la vôtre qui radote, et recevez notre malédiction ſous l'anneau du pêcheur.

1771. Voilà, Sire, comme on me traite, et je n'ai pas un mot à répliquer. Si je ſuis excommunié, j'en appellerai à mon héros, à *Julien*, à *Marc-Aurèle* ſes devanciers, et j'eſpère que leurs aigles ou romaines ou pruſſiennes (c'eſt la même choſe) me couvriront de leurs ailes. Je me mets ſous leur protection dans ce monde, en attendant que je ſois damné dans l'autre.

J'ai envoyé un petit paquet à monſeigneur le prince royal, je ne ſais s'il l'a reçu.

Je me mets aux pieds de mon héros avec autant de reſpect que d'attachement.

Le vieux malade du mont Jura.

LETTRE CLXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier mars.

SIRE,

Il n'eſt pas juſte que je vous cite comme un de nos grands auteurs ſans vous ſoumettre l'ouvrage dans lequel je prends cette liberté: j'envoie donc à votre Majeſté l'épître contre *Mouſtapha*. Je ſuis toujours acharné contre *Mouſtapha* et *Fréron*. L'un étant un infidelle,

je ſuis sûr de faire mon ſalut en lui diſant des injures ; et l'autre étant un ſot et un très-mauvais écrivain, il eſt de plein droit un de mes juſticiables. 1771.

Il n'y a rien à mon gré de ſi étonnant, depuis les aventures de Rosback et de Liſſa, que de voir mon impératrice envoyer du fond du Nord quatre flottes aux Dardanelles. Si *Annibal* avait entendu parler d'une pareille entrepriſe, il aurait compté ſon voyage des Alpes pour bien peu de choſe.

Je haïrai toujours les Turcs oppreſſeurs de la Gréce, quoiqu'ils m'aient demandé depuis peu des montres de ma colonie. Quels plats barbares ! Il y a ſoixante ans qu'on leur envoie des montres de Genève, et ils n'ont pas ſu encore en faire : ils ne ſavent pas même les régler.

Je ſuis toujours très-fâché que votre Majeſté, et l'empereur et les Vénitiens ne ſe ſoient pas entendus avec mon impératrice pour chaſſer ces vilains Turcs de l'Europe : c'eût été la beſogne d'une ſeule campagne ; vous auriez partagé chacun également. C'eſt un axiome de géométrie qu'ajoutant choſes égales à choſes égales, les touts ſont égaux ; ainſi vous feriez demeurés préciſément dans la ſituation où vous êtes.

Je perſiſte toujours à croire que cette guerre

1771. était bien plus raiſonnable que celle de 1756, qui n'avait pas le ſens commun; mais je laiſſe là ma politique qui n'en a pas davantage, pour dire à votre Majeſté que j'eſpère faire ma cour après pâques dans mon hermitage aux princes de Suède vos neveux, dont tout Paris eſt enchanté. On parle beaucoup plus d'eux que du parlement. Deux princes aimables font toujours plus d'effet que cent quatre-vingts pédans en robe.

On m'a dit que d'*Argens* eſt mort: j'en ſuis très-fâché; c'était un impie très-utile à la bonne cauſe, malgré tout ſon bavardage.

A propos de la bonne cauſe, je me mets toujours à vos pieds et ſous votre protection. On me reprochera peut-être de n'être pas plus attaché à *Ganganelli* qu'à *Mouſtapha*; je répondrai que je le ſuis à *Frédéric le grand* et à *Catherine la ſurprenante*.

Daignez, Sire, me conſerver vos bontés pour le temps qui me reſte encore à faire de mauvais vers en ce monde.

Le vieux hermite des Alpes.

LETTRE CLXXXIX. 1771.

DU ROI.

A Potſdam, le 28 de mars.

J'AI eu le plaiſir de recevoir deux de vos lettres. L'apparition que le roi de Suède a faite chez nous, m'a empêché de vous répondre plutôt.

J'avais donc deviné que ce beau teſtament n'était pas de vous. On vous a fait le même honneur qu'au cardinal de *Richelieu*, au cardinal *Alberoni*, au maréchal de *Belliſle*, &c. de teſter en votre nom. Je diſais à quelqu'un qui me parlait de ce teſtament, que c'était une œuvre de ténèbres, que l'on n'y reconnaiſſait ni votre ſtyle, ni les bienſéances que vous ſavez ſi ſupérieurement obſerver en écrivant pour le public: cependant bien du monde qui n'a pas le tact aſſez fin, s'y eſt trompé; et je crois qu'il ne ſerait pas mal de le déſabuſer.

J'ai donc vu ce roi de Suède qui eſt un prince très-inſtruit, d'une douceur charmante, et très-aimable dans la ſociété. Il aura été charmé, ſans doute, de recevoir vos vers; et j'ai vu avec plaiſir que vous vous ſouveniez

1771. encore de moi. Le roi de Suède nous a parlé beaucoup des nouveaux arrangemens qu'on prenait en France, de la réforme de l'ancien parlement, et de la création d'un nouveau. Pour moi, qui trouve assez de matières à m'occuper chez moi, je n'envisage qu'en gros ce qui se fait ailleurs. Je ne puis juger des opérations étrangères qu'avec circonspection, parce qu'il faudrait plus approfondir les matières que je ne le puis pour en décider.

On dit que le chancelier est un homme de génie et d'un mérite distingué : d'où je conclus qu'il aura pris les mesures les plus justes dans la situation actuelle des choses, pour s'arranger de la manière la plus avantageuse et la plus utile au bien de l'Etat. Cependant, quoi qu'on fasse en France, les Velches crient, critiquent, se plaignent et se consolent par quelque chanson maligne, ou quelques épigrammes satiriques. Lorsque le cardinal *Mazarin*, durant son ministère, faisait quelque innovation, il demandait si à Paris on chantait la *canzonetta*. Si on lui disait que oui, il était content.

Il en est presque de même par-tout. Peu d'hommes raisonnent, et tous veulent décider.

Nous avons eu ici en peu de temps une foule d'étrangers. *Alexis Orlof*, à son retour de Pétersbourg, a passé chez nous pour se

rendre ſur ſa flotte à Livourne : il m'a donné une pièce aſſez curieuſe que je vous envoie. Je ne ſais comment il ſe l'eſt procurée ; le contenu en eſt ſingulier : peut-être vous amuſera-t-elle. 1771.

Oh ! pour la guerre, monſieur de *Voltaire*, il n'en eſt pas queſtion. Meſſieurs les encyclopédiſtes m'ont régénéré. Ils ont tant crié contre ces bourreaux mercenaires, qui changent l'Europe en un théâtre de carnage, que je me garderai bien à l'avenir d'encourir leurs cenſures. Je ne ſais ſi la cour de Vienne les craint autant que je les reſpecte ; mais j'oſe croire toutefois qu'elle meſurera ſes démarches.

Ce qui paraît ſouvent en politique le plus vraiſemblable, l'eſt le moins. Nous ſommes comme des aveugles, nous allons à tâtons ; et nous ne ſommes pas auſſi adroits que les quinze-vingts qui connaiſſent, à ne s'y pas tromper, les rues et les carrefours de Paris. Ce qu'on appelle l'art conjectural, n'en eſt pas un : c'eſt un jeu de haſard où le plus habile peut perdre comme le plus ignorant.

Après le départ du comte *Orlof*, nous avons eu l'apparition d'un comte autrichien qui, lorſque j'allai me rendre en Moravie chez l'empereur, m'a donné les fêtes les plus galantes. Ces fêtes ont donné lieu aux

1771. vers que je vous envoie : elles y ſont décrites avec vérité. Je n'ai pas négligé d'y crayonner le caractère du comte *Hoditz*, qui ſe trouve peint d'après nature.

Votre impératrice en a donné de plus ſuperbes à mon frère *Henri*. Je ne crois pas qu'on puiſſe la ſurpaſſer en ce genre : des illuminations durant un chemin de quatre milles d'Allemagne, des feux d'artifices qui ſurpaſſent tout ce qui nous eſt connu, ſelon les deſcriptions qu'on m'en a faites, des bals de trois mille perſonnes ; et ſurtout l'affabilité et les grâces que votre ſouveraine a répandues comme un aſſaiſonnement à toutes ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat.

A mon âge, les ſeules fêtes qui me conviennent ſont les bons livres. Vous qui en êtes le grand fabricateur, vous répandez encore quelque ſérénité ſur le déclin de mes jours. Vous ne vous devez donc pas étonner que je m'intéreſſe, autant que je le fais, à la conſervation du patriarche de Ferney, auquel ſoit honneur et gloire, par tous les ſiècles des ſiècles. Ainſi ſoit-il.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE CXC. 1771.

DU ROI.

A Potſdam, le 16 de mars.

Il y a long-temps que je vous aurais répondu ſi je n'en avais été empêché par le retour de mon frère *Henri* qui revient de Ruſſie. Plein de ce qu'il y a vu digne d'admiration, il ne ceſſe de m'en entretenir : il a vu votre ſouveraine; il a été à portée d'applaudir à ſes qualités qui la rendent ſi digne du trône qu'elle occupe, et à ces qualités ſociables qui s'allient ſi rarement avec la morgue et la grandeur des ſouverains.

Mon frère a pouſſé par curioſité juſqu'à Moſcou; et par-tout il a vu les traces des grands établiſſemens par leſquels le génie bienfeſant de l'impératrice ſe manifeſte. Je n'entre point dans des détails qui feraient immenſes, et qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne. Voilà pour m'excuſer de ma lenteur. J'en viens à préſent à vos lettres.

Voyez la différence qui eſt entre nous : moi, avorton de philoſophe, quand mon

1771. eſprit s'exalte, il ne produit que des rêves : vous, grand-prêtre d'*Apollon*, c'eſt ce Dieu même qui vous remplit, et qui vous inſpire ce divin enthouſiaſme qui nous charme et nous tranſporte. Je me garde donc bien de lutter contre vous ; je crains le ſort d'un certain *Iſraël* qui, s'étant compromis contre un ange, en eut une hanche démiſe.

Je viens à vos Queſtions encyclopédiques, et j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public ne ſaurait aſſez le reſpecter, même dans ſes faibleſſes. Je n'approuve point l'auteur de la préface de *Fleury* abrégé : il s'exprime avec trop de hardieſſe, il avance des propoſitions qui peuvent choquer les ames pieuſes ; et cela n'eſt pas bien. Ce n'eſt qu'à force de réflexions et de raiſonnemens que l'erreur ſe filtre, et ſe ſépare de la vérité : peu de perſonnes donnent leur temps à un examen auſſi pénible, et qui demande une attention ſuivie. Avec quelque clarté qu'on leur expoſe leurs erreurs, ils penſent qu'on les veut ſéduire ; et en abhorrant les vérités qu'on leur expoſe, ils déteſtent l'auteur qui les annonce.

J'approuve donc fort la méthode de donner des nazardes à l'*inf*... en la comblant de politeſſes.

Mais voici une hiſtoire dont le protecteur

des capucins pourra régaler ſon ſaint et puant troupeau. 1771.

Les Ruſſes ont voulu aſſiéger le petit fort de Czenſtokova défendu par les confédérés : on y garde, comme vous ſavez, une image de la ſainte et immaculée reine du ciel. Les confédérés, dans leur détreſſe, s'adreſsèrent à elle pour implorer ſon divin appui : la Vierge leur fit un ſigne de tête, et leur dit de s'en rapporter à elle. Déjà les Ruſſes ſe préparaient pour l'aſſaut : ils s'étaient pourvus de longues échelles avec leſquelles ils avançaient la nuit pour eſcalader cette bicoque. La Vierge les aperçoit, appelle ſon fils, et lui dit : Mon enfant, reſſouviens-toi de ton premier métier; il eſt temps d'en faire uſage pour ſauver ces confédérés orthodoxes.

Le petit JESUS ſe charge d'une ſcie, part avec ſa mère; et tandis que les Ruſſes avancent, il leur coupe leſtement quelques barres de leurs échelles; puis en riant il retourne par les airs avec ſa mère à Czenſtokova, et il rentre avec elle dans ſa niche.

Les Ruſſes cependant appuient leurs échelles aux baſtions; jamais ils ne purent y monter, tant les échelles étaient raccourcies. Les ſchiſmatiques furent obligés de ſe retirer. Les orthodoxes entonnèrent le *Te Deum;* et depuis ce miracle la garde-robe de notre ſainte mère

1771. et ſon cabinet de curioſités augmentent à vue d'œil par les tréſors qui ſe verſent, et que le zèle des ames pieuſes augmente en abondance.

J'eſpère que vos capucins feront une fête en apprenant ce beau miracle, et qu'ils ne manqueront point de l'ajouter à ceux de la légende, qui de long-temps n'aura été ſi bien recrutée.

Le pauvre *Iſaac* eſt allé trouver ſon père *Abraham* en paradis ; ſon frère d'*Eguille*, qui eſt dévot, l'avait leſté pour ce voyage ; et l'*inf*... s'érige des trophées.

Qu'on ne vous en érige pas de long-temps : votre corps peut être âgé, mais votre eſprit eſt encore jeune ; et cet eſprit fera encore aller le reſte. Je le ſouhaite pour les intérêts du Parnaſſe, pour ceux de la raiſon, et pour ma propre ſatisfaction. Sur quoi je prie le grand Dieu de la médecine, votre protecteur, le divin *Apollon*, de vous avoir en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXCI. 1771.

DU ROI.

Le 19 de mars.

QUELS agrémens, quel feu tu poſsèdes encore !
Le couchant de tes jours ſurpaſſe leur aurore.
Quand l'âge injurieux mine et glace nos ſens,
Nous perdons les plaiſirs, les grâces, les talens ;
Mais l'âge a reſpecté ta voix douce et légère ;
Pour le malheur des ſots il fit grâce à Voltaire.

Ce petit compliment vous eſt dû ; ou pour mieux dire, c'eſt une merveille qui étonne l'Europe ; ce ſera un problème que la poſtérité aura peine à réſoudre, que *Voltaire*, chargé de jours et d'années, a plus de feu, de gaieté, de génie, que cette foule de jeunes poëtes dont votre patrie abonde.

Votre impératrice ſera, ſans doute, flattée de l'épître que vous lui adreſſez. Il eſt conſtant que ce ſont des vérités ; mais il n'eſt donné qu'à vous de les rendre avec autant de grâces. J'ai été fort ſurpris de me voir cité dans vos vers : certes, je ne préſumais pas de devenir un auteur grave (1). Mon amour

(1) Voyez l'Epître à l'impératrice de Ruſſie.

1771. propre vous en fait ſes complimens. J'aurai bonne opinion de mes rapſodies tant que je les verrai enchâſſées dans les cadres que vous leur ſavez ſi bien faire.

J'en viens à ce *Mouſtapha* que je n'aime pas plus que de raiſon ; je ne m'oppoſe point à toutes les prétentions que vous pouvez former à ſon férail ; je crois même que, Conſtantinople pris, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de tranſporter le harem de Stamboul à Ferney pour votre uſage. Il paraît cependant qu'il ſerait plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embraſement général. Sans doute que cette paix ſe fera, que *Mouſtapha* en payera la façon : et la Gréce deviendra ce qu'elle pourra.

On ſe dit à l'oreille que la France a ſuſcité ces troubles. On impute cette imprudente levée de boucliers des Ottomans aux intrigues d'un miniſtre diſgracié, homme de génie, mais d'un eſprit inquiet, qui croyait qu'en diviſant et troublant l'Europe, il maintiendrait plus long-temps la France tranquille. Vous qui êtes l'ami de ce miniſtre, vous ſaurez ce qu'il en faut croire.

Le bruit court que vous rendrez Avignon au vice-dieu des ſept montagnes : un tel trait de généroſité eſt rare chez les ſouverains.

Ganganelli en rira ſous cape, et dira en lui-même : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point.* Et cela arrive dans ce ſiècle philoſophique, dans ce dix-huitième ſiècle ! 1771.

Après cela, meſſieurs les philoſophes, évertuez-vous bien, combattez l'erreur, entaſſez argumens ſur argumens pour détruire l'*Inf...*; vous n'empêcherez jamais que les ames faibles ne l'emportent en nombre ſur les ames fortes : chaſſez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre. Un bigot à la tête d'un Etat, ou bien un ambitieux que ſon intérêt lie à celui de l'Egliſe, renverſera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine.

Mais quel bavardage ! je réponds au jeune *Voltaire* en ſtyle de vieillard : quand il badine, je raiſonne ; quand il s'égaye, je diſſerte. Sans doute, *Bouhours* avait raiſon : mes chers compatriotes et moi, nous n'avons que ce gros bon ſens qui trotte par les rues. Ma faible chandelle s'éteint, et ce ſoupçon d'imagination, dont je n'eus qu'une faible doſe, m'abandonne ; ma gaieté me quitte, ma vivacité ſe perd. Conſervez long-temps la vôtre : puiſſiez-vous, comme le bon homme *Saint-Aulaire*, faire des vers à cent ans, et moi les lire ! c'eſt ce que je prie *Apollon* de vous accorder.

1771. Les princes de Suède n'iront point à Ferney; l'aîné eſt devenu roi, et ſe hâte d'occuper le trône que la mort de ſon père lui laiſſe. Pour le pauvre d'*Argens*, il a ceſſé de parler, de penſer et d'écrire. C'eſt mon maréchal des logis; il eſt allé me préparer une demeure dans le pays des rêves-creux, où probablement nous nous raſſemblerons tous.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXCII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 avril.

SIRE,

On a dit que j'étais tombé en jeuneſſe, mais on n'a pas encore dit que je fuſſe tombé en enfance. Mes parens me feraient certainement interdire, et on me déclarerait incapable de teſter, ſi j'avais fait le teſtament ridicule qu'on m'attribue. Le bon goût de votre Majeſté n'y a pas été trompé; vous avez bien ſenti qu'il était impoſſible qu'un homme de mon âge parlât ainſi de lui-même. Cette impertinence eſt d'un avocat de Paris, nommé *Marchand*, qui régale tous les mois le public

d'un ouvrage dans ce goût. Je ne le mettrai certainement pas dans mon teſtament; il peut compter qu'il n'aura rien de moi pour ſa peine. Je puis aſſurer votre Majeſté que mes dernières volontés ſont abſolument différentes de celles qu'on me prête. Je ne crains point la mort qui s'approche de moi à grands pas, et qui s'eſt déjà emparée de mes yeux, de mes dents et de mes oreilles; mais j'ai une averſion invincible pour la manière dont on meurt dans notre ſainte religion catholique, apoſtolique et romaine. Il me paraît extrêmement ridicule de ſe faire huiler pour aller dans l'autre monde, comme on fait graiſſer l'eſſieu de ſon carroſſe en voyage. Cette ſottiſe et tout ce qui s'en ſuit me répugne ſi fort, que je ſuis tenté de me faire porter à Neuchâtel pour avoir le plaiſir de mourir chez vous : il eût été plus doux d'y vivre. 1771.

Je viens de recevoir une lettre dont monſeigneur le prince royal m'honore; il penſe bien ſenſément, et paraît très-digne d'être votre neveu. Jamais il n'y eut tant d'eſprit dans le Nord, depuis le ſoixante et unième degré juſqu'au cinquante-deux et demi. Il n'y a, ce me ſemble, que les confédérés de Pologne à qui on puiſſe reprocher de ſe ſervir, pour leur malheur, de la ſorte d'eſprit qu'ils ont.

1771. On dit qu'*Ali-Bey* en a beaucoup ; et autant que d'ambition. Il court actuellement de mauvais bruits ſur ſa perſonne. Pour votre amie l'étoile du Nord, elle acquiert tous les jours un nouvel éclat ; il n'y a que votre étoile qui marche à côté de la ſienne. Pour le croiſſant de *Mouſtapha*, je le crois plus obſcurci que jamais.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté avec le plus profond reſpect.

Je reçois dans ce moment la lettre dont votre Majeſté m'honore, du 19 mars. Oui, ſans doute, vous êtes un auteur grave et très-grave, quoique votre imagination ſoit très-riante.

Je voudrais bien que tout s'accommodât, pourvu que ma princeſſe donnât la liberté aux dames du ſérail et des fêtes ſur le Boſphore ; je ne prétends point du tout à ſes odaliſques : c'eſt la récompenſe de ſes braves guerriers. Je ſuis plus près d'avoir un rendez-vous avec d'*Argens* qu'avec les demoiſelles du harem de *Mouſtapha*. Vous appelez d'*Argens* votre maréchal des logis, mais il s'y prend de trop bonne heure ; vous ne vivrez pas auſſi long-temps que votre gloire, mais je ſuis très-ſur que votre feu en quoi conſiſte la vie, et votre régime en quoi conſiſte toute la médecine, vous feront un jour le doyen

des rois de ce monde, après en avoir été l'exemple. 1771.

Il se pourrait bien qu'en effet on rendît Avignon à *Ganganelli*, quoiqu'il soit très-ridicule que ce joli petit pays soit démembré de la Provence; mais il faut être bon chrétien. Ce comtat d'Avignon vaut assurément mieux que la Corse, dont l'acquisition ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

LETTRE CXCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 avril.

SIRE,

Il n'est ni honnête ni respectueux d'écrire à votre neveu le roi de Suède, et de lui parler du roi son oncle, sans communiquer à votre Majesté la liberté que l'on prend. Je vous ai cité à l'impératrice de Russie comme un auteur grave, je vous cite au roi de Suède comme mon protecteur. Quiconque est en France actuellement doit regretter Sans-souci; nous n'avons que des tracasseries, beaucoup de discorde, peu de gloire, et point d'argent. Cependant le fonds du royaume est très-bon,

—— et ſi bon, qu'après les peines qu'on a priſes
1771. pour le détériorer, on n'a pu en venir à bout. C'eſt un malade d'un tempérament excellent, qui a réſiſté à plus de trente mauvais médecins ; votre Majeſté prouve qu'il n'en faut qu'un bon.

Je ne ſais ſi je me doute de ce que votre Majeſté fera cette année ; mais DIEU, qui m'a refuſé le don de prophétie, ne me permet pas de deviner ce que fera l'empereur. Je connais des gens qui, à ſa place, pouſſeraient par-delà Belgrade, et qui s'arrondiraient, attendu qu'en philoſophie la figure ronde eſt la plus parfaite. Mais je crains de dire des ſottiſes trop pointues, et je me borne à me mettre aux pieds de votre Majeſté du fond de mon tombeau de neige, dans lequel je ſuis aveugle comme *Milton*, mais non pas auſſi fanatique que lui. Je n'ai nul goût pour un énergumène qui parle toujours du meſſie et du diable ; moi je parle de mon héros.

LETTRE CXCIV. 1771.

DU ROI.

A Potsdam, le 29 de juin.

Ce poëte-empereur si puissant, qui domine
Sur les Mantchous et sur la Chine,
Est bien plus avisé que moi.
Si le démon des vers le presse et le lutine,
Des chants que son conseil juge dignes d'un roi,
Il restreint sagement la course clandestine
Aux bornes des Etats qui vivent sous sa loi.
Moi, sans écouter la prudence,
Les esquisses légers de mes faibles crayons,
Je les dépêche tous pour ces heureux cantons
Où le plus bel esprit de France,
Le dieu du goût, le dieu des vers
Naguère a pris sa résidence.
C'est jeter, par extravagance,
Une goutte d'eau dans les mers.

Mais cette goutte d'eau rapporte des intérêts usuraires : une lettre de votre part, et un volume de Questions encyclopédiques. Si le peuple était instruit de ces échanges littéraires, il dirait que je jette un morceau

1771. de lard après un jambon ; et quoique l'expreſſion ſoit triviale, il aurait raiſon.

On n'entend guère parler ici du pape : je le crois perpétuellement en conférence avec le cardinal de *Bernis*, pour convenir du ſort de ces bons pères jéſuites. En qualité d'aſſocié de l'ordre, j'eſſuierais une banqueroute de prières, ſi Rome avait la cruauté de les ſupprimer. On n'entend pas non plus des nouvelles du Turc ; on ne ſait à quoi ſa hauteſſe s'occupe ; mais je parierais bien que ce n'eſt pas à grand'choſe. La Porte vient pourtant, après bien des remontrances, de relâcher M. *Obreſcow*, miniſtre de la Ruſſie, détenu contre le droit des gens, dont cette puiſſance barbare n'a aucune connaiſſance. C'eſt un acheminement à la paix qui va ſe conclure pour le plus grand avantage et la plus grande gloire de votre impératrice.

Je vous félicite du nouveau miniſtre dont le *très-chrétien* a fait choix. On le dit homme d'eſprit : en ce cas, vous trouverez en lui un protecteur déclaré. S'il eſt tel, il n'aura ni la faibleſſe ni l'imbécillité de rendre Avignon au pape. On peut être bon catholique, et néanmoins dépouiller le vicaire de DIEU de ces poſſeſſions temporelles, qui diſtraient trop des devoirs ſpirituels, et qui font ſouvent riſquer le ſalut.

Quelque fécond que ce ſiècle ſoit en philoſophes intrépides, actifs et ardens à répandre des vérités, il ne faut point vous étonner de la ſuperſtition dont vous vous plaignez en Suiſſe : ſes racines tiennent à tout l'univers ; elle eſt la fille de la timidité, de la faibleſſe et de l'ignorance. Cette trinité domine auſſi impérieuſement dans les ames vulgaires qu'une autre trinité dans les écoles de la théologie. Quelles contradictions ne s'allient pas dans l'eſprit humain ! Le vieux prince d'*Anhalt-Deſſaw*, que vous avez vu, ne croyait point en DIEU ; mais allant à la chaſſe, il rebrouſſait chemin s'il lui arrivait de rencontrer trois vieilles femmes : c'était un mauvais augure. Il n'entreprenait rien un lundi, parce que ce jour était malheureux. Si vous lui en demandiez la raiſon, il l'ignorait. Vous ſavez ce qu'on rapporte de *Hobbes :* incrédule le jour, il ne couchait jamais ſeul la nuit, de peur des revenans. 1771.

Qu'un fripon ſe propoſe de tromper les hommes, il ne manquera pas de dupes. L'homme eſt fait pour l'erreur : elle entre comme d'elle-même dans ſon eſprit ; et ce n'eſt que par des travaux immenſes qu'il découvre quelques vérités. Vous qui en êtes l'apôtre, recevez les hommages du petit coin de mon eſprit purifié de la rouille ſuperſtitieuſe,

—— et *déſéborgnez* mes compagnons. Pour les
1771. aveugles, il faut les envoyer aux Quinze-vingts. Eclairez encore ce qui eſt éclairable: vous ſemez dans des terres ingrates; mais les ſiècles futurs feront une riche récolte de ces champs. Le philoſophe de Sans-ſouci ſalue l'hermite de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXCV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 auguſte.

SIRE,

VOTRE Majeſté va rire de ma requête: elle dira que je radote. Je lui demande une place de conſeiller d'Etat. (Ce n'eſt pas pour moi, comme vous le croyez bien, et je ne donne point de conſeil aux rois, excepté peut-être à l'empereur de la Chine.) Je m'imagine d'ailleurs que M. de *Lentulus* appuiera ma requête. C'eſt pour un banneret ou banderet de votre principauté de Neuchâtel, nommé *Oſtervald*, qui eſt perſécuté par les prêtres. Il a ſervi long-temps votre Majeſté, et je crois qu'il eſt excommunié.

Voilà

Voilà deux puiſſantes raiſons, à mon gré, pour le faire conſeiller d'Etat. Cet homme eſt d'un eſprit très-doux, très-conciliant et très-ſage, et en même temps d'une philoſophie intrépide, capable de rendre ſervice à la raiſon et à vous, et également attaché à l'un et à l'autre. Il eſt de votre ſiècle; et les Neuchâtelois ſont encore du treizième ou du quatorzième. Ce n'eſt pas aſſez que la prêtraille de ce pays-là ait condamné *Petitpierre* pour n'avoir pas cru l'enfer éternel; ils ont condamné le banderet *Oſtervald* pour n'avoir point cru d'enfer du tout. Ces marauds-là ne ſavent pas que c'était l'opinion de *Cicéron* et de *Céſar*. Vous qui avez l'éloquence de l'un, et qui vous battez comme l'autre, ne pourriez-vous point mortifier la huaille ſacerdotale en réhabilitant votre banderet par une belle place de conſeiller d'Etat dans Neuchâtel? 1771.

Le grand *Julien*, mon autre héros, lui aurait accordé cette grâce, ſur ma parole.

Je vous demande pardon de ma témérité; mais puiſque ce banderet *Oſtervald* eſt menacé par le conſiſtoire d'être damné dans l'autre monde, ne peut-on pas demander pour lui quelque agrément dans celui-ci? cette idée m'eſt venue dans la tête, et je la mets à vos pieds. Je penſe que ce banderet a très-grande

raiſon de dire qu'il n'y a plus d'enfer,
1771. puiſque JESUS-CHRIST a racheté tous nos péchés.

On dit que mes chers Ruſſes ont été battus par les Turcs ; j'en ſuis au déſeſpoir, et je ſupplie votre Majeſté de daigner me conſoler.

LETTRE CXCVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 16 de ſeptembre.

UN homme qui a long-temps inſtruit l'univers par ſes ouvrages, peut être regardé comme le précepteur du genre-humain : il peut être par conſéquent le conſeiller de tous les rois de la terre, hors de ceux qui n'ont point de pouvoir. Je me trouve dans le cas de ces derniers à Neuchâtel, où mon autorité eſt pareille à celle qu'un roi de Suède exerce ſur ſes diètes, ou bien au pouvoir de *Staniſlas* ſur ſon anarchie ſarmate. Faire à Neuchâtel un conſeiller d'Etat ſans l'approbation du ſynode, ſerait ſe compromettre inutilement.

J'ai voulu dans ce pays protéger *Jean-Jacques*, on l'a chaſſé ; j'ai demandé qu'on

ne perſécutât point un certain *Petitpierre*, je n'ai pu l'obtenir. 1771.

Je ſuis donc réduit à vous faire l'aveu humiliant de mon impuiſſance. Je n'ai point eu recours, dans ce pays, au remède dont ſe ſert la cour de France pour obliger les parlemens du royaume à ſavoir *obtempérer* à ſes volontés. Je reſpecte des conventions ſur leſquelles ce peuple fonde ſa liberté et ſes immunités, et je me reſſerre dans les bornes du pouvoir qu'ils ont preſcrites eux-mêmes en ſe donnant à ma maiſon. Mais ceci me fournit matière à des réflexions plus philoſophiques.

Remarquez, s'il vous plaît, combien l'idée attachée au mot de *liberté* eſt déterminée en fait de politique, et combien les métaphyſiciens l'ont embrouillée. Il y a donc néceſſairement une liberté; car comment aurait-on une idée nette d'une choſe qui n'exiſte point? Or je comprends par ce mot la puiſſance de faire ou de ne pas faire telle action, ſelon ma volonté. Il eſt donc sûr que la liberté exiſte; non pas ſans mélange de paſſions innées, non pas pure, mais agiſſante cependant en quelques occaſions ſans gêne et ſans contrainte.

Il y a une différence, ſans doute, de pouvoir nommer un conſeiller (ſoi-diſant) d'Etat,

1771. ou de ne le pouvoir pas : celui qui le peut, a la liberté ; celui qui ne ſaurait le breveter ne jouit pas de cette faculté. Cela ſeul ſuffit, ce me ſemble, pour prouver que la liberté exiſte, et que par conſéquent nous ne ſommes pas des automates mus par les mains d'une aveugle fatalité.

C'eſt ce ſyſtême de la fatalité qui met l'empire ottoman à deux doigts de ſa perte. Tandis que les Turcs ſe tiennent, comme des quakers, les bras croiſés, en attendant le moment de l'impulſion divine, ils ſont battus par les Ruſſes. Et ce léger échec que vient de recevoir un détachement du prince *Repnin*, ne doit pas enfler l'eſpérance de *Mouſtapha* juſqu'à lui faire croire qu'une bagatelle de cette nature puiſſe entrer en comparaiſon avec cet amas de victoires que les Ruſſes ont entaſſées les unes ſur les autres.

Tandis que ces gens ſe battent pour les poſſeſſions de ce monde-ci, les Suiſſes ſont très-bien d'ergoter entre eux pour les biens de l'autre monde : cela fournit plus à l'imagination; et quand on n'a point d'armées pour conquérir la Valachie, la Moldavie, la Tartarie, on ſe bat avec des paroles pour le paradis et pour l'enfer. Je ne connais point ce pays-là : *Deliſle* n'en a pas encore donné la carte. Le chemin qui doit y mener, traverſe

les eſpaces imaginaires, et jamais perſonne n'en eſt revenu. N'allez jamais dans ces contrées pires que les hyperboréennes. 1771.

Quelqu'un qui vous a vu, m'aſſure que vous jouiſſez d'une très-bonne ſanté. Ménagez ce tréſor le plus long-temps que poſſible : un *tiens* vaut mieux que dix *tu auras*. Que *Vénus* nous conſerve le chantre des Grâces ; *Minerve*, l'émule de *Thucydide ; Uranie*, l'interprète de *Newton ;* et *Apollon*, ſon fils chéri qui, ſurpaſſant *Eurypide*, égala *Virgile :* ce ſont les vœux que le ſolitaire de Sans-ſouci fait et fera ſans fin pour le patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

SIRE,

Vous êtes donc comme l'Océan, dont les flots ſemblent arrêtés ſur le rivage par des grains de ſable ; et le vainqueur de Rosback, de Liſſa, &c. &c. ne peut parler en maître à des prêtres ſuiſſes. Jugez, après cela, ſi les

1771. pauvres princes catholiques doivent avoir beau jeu contre le pape.

Je ne sais si votre Majesté a jamais vu une petite brochure intitulée les Droits des hommes et les usurpations des papes ; ces usurpations sont celles du saint-père : elles sont évidemment constatées. Si vous voulez, j'aurai l'honneur de vous les envoyer par la poste.

J'ai pris la liberté d'adresser à votre Majesté les sixième et septième volumes des Questions sur l'Encyclopédie ; mais je crains fort de n'avoir pas la liberté de poursuivre cet ouvrage. C'est bien là le cas où l'on peut appeler la liberté, puissance. Qui n'a pas le pouvoir de faire, n'a pas sans doute la liberté de faire ; il n'a que la liberté de dire : Je suis esclave de la nature. J'avais fait autrefois tout ce que je pouvais pour croire que nous étions libres, mais j'ai bien peur d'être détrompé ; vouloir ce qu'on veut, parce qu'on le veut, me paraît une prérogative royale à laquelle les chétifs mortels ne doivent pas prétendre. Soyez libre tant qu'il vous plaira, Sire, vous êtes bien le maître ; mais à moi tant d'honneur n'appartient. Tout ce que je sais bien certainement, c'est que je n'ai point la liberté de ne vous pas regarder comme le premier homme du siècle, ainsi que je regarde *Catherine II*

comme la première femme, et *Mouſtapha* comme un pauvre homme, du moins juſqu'à préſent. Il me ſemble qu'il n'a ſu faire ni la guerre ni la paix. Je connais des rois qui ont fait à propos l'une et l'autre ; mais je me garderai bien de vous dire qui ſont ces rois-là. 1771.

L'impératrice de Ruſſie dit que ſes affaires vont fort bien par-delà le Danube ; qu'elle eſt maîtreſſe de toute la Valachie, à une ou deux bicoques près ; qu'elle eſt reconnue de toute la Crimée. Il faudra qu'elle faſſe jouer inceſſamment, ſur le théâtre de Batchi-Saraï, Iphigénie en Tauride. Puiſſe-t-elle faire bientôt une paix glorieuſe, et puiſſent ces vilains Turcs ne plus moleſter les chrétiens grecs et latins !

LETTRE CXCVIII.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 18 de novembre.

Vous vous moquez de moi, mon bon *Voltaire ;* je ne ſuis ni un héros ni un océan, mais un homme qui évite toutes les querelles qui peuvent défunir la ſociété. Comparez-moi plutôt à un médecin qui proportionne le remède au tempérament du malade. Il faut des remèdes doux pour les fanatiques : les

1771. violens leur donnent des convulſions. Voilà comme je traite les prédicans de Genève, qui reſſemblent plus, par leur véhémence, aux réformateurs du quinzième ſiècle qu'à la génération préſente.

Il y a long-temps que j'ai lu la brochure du Droit des hommes et de l'uſurpation des papes. Vous croyez donc que les Semnons ne ſont pas curieux de vos ouvrages, et qu'on ne les lit pas au bord du Havel avec autant et peut-être plus de plaiſir que ſur les rives de la Seine ou du Rhône? Cette brochure parut préciſément après que les Français eurent pris poſſeſſion du comtat; je crus que c'était leur manifeſte, et que par mégarde on l'avait imprimé après coup.

Je vous ai mille obligations des ſixième et ſeptième tomes de votre Encyclopédie, que j'ai reçus. Si le ſtyle de *Voiture* était encore à la mode, je vous dirais que le père des Muſes eſt l'auteur de cet ouvrage, et que l'approbation eſt ſignée du dieu du Goût. J'ai été fort ſurpris d'y trouver mon nom, que vous y avez mis par charité. J'y ai trouvé quelques paraboles moins obſcures que celles de l'Evangile, et je me ſuis applaudi de les avoir expliquées. Cet ouvrage eſt admirable, et je vous exhorte à le continuer. Si c'était un diſcours académique, aſſujetti à la réviſion

de

de la ſorbonne, je ſerais peut-être d'un autre avis. 1771.

Travaillez toujours; envoyez vos ouvrages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en Ruſſie : je vous réponds qu'on les y dévorera. Quelque précaution qu'on prenne, ils entreront en France ; et vos Velches auront honte de ne pas approuver ce qui eſt admiré par-tout ailleurs.

J'avais un très-violent accès de goutte quand vos livres ſont arrivés, les pieds et les bras garrottés, enchaînés et perclus : ces livres m'ont été d'une grande reſſource. En les liſant, j'ai béni mille fois le ciel de vous avoir mis au monde.

Pour vous rendre compte du reſte de mes occupations, vous ſaurez qu'à peine eus-je recouvré l'articulation de la main droite, que je m'aviſai de barbouiller du papier ; non pour éclairer, non pour inſtruire le public et l'Europe qui a les yeux très-ouverts, mais pour m'amuſer. Ce ne ſont pas les victoires de *Catherine* que j'ai chantées, mais les folies des confédérés. Le badinage convient mieux à un convaleſcent que l'auſtérité du ſtyle majeſtueux. Vous en verrez un échantillon. Il y a ſix chants. Tout eſt fini ; car une maladie de cinq ſemaines m'a donné le temps de rimer et de corriger tout à mon aiſe. C'eſt vous

——— ennuyer assez que deux chants de lecture que
1771. je vous prépare.

Ah! que l'homme est un animal incorrigible, direz-vous en voyant encore de mes vers. La Valachie, la Moldavie, la Tartarie subjuguées doivent être chantées sur un autre ton que les sottises d'un *Crazinski*, d'un *Potoski*, d'un *Oginski*, et de toute cette multitude imbécille dont les noms se terminent en *ki*.

Comme je me crois un être qui possède une liberté mitigée, je m'en suis servi dans cette occasion ; et comme je suis un hérétique excommunié une fois pour toutes, j'ai bravé les foudres du Vatican : bravez-les de même, car vous êtes dans le même cas.

Souvenez-vous qu'il ne faut point enfouir son talent : c'est de quoi jusqu'ici personne ne vous accuse ; mais je voudrais que la postérité ne perdît aucune de vos pensées ; car combien de siècles s'écouleront avant qu'un génie s'élève, qui joigne à tant de goût tant de connaissances ! Je plaide une belle cause, et je parle à un homme si éloquent que, s'il jette un coup d'œil sur ce sujet, il saisira d'abord tous les argumens que je pourrais lui présenter. Qu'il continue donc encore à étendre sa réputation, à instruire, à éclairer, à consoler, à persifler, à pincer (selon que la matière l'exige) le public, les cagots et les

mauvais auteurs ! Qu'il jouiſſe d'une ſanté inaltérable, et qu'il n'oublie point le ſolitaire ſemnon habitué à Sans-ſouci ! 1771.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXCIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 6 décembre.

SIRE,

Je n'ai jamais ſi bien compris qu'on peut pleurer et rire dans le même jour. J'étais tout plein et tout attendri de l'horrible attentat commis contre le roi de Pologne, qui m'honore de quelque bonté. Ces mots qui dureront à jamais, *vous êtes pourtant mon roi, mais j'ai fait ſerment de vous tuer*, m'arrachaient des larmes d'horreur, lorſque j'ai reçu votre lettre et votre très-philoſophique poëme qui dit ſi plaiſamment les choſes du monde les plus vraies. Je me ſuis mis à rire malgré moi, malgré mon effroi et ma conſternation. Que vous peignez bien le diable et les prêtres, et ſurtout cet évêque, premier auteur de tout le mal !

Je vois bien que quand vous fites ces deux

1771. premiers chants, le crime infame des confédérés n'avait point encore été commis. Vous ferez forcé d'être auſſi tragique dans le dernier chant que vous avez été gai dans les autres que votre Majeſté a bien voulu m'envoyer. Malheur eſt bon à quelque choſe, puiſque la goutte vous a fait compoſer un ouvrage ſi agréable : depuis *Scarron*, on ne feſait point de vers ſi plaiſans au milieu des ſouffrances. Le roi de la Chine ne ſera jamais ſi drôle que votre Majeſté, et je défie *Mouſtapha* d'en approcher.

N'ayez plus la goutte, mais faites ſouvent des vers à Sans-ſouci dans ce goût-là. Plus vous ferez gai, plus long-temps vous vivrez : c'eſt ce que je ſouhaite paſſionnément pour vous, pour mon héroïne, et pour moi chétif.

Je penſe que l'aſſaſſinat du roi de Pologne lui fera beaucoup de bien. Il eſt impoſſible que les confédérés, devenus en horreur au genre-humain, perſiſtent dans une faction ſi criminelle. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que la paix de Pologne peut naître de cette exécrable aventure.

Je ſuis fâché de vous dire que voilà cinq têtes couronnées aſſaſſinées en peu de temps dans notre ſiècle philoſophique. Heureuſement, parmi tous ces aſſaſſins, il ſe trouve des *Malagrida*, et pas un philoſophe. On dit

que nous ſommes des ſéditieux ; que ſera donc l'évêque de Kiovie ? On dit que les conjurés avaient fait ſerment ſur une image de la ſainte Vierge, après avoir communié. J'oſe ſupplier inſtamment votre Majeſté, ſi ingénieuſe et ſi diabolique, de daigner m'envoyer quelques détails bien vrais de cet étrange événement, qui devrait bien ouvrir les yeux à une partie de l'Europe. Je prends la liberté de recommander à vos bontés l'abbaye d'Oliva. Je me mets à vos pieds (pourvu qu'ils n'aient plus la goutte) avec le plus profond reſpect et le plus grand ébahiſſement de tout ce que je viens de lire. 1771.

LETTRE CC.

DU ROI.

A Berlin, le 12 de janvier.

Je conviens que je me ſuis impoſé l'obligation de vous inſtruire ſur le ſujet des confédérés que j'ai chantés, comme vous avez été obligé d'expoſer les anecdotes de la ligue, afin de répandre tous les éclairciſſemens néceſſaires ſur la Henriade. 1772.

Vous ſaurez donc que mes confédérés, moins braves que vos ligueurs, mais auſſi

fanatiques, n'ont pas voulu leur céder en
1772. forfaits. L'horrible attentat entrepris et manqué contre le roi de Pologne s'eſt paſſé, à la communion près, de la manière qu'il eſt détaillé dans les gazettes. Il eſt vrai que le miſérable qui a voulu aſſaſſiner le roi de Pologne, en avait prêté le ſerment à *Pulawski*, maréchal de confédération, devant le maître-autel de la Vierge à Czenſtokova. Je vous envoie des papiers publics, qui peut-être ne ſe répandent pas en Suiſſe, où vous trouverez cette ſcène tragique détaillée avec les circonſtances exactement conformes à ce que mon miniſtre à Varſovie en a marqué dans ſa relation. Il eſt vrai que mon poëme (ſi vous voulez l'appeler ainſi) était achevé lorſque cet attentat ſe commit; je ne le jugeai pas propre à entrer dans un ouvrage où règne d'un bout à l'autre un ton de plaiſanterie et de gaieté. Cependant je n'ai pas voulu non plus paſſer cette horreur ſous ſilence, et j'en ai dit deux mots en paſſant, au commencement du cinquième chant; de ſorte que cet ouvrage badin, fait uniquement pour m'amuſer, n'a pas été défiguré par un morceau tragique qui aurait juré avec le reſte.

Il ſemble que pour détourner mes yeux des ſottiſes polonaiſes et de la ſcène atroce de Varſovie, ma ſœur la reine de Suède ait pris ce temps pour venir revoir ſes parens, après

une abſence de vingt-huit années. Son arrivée a ranimé toute la famille ; je m'en ſuis cru de dix ans plus jeune. Je fais mes efforts pour diſſiper les regrets qu'elle donne à la perte d'un époux tendrement aimé, en lui procurant toutes les ſortes d'amuſemens, dans leſquels les arts et les ſciences peuvent avoir la plus grande part. Nous avons beaucoup parlé de vous. Ma ſœur trouvait que vous manquiez à Berlin : je lui ai répondu qu'il y avait treize ans que je m'en apercevais. Cela n'a pas empêché que nous n'ayons fait des vœux pour votre conſervation ; et nous avons conclu, quoique nous ne vous poſſédions pas, que vous n'en étiez pas moins néceſſaire à l'Europe. 1772.

Laiſſez donc à la Fortune, à l'Amour, à Plutus leur bandeau : ce ſerait une contradiction que celui qui éclaira ſi long-temps l'Europe fût aveugle lui-même. Voilà peut-être un jeu de mots ; j'en fais amende honorable au dieu du Goût qui ſiége à Ferney : je le prie de m'inſpirer, et d'être aſſuré qu'en fait de belles-lettres, je crois ſes déciſions plus infaillibles que celles de *Ganganelli* pour les articles de foi. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1772.

LETTRE CCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier février.

SIRE,

Mon cœur, quoique bien vieux, eſt tout auſſi ſenſible à vos bontés que s'il était jeune. Vos troiſième et quatrième chants m'ont preſque guéri d'une maladie aſſez férieuſe; vos vers ne le ſont pas. Je m'étonne toujours que vous ayez pu faire quelque choſe d'auſſi gai ſur un ſujet ſi triſte. Ce que votre Majeſté dit des confédérés dans ſa lettre, inſpire l'indignation contre eux autant que vos vers inſpirent de gaieté. Je me flatte que tout ceci finira heureuſement pour le roi de Pologne et pour votre Majeſté. Quand vous n'auriez que ſix villes pour vos ſix chants, vous n'auriez pas perdu votre papier et votre encre.

La reine de Suède ne gagnera rien aux diſſentions polonaiſes; mais elle augmentera le bonheur de ſon frère et le ſien. Permettez que je la remercie des bontés dont vous m'apprenez qu'elle daigne m'honorer, et que je mette mes reſpects pour elle dans votre paquet.

La veuve du pauvre cher *Iſaac* (*), m'a fait part des bontés dont vous la comblez, et du petit monument qu'elle érige à ſon mari, le panégyriſte de l'empereur *Julien*, de très-reſpectable mémoire. C'eſt une virtuoſe que cette madame *Iſaac ;* elle ſait du grec et du latin, et écrit dans ſa langue d'une manière qui n'eſt pas ordinaire. 1772.

Votre Majeſté finit ſa dernière lettre par de belles maximes de morale ; mais vous conſeillez à un impotent de ne pas marcher trop vîte. Il y a deux ans que je ne ſors preſque point de mon lit. Je ſerais tenté de vous dire comme *Le Nôtre* au pape *Alexandre VII : Saint-père, donnez-moi des tentations au lieu de bénédictions.* La ſanté, la ſanté, voilà le premier des biens dans quelque condition qu'on ſoit, et à quelque âge qu'on ſoit parvenu.

Je ſupplie votre Majeſté de n'avoir plus la goutte, à moins que cela ne produiſe quelque nouveau poëme en ſix chants.

Agréez, Sire, le profond reſpect et l'inviolable attachement d'un pauvre vieillard qui a pis que la goutte.

(*) Le marquis d'*Argens*.

1772.

LETTRE CCII.

DU ROI.

A Potſdam, le premier de mars.

JE ſuis, en vérité, tout honteux des ſottiſes que je vous envoie, mais puiſque vous êtes en train d'en lire, vous en recevrez de diverſes eſpèces : le cinquième chant de la Confédération, un diſcours académique ſur une matière aſſez uſée, pour amener l'éloge de l'illuſtre auditoire qui ſe trouvait à la ſéance de l'académie, et une épître à ma ſœur de Suède au ſujet des déſagrémens qu'elle a eſſuyés dans ce pays-là. Elle a reçu la lettre que vous lui avez adreſſée : elle n'a pas voulu confier la réponſe, qui, ſans cela, ſe ſerait trouvée incluſe dans ma lettre.

Ce n'eſt pas ſeulement en Suède que l'on eſſuie des contre-temps : la pauvre *Babet*, veuve du défunt *Iſaac*, en a bien éprouvé en Provence. Les dévots de ce pays doivent être de terribles gens ; ils ont donné l'extrême-onction par force à ce bon panégyriſte de l'empereur *Julien ;* on a fait des difficultés de l'enterrer, et d'autres encore pour un monument qu'on voulait lui ériger. La pauvre *Babet*

a vu emporter par une inondation la moitié de la maiſon que feu ſon mari lui a bâtie; elle a perdu ſes meubles, perte conſidérable relativement à ſa fortune qui eſt mince; elle a acquis quantité de connaiſſances pour complaire à ſon mari : elle ne peint pas mal, et elle eſt reſpectable pour avoir contribué, autant qu'il était en elle, aux goûts de ſon mari, et lui avoir rendu la vie agréable. Un ſoir, en revenant de chez moi, le marquis rentre chez ſa femme, et lui demande : Eh bien, as-tu fait cet enfant? Quelques amis, qui ſe trouvèrent préſens, ſe prirent à rire de cette étrange queſtion; mais la marquiſe les mit à leur aiſe en leur montrant le portrait d'un petit morveux que ſon mari l'avait chargée de faire. 1772.

Je viens encore d'eſſuyer un violent accès de goutte, mais il ne m'a pas valu de poëme, faute de matière. Pour vous, ne vous étonnez point que je vous croye jeune : vos ouvrages ne ſe reſſentent point de la caducité de leur auteur; et je crois qu'il ne dépendrait que de vous de compoſer encore une Henriade.

Je fais des vœux pour votre conſervation; s'ils ſont intéreſſés, vous devez me le pardonner en faveur du plaiſir que vos ouvrages me font. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1772.

LETTRE CCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 24 mars.

SIRE,

QUAND même MM. *Formey*, *Prémonval*, *Touſſaint*, *Mérian* me diraient, c'eſt nous qui avons compoſé le diſcours ſur l'utilité des ſciences et des arts dans un Etat, je leur répondrais : Meſſieurs, je n'en crois rien ; je trouve à chaque page la main d'un plus grand maître que vous : voilà comme *Trajan* aurait écrit.

Je ne ſais pas ſi l'empereur de la Chine fait réciter quelques-uns de ſes diſcours dans ſon académie, mais je le défie de faire de meilleure proſe : et à l'égard de ſes vers, je connais un roi du Nord qui en fait de meilleurs que lui ſans ſe donner beaucoup de peine. Je défie ſa Majeſté *Kienlong*, aſſiſtée de tous ſes mandarins, d'être auſſi gaie, auſſi facile, auſſi agréable, que l'eſt le roi du Nord dont je vous parle. Sachez que ſon poëme ſur les confédérés eſt infiniment ſupérieur au poëme de Moukden.

Vous avez peut-être ouï dire, Meſſieurs, que l'abbé de *Chaulieu* feſait de très-jolis vers après ſes accès de goutte, et moi je vous apprends que ce roi en fait dans le temps même que la goutte le tourmente. 1772.

Si vous me demandez quel eſt ce prince ſi extraordinaire, je vous dirai : Meſſieurs, c'eſt un homme qui donne des batailles tout auſſi aiſément qu'un opéra ; il met à profit toutes les heures que tant d'autres rois perdent à ſuivre un chien qui court après un cerf ; il a fait plus de livres qu'aucun des princes contemporains n'a fait de bâtards ; et il a remporté plus de victoires qu'il n'a fait de livres. Devinez maintenant ſi vous pouvez.

J'ajouterai que j'ai vu ce phénomène il y a une vingtaine d'années, et que ſi je n'avais pas été un tant ſoit peu étourdi, je le verrais encore, et je figurerais dans votre académie tout comme un autre. Mon cher *Iſaac* a fort mal fait de vous quitter, Meſſieurs ; il a été ſur le point de n'être pas enterré en terre ſainte, ce qui eſt pour un mort la choſe du monde la plus funeſte, et ce qui m'arrivera inceſſamment ; au lieu que ſi j'étais reſté parmi vous, je mourrais bien plus à mon aiſe, et beaucoup plus gaiement.

Quand vous aurez deviné quel eſt le héros dont je vous entretiens, ayez la bonté de

1772. lui préſenter mes très-humbles reſpects et l'admiration qu'il m'a inſpirée depuis l'an 1736, c'eſt-à-dire depuis trente-ſix ans tout juſte : or un attachement de trente-ſix ans n'eſt pas une bagatelle. DIEU m'a réſervé pour être le ſeul qui reſte de tous ceux qui avaient quitté leur patrie uniquement pour lui. Vous êtes bien heureux qu'il aſſiſte à vos ſéances ; mais il y avait autrefois un autre bonheur, celui d'aſſiſter à ſes ſoupers. Je lui ſouhaiterais une vie auſſi longue que ſa gloire, ſi un pareil vœu pouvait être exaucé.

LETTRE CCIV.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 22 d'avril.

IL ne s'eſt point rencontré de poëte aſſez fou pour envoyer de mauvais vers à *Boileau*, crainte d'être rembourſé par quelque épigramme. Perſonne ne s'eſt amuſé d'importuner de ſes balivernes *Fontenelle*, ou *Boſſuet*, ou *Gaſſendi ;* mais vous qui valez ces gens tous enſemble, vous ajoutez l'indulgence aux talens que ces grands-hommes poſſédaient : elle rend vos vertus plus aimables ;

auſſi vous attire-t-elle la correſpondance de tous les éphémères du ſacré vallon, parmi leſquels j'ai l'honneur de me compter. Vous donnez l'exemple de la tolérance au Parnaſſe, en protégeant le poëme de Moukden et celui des Confédérés; et, ce qui vaut encore mieux, vous m'envoyez le neuvième tome des Queſtions encyclopédiques. Je vous en fais mes remercîmens. J'ai lu cet ouvrage avec la plus grande ſatisfaction : il eſt fait pour répandre des connaiſſances parmi les aimables ignorans, et leur donner du goût pour s'inſtruire. 1772.

J'ai été agréablement ſurpris par l'article des beaux Arts, que vous m'adreſſez. Je ne mérite cette diſtinction que par l'attachement que j'ai pour eux, ainſi que pour tout ce qui caractériſe le génie, ſeule ſource de vraie gloire pour l'eſprit humain.

Les Lettres de *Memmius* à *Cicéron* ſont des chefs-d'œuvre où les queſtions les plus difficiles ſont miſes à la portée des gens du monde. C'eſt l'extrait de tout ce que les anciens et les modernes ont penſé de mieux ſur ce ſujet. Je ſuis prêt à ſigner ce ſymbole de foi philoſophique. Tout homme ſans prévention, et qui a bien examiné cette matière, ne ſaurait penſer autrement. Vous avez eu ſurtout l'art d'avancer ces vérités hardies ſans vous

commettre avec les dévots. L'article *Vérité*
1772. eſt encore admirable. Je m'attendais à voir un dialogue entre JESUS et *Pilate*. Il eſt ébauché : cela eſt très-plaiſant. Je ne finirais point ſi je voulais entrer dans le détail de tout ce que contient ce volume précieux. C'aurait été bien dommage s'il n'avait pas paru, et ſi la poſtérité en avait été fruſtrée.

On m'a envoyé de Paris la tragédie des Pélopides, qui doit être rangée parmi vos chefs-d'œuvre dramatiques. L'intérêt toujours renaiſſant de la pièce et l'élégance continue de la verſification l'élèvent à cent piques au-deſſus de celle de *Crébillon*. Je m'étonne qu'on ne la joue pas à Paris. Vos compatriotes, ou plutôt les Velches modernes, ont perdu le goût des bonnes choſes. Ils ſont raſſaſiés des chefs-d'œuvre de l'art ; et la frivolité les porte à préſent à protéger l'opéra comique, *fax-hall* et les marionnettes. Ils ne méritaient pas que vous fuſſiez né dans leur patrie : ce ne ſera que la poſtérité qui connaîtra tout votre mérite.

Pour moi, il y a trente-ſix ans que je vous ai rendu juſtice. Je ne varie point dans mes ſentimens : je penſe à ſoixante ans de même qu'à vingt-quatre ſur votre ſujet ; et je fais des vœux à cet Etre qui anime tout, qu'il daigne conſerver auſſi long-temps que poſſible

le

le vieil étui de votre belle ame. Ce ne ſont pas des complimens, mais des ſentimens très-vrais que vos ouvrages gravent ſans ceſſe plus profondément dans mon eſprit. 1772.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 juillet.

SIRE,

PERMETTEZ-MOI de dire à votre Majeſté, que vous êtes comme un certain perſonnage de *la Fontaine.*

Droit au ſolide allait Bartholomée.

Ce ſolide accompagne merveilleuſement la véritable gloire. Vous faites un royaume floriſſant et puiſſant de ce qui n'était, ſous le roi votre grand-père, qu'un royaume de vanité : vous avez connu et ſaiſi le vrai en tout ; auſſi êtes-vous unique en tout genre. Ce que vous faites actuellement, vaut bien votre poëme ſur les Confédérés. Il eſt plaiſant de détruire les gens et de les chanter.

1772. Je dois dire à votre Majeſté qu'un jeune homme de vingt-cinq ans, très-bon officier, très-inſtruit, ayant ſervi dès l'âge de douze ans, et ne voulant plus ſervir que vous, eſt parti de Paris ſans en rien dire à perſonne, et vient vous demander la permiſſion de ſe faire caſſer la tête ſous vos ordres. Il eſt d'une très-ancienne nobleſſe, véritable marquis, et non pas de ces marquis de robe, ou marquis de haſard, qui prennent leurs titres dans une auberge, et ſe ſont appeler monſeigneur par les poſtillons qu'ils ne payent point. Il s'appelle le marquis de *Saint-Aulaire*, neveu d'un lieutenant général, l'un de nos plus aimables académiciens, lequel feſait de très-jolis vers à près de cent ans, comme vous en ferez à ce que je crois et à ce que j'eſpère. Je penſe que mon jeune marquis eſt actuellement à Berlin, cherchant peut-être inutilement à ſe préſenter à votre Majeſté; mais on dit qu'il en eſt digne, et que c'eſt un fort bon ſujet.

Le vieux malade ſe met à vos pieds avec attachement, admiration, reſpect et ſynderèſe.

LETTRE CCVI. 1772.

DU ROI.

A Sans-souci, le 14 d'auguſte.

Je vous remercie des félicitations que vous me faites ſur des bruits qui ſe ſont répandus dans le public. Il faudra voir ſi les événemens les confirment, et quel deſtin auront les affaires de la Pologne.

J'ai vu des vers bien ſupérieurs à ceux qui m'ont amuſé lorſque j'avais la goutte : ce ſont les Syſtêmes et les Cabales. Ces morceaux ſont auſſi frais et d'un coloris auſſi chaud que ſi vous les aviez faits à vingt ans. On les a imprimés à Berlin, et ils vont ſe répandre dans tout le Nord.

Nous avons eu cette année beaucoup d'étrangers, tant anglais qu'hollandais, eſpagnols et italiens ; mais aucun français n'a mis le pied chez nous : et je ſais poſitivement que le marquis de *Saint-Aulaire* n'eſt point ici. S'il vient, il ſera bien reçu, ſurtout s'il n'eſt point expatrié pour quelque mauvaiſe affaire ; ce qui arrive quelquefois aux jeunes gens de ſa nation.

Je pars cette nuit pour la Siléſie : à mon

1772. retour, vous aurez une lettre plus étendue, accompagnée de quelques échantillons de porcelaine que les connaiſſeurs approuvent, et qui ſe fait à Berlin.

Je ſouhaite que votre gaieté et votre bonne humeur vous conſervent encore long-temps pour l'honneur du Parnaſſe et pour la ſatisfaction de tous ceux qui vous liſent. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 16 de ſeptembre.

J'AI reçu du patriarche de Ferney des vers charmans à la ſuite d'un petit ouvrage polémique qui défend les droits de l'humanité contre la tyrannie des bourreaux de conſcience. Je m'étonne de retrouver toute la fraîcheur et le coloris de la jeuneſſe dans les vers que j'ai reçus : oui, je crois que ſon ame eſt immortelle, qu'elle penſe ſans le ſecours de ſon corps, et qu'elle nous éclairera encore après avoir quitté ſa dépouille mortelle. C'eſt un beau privilége que celui de l'immortalité :

bien peu d'êtres, dans cet univers, en ont joui. Je vous applaudis et vous admire. 1772.

Pour ne pas rester tout-à-fait en arrière, je vous envoie le sixième chant des Confédérés avec une médaille qu'on a frappée à ce sujet. Tout cela ne vaut pas une des strophes que vous m'avez envoyées ; mais chaque champ ne produit pas des roses ; on ne peut donner que ce qu'on a. Vous voyez que ce sixième chant m'a occupé plus que les affaires, et qu'on me fait trop d'honneur en Suisse de me croire plus absorbé dans la politique que je le suis.

J'aurais voulu joindre quelques échantillons de porcelaine à cette lettre : les ouvriers n'ont pas encore pu les fournir ; mais ils suivront dans peu, au risque des aventures qui les attendent en voyage.

Personne du nom de *Saint-Aulaire* n'est arrivé jusqu'ici. Peut-être que celui qui vous a écrit a changé de sentiment.

Voilà enfin la paix prête à se conclure en Orient, et la pacification de la Pologne qui s'apprête. Ce beau dénouement est dû uniquement à la modération de l'impératrice de Russie qui a su mettre elle-même des bornes à ses conquêtes, en imposer à ses ennemis secrets, et rétablir l'ordre et la tranquillité où jusqu'à présent ne régnait que trouble et

confuſion. C'eſt à votre muſe à la célébrer
1772. dignement ; je ne fais que balbutier en ébauchant ſon éloge ; et ce que j'en ai dit, n'acquiert de prix que pour avoir été dicté par le ſentiment.

Vivez encore, vivez long-temps ; quand on eſt sûr de l'immortalité dans ce monde-ci, il ne faut pas ſe hâter d'en jouir dans l'autre. Du moins ayez la complaiſance pour moi, pauvre mortel qui n'ai rien d'immortel, de prolonger votre ſéjour ſur ce globe, pour que j'en jouiſſe ; car je crains fort de ne vous pas trouver dans cet autre monde. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCVIII. 1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 octobre.

SIRE,

LA médaille eſt belle, bien frappée, la légende noble et ſimple; mais ſurtout la carte que la Pruſſe jadis polonaiſe préſente à ſon maître fait un très-bel effet. Je remercie bien fort votre Majeſté de ce bijou du Nord; il n'y en a pas à préſent de pareil dans le midi.

La Paix a bien raiſon de dire aux Palatins :
Ouvrez les yeux, le diable vous attrape;
Car vous avez à vos puiſſans voiſins,
Sans y penſer, long-temps ſervi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel et beau
Que ces voiſins partagent le gâteau.

C'eſt aſſurément le vrai gâteau des rois, et la féve a été coupée en trois parts. Mais la Paix ne s'eſt-elle pas un peu trompée? J'entends dire de tous côtés que cette Paix n'a

1772. pu venir à bout de réconcilier *Catherine II* et *Mouſtapha*, et que les hoſtilités ont recommencé depuis deux mois. On prétend que, parmi ces Français ſi babillards, il s'en trouve qui ne diſent mot, et qui n'en agiſſent pas moins ſous terre.

On dit que les mêmes gens qui gardent Avignon au ſaint-père, ont un grand crédit dans le ſérail de Conſtantinople. Si la choſe eſt vraie, c'eſt une ſcène nouvelle qui va s'ouvrir. Mais il n'y en a point de plus belle que les pièces qu'on joue en Pruſſe et en Suède; le roi votre neveu paraît digne de ſon oncle.

Je remercie votre Majeſté de remettre dans la règle le célèbre couvent d'Oliva : car le bruit court que vous êtes prieur de cette bonne abbaye, et que dans peu tous les novices de ce couvent feront l'exercice à la pruſſienne. Je ne m'attendais, il y a deux ans, à rien de tout ce que je vois. C'eſt aſſurément une choſe unique que le même homme ſe ſoit moqué ſi légérement des Palatins pendant ſix chants entiers, et en ait eu un nouveau royaume pour ſa peine. Le roi *David* feſait des vers contre ſes ennemis, mais ſes vers n'étaient pas ſi plaiſans que les vôtres : jamais on n'a fait un poëme, ni pris un royaume avec tant de facilité. Vous voilà,

Sire,

Sire, le fondateur d'une très-grande puiſſance ; vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, et la Ruſſie devient un nouveau monde. Comme tout eſt changé ! et que je me ſais bon gré d'avoir vécu pour voir tous ces grands événemens ! 1772.

Dieu merci, je prédis et je dis, il y a plus de trente ans, que vous feriez de très-grandes choſes ; mais je n'avais pas pouſſé mes prédictions auſſi loin que vous avez porté votre très-ſolide gloire : votre deſtin a toujours été d'étonner la terre. Je ne ſais pas quand vous vous arrêterez ; mais je ſais que l'aigle de Pruſſe va bien loin.

Je ſupplie cet aigle de daigner jeter ſur moi chétif, du haut des airs où il plane, un de ces coups d'œil qui raniment le génie éteint. Je trouve, ſi votre médaille eſt reſſemblante, que la vie eſt dans vos yeux et ſur votre viſage, et que vous avez, comme de raiſon, la ſanté d'un héros.

Je ſuis à vos pieds comme il y a trente ans, mais bien affaibli. Je regarderai le *Regno redintegrato* quand je voudrai reprendre des forces.

Votre vieux idolâtre.

1772.

LETTRE CCIX.

DU ROI.

A Potsdam, le premier de novembre.

Vous saurez que, ne me fesant jamais peindre, ni mes portraits ni mes médailles ne me ressemblent. Je suis vieux, cassé, goutteux, suranné, mais toujours gai et de bonne humeur. D'ailleurs les médailles attestent plutôt les époques, qu'elles ne sont fidelles aux ressemblances.

Je n'ai pas seulement acquis un abbé, mais bien deux évêques, et une armée de capucins dont je fais un cas infini depuis que vous êtes leur protecteur.

Je trouve, il est vrai, le poëte de la Confédération impertinent d'avoir osé se jouer de quelques français passés en Pologne. Il dit pour son excuse qu'il fait respecter ce qui est respectable, mais qu'il croit qu'il lui est permis de badiner de ces excrémens de nations, des français réformés par la paix, et qui, faute de mieux, allaient faire le métier de brigands en Pologne dans l'association confédérale.

Je crois qu'il y a des français qui gardent le silence, et qui ont un grand crédit au

férail ; mais mes nouvelles de Conſtantinople m'apprennent que le congrès de paix ſe renoue et reprend avec plus de vivacité que le précédent. Ce qui me fait craindre que mon coquin de poëte, qui fait le voyant, n'ait raiſon. 1772.

J'ai lu les beaux vers que vous avez faits pour le roi de Suède. Ils ont toute la fraîcheur de vos ouvrages qui parurent au commencement de ce ſiècle. *Semper idem* : c'eſt votre deviſe. Il n'eſt pas donné à tout le monde de l'arborer.

Comment pourrais-je vous rajeunir vous qui êtes immortel! *Apollon* vous a cédé le ſceptre du Parnaſſe, il a abdiqué en votre faveur. Vos vers ſe reſſentent de votre printemps ; et votre raiſon, de votre automne. Heureux qui peut ainſi réunir l'imagination et la raiſon. Cela eſt bien ſupérieur à l'acquiſition de quelques provinces dont on n'aperçoit pas l'exiſtence ſur ce globe, et qui, des ſphères céleſtes, paraîtraient à peine comparables à un grain de ſable.

Voilà les misères dont nous autres politiques nous nous occupons ſi fort. J'en ai honte. Ce qui doit m'excuſer, c'eſt que, lorſqu'on entre dans un corps, il faut en prendre l'eſprit. J'ai connu un jéſuite qui m'aſſurait gravement qu'il s'expoſerait au plus

1772. cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un ſinge. Je n'en ferais pas autant; mais quand on peut réunir et joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ſes poſſeſſions, je ne connais guère de mortels qui n'y travaillaſſent avec plaiſir. Notez toutefois que cette affaire-ci (1) s'eſt paſſée ſans effuſion de ſang, et que les encyclopédiſtes ne pourront déclamer contre les brigands mercenaires, et employer tant d'autres belles phraſes dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre, à l'aide d'une plume, a tout fait; et l'Europe ſera pacifiée, au moins des derniers troubles. Quant à l'avenir, je ne réponds de rien. En parcourant l'hiſtoire, je vois qu'il ne s'écoule guère dix ans ſans qu'il n'y ait quelques guerres. Cette fièvre intermittente peut être ſuſpendue, mais jamais guérie. Il faut en chercher la raiſon dans l'inquiétude naturelle à l'homme. Si l'un n'excite des troubles, c'eſt l'autre; et une étincelle cauſe ſouvent un embraſement général.

Voilà bien du raiſonnement: je vous donne de la marchandiſe de mon pays. Vous autres Français vous poſſédez l'imagination; les Anglais, à ce que l'on dit, la profondeur;

(1) Le partage de la Pologne.

et nous autres, la lenteur, avec ce gros bon sens qui court les rues. Que votre imagination reçoive ce bavardage avec indulgence, et qu'elle permette à ma pesante raison d'admirer le phénix de la France, le seigneur de Ferney, et de faire des vœux pour ce même *Voltaire* que j'ai possédé autrefois, et que je regrette tous les jours, parce que sa perte est irréparable. 1772.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCX.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 novembre.

SIRE,

HIER il arriva dans mon hermitage une caisse royale, et ce matin j'ai pris mon café à la crême dans une tasse, telle qu'on n'en fait point chez votre confrère *Kienlong*, l'empereur de la Chine; le plateau est de la plus grande beauté. Je savais bien que *Frédéric le grand* était meilleur poëte que le bon *Kienlong*; mais j'ignorais qu'il s'amusât à faire fabriquer dans Berlin de la porcelaine très-supérieure à celle de Kiengtsin, de Dresde et de Sêve; il

1772. faut donc que cet homme étonnant éclipſe tous ſes rivaux dans tout ce qu'il entreprend. Cependant je lui avouerai que parmi ceux qui étaient chez moi à l'ouverture de la caiſſe, il ſe trouva des critiques qui n'approuvèrent pas la couronne de laurier qui entoure la lyre d'*Apollon*, ſur le couvercle admirable de la plus jolie écuelle du monde; ils diſaient : comment ſe peut-il faire qu'un grand-homme, qui eſt ſi connu pour mépriſer le faſte et la fauſſe gloire, s'aviſe de faire mettre ſes armes ſur le couvercle d'une écuelle! Je leur dis : il faut que ce ſoit une fantaiſie de l'ouvrier; les rois laiſſent tout faire au caprice des artiſtes. *Louis XIV* n'ordonna point qu'on mît des eſclaves aux pieds de ſa ſtatue; il n'exigea point que le maréchal de *la Feuillade* fît graver la fameuſe inſcription, *à l'homme immortel;* et lorſqu'à plus juſte titre on verra en cent endroits, *Frederico immortali*, on ſaura bien que ce n'eſt pas *Frédéric le grand* qui a imaginé cette deviſe, et qu'il a laiſſé dire le monde.

Il y a auſſi un *Amphion* porté par un dauphin. Je ſais bien qu'autrefois un dauphin, qui ſans doute aimait la poëſie, ſauva *Amphion* de la mer, où ſes envieux voulaient le noyer.

Enfin, c'eſt donc dans le Nord que tous les

arts fleuriſſent aujourd'hui ! c'eſt là qu'on fait les plus belles écuelles de porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on diſſipe des confédérations et des ſénats en deux jours, et qu'on ſe moque ſurtout très-plaiſamment des confédérés et de leur *Notre-Dame*. 1772.

Sire, nous autres Velches nous avons auſſi notre mérite ; des opéra comiques qui font oublier *Molière*, des marionnettes qui font tomber *Racine*, ainſi que des financiers plus ſages que *Colbert*, et des généraux dont les *Turenne* n'approchent pas.

Tout ce qui me fâche, c'eſt qu'on dit que vous avez fait renouer ces conférences entre *Mouſtapha* et mon impératrice; j'aimerais mieux que vous l'aidaſſiez à chaſſer du Boſphore ces vilains Turcs, ces ennemis des beaux arts, ces éteignoirs de la belle Gréce. Vous pourriez encore vous accommoder, chemin feſant, de quelque province pour vous arrondir. Car enfin il faut bien s'amuſer ; on ne peut pas toujours lire, philoſopher, faire des vers et de la muſique.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté avec tout le reſpect et l'admiration qu'elle inſpire.

Le vieux malade de Ferney.

1772.

LETTRE CCXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 novembre.

SIRE, vous convenez que la belle Italie
Dans l'Europe autrefois rappela le génie ;
Le Français eut un temps de gloire et de ſplendeur,
Et l'Anglais, profond raiſonneur,
A creuſé la philoſophie.
Vous accordez à votre Germanie,
Dans une ſombre étude, une heureuſe lenteur ;
Mais à ſon eſprit inventeur,
Vous devez deux préſens qui vous ont fait honneur,
Les canons et l'imprimerie.
Avouez que par ces deux arts,
Sur les bords du Permeſſe et dans les champs de Mars,
Votre gloire fut bien ſervie.

J'ajouterai que c'eſt à Thorn que *Copernic* trouva le vrai ſyſtême du monde, que l'aſtronome *Hévélius* était de Dantzick, et que par conſéquent Thorn et Dantzick doivent vous appartenir. Votre Majeſté aura la généroſité de nous envoyer du blé par la Viſtule, quand, à force d'écrire ſur l'économie, nous n'aurons au lieu de pain que des opéra comiques, ce qui nous eſt arrivé ces dernières années.

C'eſt parce que les Turcs ont de très-bons blés et point de beaux arts, que je voulais vous voir partager la Turquie avec vos deux aſſociés. Cela ne ſerait peut-être pas ſi difficile, et il ſerait aſſez beau de terminer là votre brillante carrière; car, tout ſuiſſe que je ſuis, je ne déſire pas que vous preniez la France. 1772.

On prétend que c'eſt vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, et je le crois, parce qu'il y a là du génie, et que le traité s'eſt fait à Potſdam.

Toute l'Europe prétend que le grand *Grégoire* eſt mal avec mon impératrice. Je ſouhaite que ce ne ſoit qu'un jeu. Je n'aime point les ruptures; mais enfin, puiſque je finis mes jours loin de Berlin, où je voulais mourir, je crois qu'on peut ſe ſéparer de l'objet d'une grande paſſion.

Ce que votre Majeſté daigne me dire à la fin de ſa lettre, m'a fait preſque verſer des larmes; je ſuis tel que j'étais, quand vous permettiez que je paſſaſſe à ſouper des heures délicieuſes à écouter le modèle des héros et de la bonne compagnie. Je meurs dans les regrets; conſolez par vos bontés un cœur qui vous entend de loin, et qui aſſurément vous eſt fidelle.

Le vieux malade.

1772.

LETTRE CCXII.

DU ROI.

A Potſdam, le 4 décembre.

AYANT reçu votre lettre, j'ai fait venir inceſſamment le directeur de la fabrique de porcelaine, et lui ai demandé ce que ſignifiaient cet *Amphion*, cette lyre et ce laurier dont il avait orné une certaine jatte envoyée à Ferney. Il m'a répondu que ſes artiſtes n'en avaient pu faire moins pour rendre cette jatte digne de celui pour lequel elle était deſtinée; qu'il n'était pas aſſez ignorant pour ne pas être inſtruit de la couronne de laurier deſtinée au *Taſſe* pour le couronner au capitole; que la lyre était faite à l'imitation de celle ſur laquelle la Henriade avait été chantée; que ſi *Amphion* avait par ſes ſons harmonieux élevé les murs de Thèbes, il connaiſſait quelqu'un vivant qui en avait fait davantage, en opérant en Europe une révolution ſubite dans la façon de penſer; que la mer, ſur laquelle nageait *Amphion*, était allégorique, et ſignifiait le temps, duquel *Amphion* triomphe; que le dauphin était l'emblème des amateurs des

lettres qui ſoutiennent les grands-hommes durant la tempête. 1772.

Je vous rends compte de ce procès verbal tel qu'il a été dreſſé en préſence de deux témoins, gens graves, et qui l'atteſteront par ſerment, ſi cela eſt néceſſaire. Ces gens ont travaillé au grand deſſert *avec figures*, que j'ai envoyé à l'impératrice de Ruſſie : ce qui les a mis dans le goût des allégories. Ils avouent que la porcelaine eſt trop fragile, et qu'il faudrait employer le marbre et le bronze pour tranſmettre aux âges futurs l'eſtime de notre ſiècle pour ceux qui en ſont l'honneur.

Nous attendons dans peu la concluſion de la paix avec les Turcs. S'ils n'ont pas, cette fois, été expulſés de l'Europe, il faut l'attribuer aux conjonctures. Cependant ils ne tiennent plus qu'à un filet : et la première guerre qu'ils entreprendront, achèvera, probablement leur ruine entière.

Cependant ils n'ont point de philoſophes (car vous vous ſouviendrez des propos que l'on tient à Verſailles, en apprenant que la bataille de Minden était perdue) ; je n'en dis pas davantage.

J'ai lu le poëme d'*Helvétius* ſur le bonheur : je crois qu'il l'aurait retouché avant de le donner au public. Il y a des liaiſons qui

1772. manquent, et quelques vers qui m'ont semblé trop approcher de la prose. Je ne suis pas juge compétent ; je ne fais que hasarder mon sentiment, en comparant ce que je lis de nouveau avec les ouvrages de *Racine*, et ceux d'un certain grand-homme qui illustre la Suisse par sa présence. Mais on peut être grand géomètre, grand métaphysicien et grand politique, comme l'était le cardinal de *Richelieu*, sans être grand poëte. La nature a distribué différemment ses dons ; et il n'y a qu'à Ferney où l'on voit l'exemple de la réunion de tous les talens en la même personne.

Jouissez long-temps des biens que la nature prodigue envers vous seul, a daigné vous donner, et continuez d'occuper ce trône du Parnasse, qui sans vous demeurerait peut-être éternellement vacant. Ce sont les vœux que fait pour le patriarche de Ferney, le philosophe de Sans-souci.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCXIII. 1772.

DU ROI.

A Potſdam, le 6 décembre.

Sur la fin des beaux jours dont vous fites l'hiſtoire,
Si brillans pour les arts, où tout tendait au grand,
Des Français un ſeul homme a ſoutenu la gloire :
Il ſut embraſſer tout ; ſon génie agiſſant
A la fois remplaça Boſſuet et Racine ;
Et maniant la lyre ainſi que le compas,
Il tranſmit les accords de la muſe latine,
Qui du fils de Vénus célébra les combats.
De l'immortel Newton il faiſit le génie,
Fit connaître aux Français ce qu'eſt l'attraction ;
Il terraſſa l'erreur et la religion.
Ce grand homme lui ſeul vaut une académie.

Vous devez le connaître mieux que perſonne. — Pour notre poudre à canon, je crois qu'elle a fait plus de mal que de bien, ainſi que l'imprimerie, qui ne vaut que par les bons ouvrages qu'elle répand dans le public. Par malheur ils deviennent de jour en jour plus rares.

Nous avons dans notre voiſinage une cherté de blés exceſſive. J'ai cru que les Suiſſes n'en

manquaient pas ; encore moins les Français,
1772. dont les ouvrages économiques éclairent nos régions ignorantes, ſur les premiers beſoins de la nature.

Je ne connais point de traités ſignés à Potſdam ou à Berlin. Je ſais qu'il s'en eſt fait à Pétersbourg. Ainſi le public, trompé par les gazetiers, fait ſouvent honneur aux perſonnes de choſes auxquelles elles n'ont pas eu la moindre part. J'ai entendu dire de même que l'impératrice de Ruſſie avait été mécontente de la manière dont le comte *Orlof* avait conduit la négociation de Focktſchani. Il peut y avoir eu quelque refroidiſſement, mais je n'ai point appris que la diſgrâce fût complète. On ment d'une maiſon à l'autre, à plus forte raiſon de faux bruits peuvent-ils ſe répandre et s'accroître quand ils paſſent de bouche en bouche depuis Pétersbourg juſqu'à Ferney. Vous ſavez mieux que perſonne, que le menſonge fait plus de chemin que la vérité.

En attendant, le grand Turc devient plus docile. Les conférences ont été entamées de nouveau ; ce qui me fait croire que la paix ſe fera. Si le contraire arrive, il eſt probable que monſieur *Mouſtapha* ne ſéjournera plus long-temps en Europe. Tout cela dépend d'un nombre de cauſes ſecondes, obſcures et impénétrables, des inſinuations guerrières

de certaines cours, du corps des ulmas, du caprice d'un grand-vifir, de la morgue des négociateurs : et voilà comme le monde va. Il ne fe gouverne que par compère et commère. Quelquefois, quand on a aſſez de données, on devine l'avenir ; ſouvent on s'y trompe. 1772.

Mais en quoi je ne m'abuſerai pas, c'eſt en vous pronoſtiquant les ſuffrages de la poſtérité la plus reculée. Il n'y a rien de fortuit en cette prophétie. Elle ſe fonde ſur vos ouvrages, égaux et quelquefois ſupérieurs à ceux des auteurs anciens qui jouiſſent encore de toute leur gloire. Vous avez le brevet d'immortalité en poche : avec cela il eſt doux de jouir et de ſe ſoutenir dans la même force, malgré les injures du temps et la caducité de l'âge. Faites-moi donc le plaiſir de vivre tant que je ſerai dans le monde : je ſens que j'ai beſoin de vous. Et ne pouvant vous entretenir, il eſt encore bien agréable de vous lire. Le philoſophe de Sans-ſouci vous ſalue.

FÉDÉRIC.

1772.

LETTRE CCXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 décembre.

SIRE,

VOTRE très-plaisant poëme sur les confédérés m'a fait naître l'idée d'une fort triste tragédie, intitulée les Lois de Minos qu'on va siffler incessamment chez les Velches. Vous me demanderez comment un ouvrage aussi gai que le vôtre, a pu se tourner chez moi en source d'ennui? C'est que je suis loin de vous; c'est que je n'ai plus l'honneur de souper avec vous; c'est que je ne suis plus animé par vous; c'est que les eaux les plus pures prennent le goût du terroir par où elles passent.

Cependant, comme les confédérés de Crète ont quelque ressemblance avec ceux de Pologne, et encore plus avec ceux de Suède, je prendrai la liberté de mettre à vos pieds la soporative tragédie par la voie de la poste dans quelques jours, et je demande bien pardon à votre Majesté par avance de l'ennui que je lui causerai. Mais il n'y a point de roi qui ne

puisse

puiſſe aiſément ſe préſerver de l'ennui en jetant au feu un plat ouvrage. 1772.

Je ſuis fidelle à mon café, dont j'uſe depuis ſoixante et dix ans, et je le prends à préſent dans vos belles taſſes ; mais ni le café ni votre porcelaine ne donnent du génie ; ils n'empêchent point qu'on n'endorme *Frédéric le grand.*

Nous attendons un bon ouvrage auquel vous préſidez ; c'eſt celui de la paix entre la Ruſſie et la Turquie : ouvrage que certains critiques ont voulu, dit-on, faire tomber.

J'ignore quel eſt ce M. *Baſilikof* dont on parle tant ; il faut que ce ſoit un auteur d'un grand mérite, et qui ait un ſtyle bien vigoureux. Votre Majeſté a bien raiſon, en feſant ſi bien ſes affaires, de rire des faibleſſes humaines ; elle eſt au comble de la gloire et de la félicité, ſuppoſé que tout cela rende heureux ; car il faut ſurtout la ſanté pour le bonheur. Je me flatte qu'elle n'a point d'accès de goutte cet hiver. Un héros, un légiſlateur, un poëte charmant, un homme de tous les génies n'eſt point heureux quand il a la goutte, quoi qu'en diſent les ſtoïciens.

Mon contemporain *Thiriot* eſt mort. J'ai peur qu'il ne ſoit difficile à remplacer : il était tout votre fait.

J'ai reçu une lettre d'un de vos officiers, nommé *Morival* qui eſt à Véſel ; il me marque

1772. qu'il eſt pénétré de vos bontés, et qu'il voudrait donner tout ſon ſang pour votre Majeſté. Vous ſavez que ce *Morival* eſt d'Abbeville, qu'il eſt fils d'un certain préſident d'*Etallonde*, le plus avare ſot d'Abbeville : vous ſavez qu'à l'âge de dix-ſept ans il fut condamné avec le chevalier de *la Barre* par des monſtres velches au plus horrible ſupplice, pour avoir chanté une chanſon, et n'avoir pas ôté ſon chapeau devant une proceſſion de capucins. Cela eſt digne de la nation des tigres-ſinges qui a fait la Saint-Barthelemi ; cela était digne de Thorn en 1724 ; et cela n'arrivera jamais dans vos Etats. Quelque moine d'Oliva en gémira peut-être, et vous damnera tout bas pour abandonner la cauſe du Seigneur. Pour moi je vous bénis, et je frémis tous les jours de l'exécrable aventure d'Abbeville.

J'oſe dire à votre Majeſté que je crois *Morival* digne d'être employé dans vos armées, et que je voudrais que, par ſes ſervices et par ſon avancement, il pût confondre les tigres-ſinges qui ont été coupables envers lui d'un ſi exécrable fanatiſme. Je voudrais le voir à la tête d'une compagnie de grenadiers dans les rues d'Abbeville, feſant trembler ſes juges et leur pardonnant. Pour moi je ne leur pardonne pas, j'ai toujours cette abomination ſur le cœur ; il faut que je reliſe quelques-unes de

vos épîtres en vers pour reprendre un peu de gaieté. 1772.

Je me mets à vos pieds, Sire, avec l'enthouſiaſme que j'ai toujours eu pour vous.

Le vieux malade.

LETTRE CCXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 décembre.

SIRE,

En recevant votre jolie lettre et vos jolis vers, du ſix décembre, en voici que je reçois de *Thiriot*, votre feu nouvelliſte, qui ne ſont pas ſi agréables.

C'en eſt fait, mon rôle eſt rempli,
Je n'écrirai plus de nouvelles ;
Le pays du fleuve d'oubli
N'eſt pas pays de bagatelles.
Les morts ne me fourniſſent rien,
Soit pour les vers, ſoit pour la proſe ;
Ils ſont d'un fort ſec entretien,
Et font toujours la même choſe.
Cependant ils ſavent fort bien

1772.

De Frédéric toute l'hiſtoire,
Et que ce héros pruſſien
A dans le temple de mémoire
Toutes les eſpèces de gloire,
Excepté celle de chrétien.
De ſa très-éclatante vie
Ils ſavent tous les plus beaux traits,
Et ſurtout ceux de ſon génie;
Mais ils ne m'en parlent jamais.

Salomon eut raiſon de dire
Que Dieu fait en vain ſes efforts
Pour qu'on le loue en cet empire;
Dieu n'eſt point loué par les morts.
On a beau dire, on a beau faire,
Pour trouver l'immortalité;
Ce n'eſt rien qu'une vanité,
Et c'eſt aux vivans qu'il faut plaire.

Les ſeules lettres, Sire, que vous dictez à M. de *Catt* mériteraient cette immortalité; mais vous ſavez mieux que perſonne, que c'eſt un château enchanté qu'on voit de loin, et dans lequel on n'entre pas.

Que nous importe, quand nous ne ſommes plus, ce qu'on fera de notre chétif corps et de notre prétendue ame, et ce qu'on en dira? Cependant cette illuſion nous ſéduit tous, à

commencer par vous ſur votre trône, et à finir par moi ſur mon grabat au pied du mont Jura. 1772.

Il eſt pourtant clair qu'il n'y a que le déiſte ou l'athée auteur de l'Eccléſiaſte, qui ait raiſon : il eſt bien certain qu'un lion mort ne vaut pas un chien vivant, qu'il faut jouir, et que tout le reſte eſt folie.

Il eſt bien plaiſant que ce petit livre, tout épicurien, ait été ſacré parmi nous, parce qu'il eſt juif.

Vous prendrez ſans doute contre moi le parti de l'immortalité, vous défendrez votre bien. Vous direz que c'eſt un plaiſir dont vous jouiſſez pendant votre vie ; vous vous faites déjà dans votre eſprit une image très-plaiſante de la comparaiſon qu'on ſera de vous avec un de vos confrères, par exemple, avec *Mouſtapha*. Vous riez en voyant ce *Mouſtapha*, ne ſe mêlant de rien que de coucher avec ſes odaliques qui ſe moquent de lui, battu par une dame née dans votre voiſinage, trompé, volé, mépriſé par ſes miniſtres, ne ſachant rien, ne ſe connaiſſant à rien. J'avoue qu'il n'y aura point dans la poſtérité de plus énorme contraſte ; mais j'ai peur que ce gros cochon, s'il ſe porte bien, ne ſoit plus heureux que vous. Tâchez qu'il n'en ſoit rien ; ayez autant de ſanté et de

1772. plaiſir que de gloire, l'année 1773, et cinquante autres années ſuivantes, ſi faire ſe peut; et que votre Majeſté me conſerve ſes bontés pour les minutes que j'ai encore à vivre au pied des Alpes. Ce n'eſt pas là que j'aurais voulu vivre et mourir.

La volonté de ſa ſacrée majeſté le Haſard ſoit faite!

Fin du Tome troiſième.

a39003 002350873b

CE PQ 2070
1785A V086
C00 VOLTAIRE, FR OEUVRES CO
ACC# 1353137

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 11 02 12 4